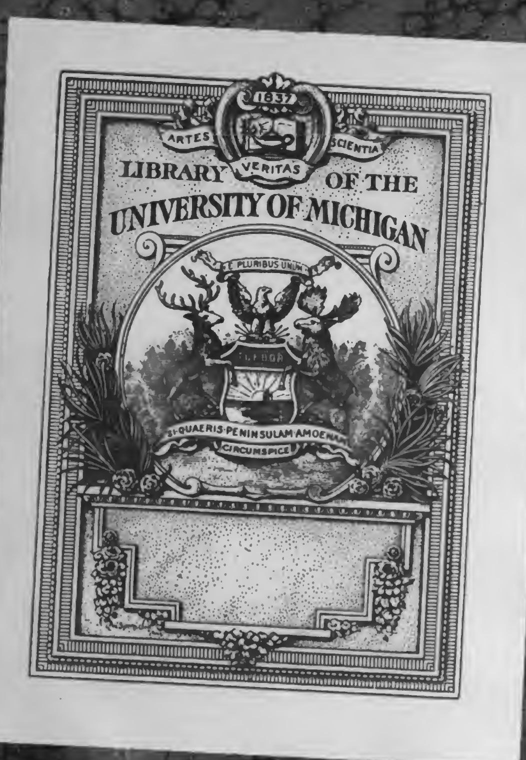
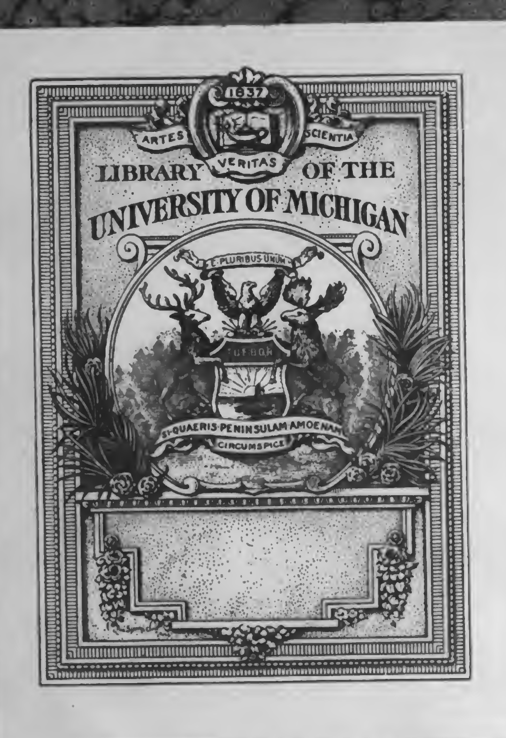
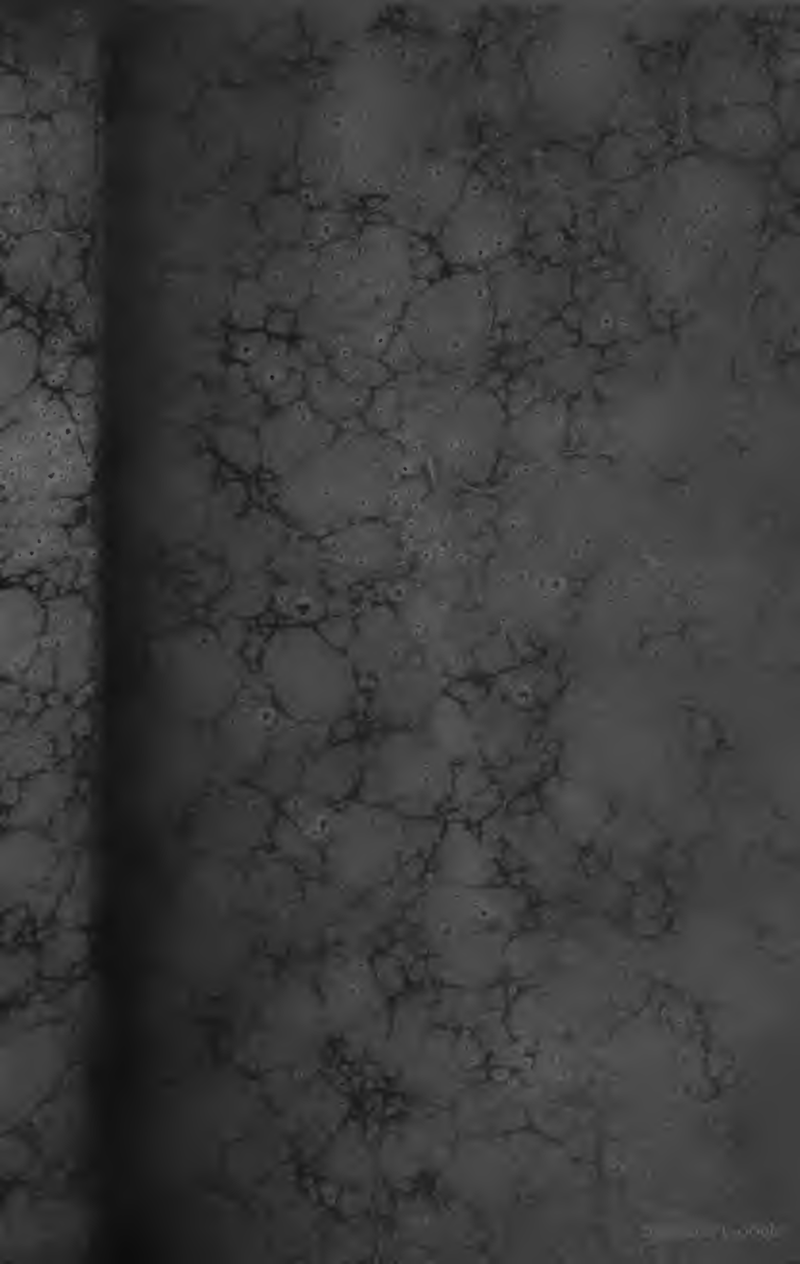



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté 1
Amaury 1
Ange Pitou 2
Ascanio 2
Aventures de John Davys 2
Les Baleiniers 2
Le Bâtard de Mauléon 3
Black 1
La Bouillie de la comtesse Berthe. 1
La Boule de neige 1
Bric-à-Brac 2
Un Cadet de famille 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul 1
Le Capitaine Richard 1
Catherine Blum 1
Causeries 2
Cécile 1
Charles le Téméraire 2
Le Chasseur de sauvagine 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge ... 2
Le Collier de la reine 3
La Colombe 1
Les Compagnons de Jéhu 3
Le Comte de Monte-Cristo 6
La Comtesse de Charny 6
La Comtesse de Salisbury 2
Les Confessions de la marquise ... 2
Conscience l'innocent 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté 2
Les Deux Diane 3
Les Deux Reines 2
Dieu dispose 2
Les Drames de la mer 1
La Femme au collier de velours .. 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Le Fils du Forçat 1
Les Frères corses 1
Gabriel Lambert 1
Gaule et France 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie 1
Les Grands Hommes en robe de chambre. — César 2
La Guerre des femmes. 2
Histoire d'un casse-noisette 1
L'Horoscope 1
Impressions de voyage :
— Une Année à Florence ... 1
— L'Arabie Heureuse 3
— Les Bords du Rhin 2
— Le Capitaine Arena 1
— Le Caucase 3
— Le Corricolo 2
— Le Midi de la France ... 2

Impressions de voyage :
— Quinze jours au Sinaï 1
— En Russie 3
— Suisse 3
— Le Speronare 1
— La Villa Palmieri 1
— Le Véloce 2
Ingénue 2
Isabel de Bavière 2
Italiens et Flamands 2
Ivanhoe de Walter Scott (trad). 2
Jane 1
Jehanne la Pucelle 1
Louis XIV et son Siècle 4
Louis XV et sa Cour. 2
Les Louves de Machecoul 3
Madame de Chamblay. 2
La Maison de glace 2
Le Maître d'armes 1
Les Mariages du père Olifus 1
Les Médicis 1
Mes Mémoires 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mémoires d'une aveugle. 2
Mémoires d'un méd.—J. Balsamo. 5
Le Meneur de loups 1
Les Mille et un Fantômes 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite 2
Napoléon 1
Une Nuit à Florence 1
Olympe de Clèves 3
Le Page du duc de Savoie 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu 1
Le Père Gigogne 2
Le Père la Ruine 1
La Princesse de Monaco 2
La Princesse Flora 1
Les Quarante-Cinq 3
La Régence 1
La Reine Margot 2
La Route de Varennes 1
Le Salteador 1
Salvator (suite et fin des Mohicans de Paris) 5
Souvenirs d'Antony 1
Les Stuarts 1
Sultanetta 1
Sylvandire 1
Le Testament de M. Chauvelin .. 1
Trois Maîtres 1
Les Trois Mousquetaires 2
Le Trou de l'Enfer 1
La Tulipe noire 1
Le Vicomte de Bragelonne 6
La Vie au désert 2
Une Vie d'artiste 1

IMPRESSIONS

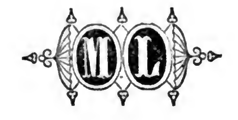
DE VOYAGE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

— EN RUSSIE —

TROISIÈME SÉRIE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1866

IMPRESSIONS

DE VOYAGE

— EN RUSSIE —

XLIII

ROPCHA

Après avoir visité Oranienbaum, nous être fait montrer les soldats de plomb et les canons de bois de Pierre III, la chambre où il signa son abdication, le petit fortin que, dans sa terreur, il fit démanteler; après avoir fait l'aumône à un vieux soldat qui appuyait ses droits à ma munificence sur ce qu'il avait fait la campagne de 1814 et pris Paris, — prise pour laquelle il portait à sa boutonnière une médaille d'argent; — après avoir baisé la main de la princesse Hélène, charmante petite fille de deux ans, que sa mère, la grande-duchesse, condamnée par l'étiquette à ne pas me recevoir, m'envoya comme Dieu envoie un de ses chérubins quand il ne veut pas se manifester lui-même, nous résolûmes d'aller visiter la résidence de Ropcha, où s'était ac-

compli le dénoûment du terrible drame que nous venons de raconter.

Pour cela, il fallait retourner à Peterhof.

Une fois à Peterhof, nous voulûmes faire une surprise à nos bons amis Arnault et sa femme, en allant leur demander à déjeuner.

Nous demeurâmes donc dans nos wagons, et nous nous fîmes descendre seulement sur la propriété de la comtesse Kouchelef, tante de notre hôte, dans le voisinage de laquelle s'est établie une colonie française, composée en grande partie de nos artistes dramatiques parisiens transportés à Saint-Pétersbourg.

Nous fîmes à peu près deux verstes à pied, conduits par un ancien régisseur de l'Opéra-Comique, descendu du chemin de fer en même temps que nous, et nommé Josse.

Il me rappela qu'il avait monté à l'Opéra-Comique mon poëme de *Piquillo*.

C'est curieux de se retrouver ainsi, à huit cents lieues de Paris, en pays de connaissance; mais, en Russie, c'est un de ces miracles qui arrivent à chaque instant.

Ce qui nous faisait faire ces deux verstes à pied, et du plus gymnastique de nos pas, à Moynet, à Grégorovitch et à moi, c'est que nous mourions de faim, et que, dans l'espoir d'un bon déjeuner, nous allions frapper à une porte amie.

J'ai dit à quelle porte : à celle de cette belle et excellente madame Naptal-Arnault, qui m'a, avec tant de talent, créé tant de rôles.

J'avais dû dîner avec ces bons amis le samedi précédent. Il y avait juste huit jours. On avait fait pour moi des préparatifs splendides. Il y avait jusqu'à un feu d'artifice, composé de deux soleils et de trois chandelles romaines. Mais l'homme propose, Dieu dispose. La veille du jour où je devais avoir la joie de me retrouver avec eux, j'avais été malheureusement entraîné d'un autre côté.

Nous arrivâmes enfin devant cette porte tant désirée; nous la poussâmes sans être annoncés, comme on fait chez de véritables amis, et nous trouvâmes madame Arnault, une grammaire à la main, et faisant une dictée à ses deux filles.

La troisième, partie à deux mois de Paris pour Saint-Pétersbourg, et qui, pendue au cou de sa mère, ne s'est point aperçue, protégée par ce doux abri, qu'elle traversait un hiver de trente degrés de froid, dormait tranquillement dans son berceau.

Quant à Arnault, il était à la chasse; c'était justement jour d'ouverture.

Ce ne fut qu'un cri de joie à notre vue, poussé par la mère et les enfants.

Puis cette question, mêlée d'une certaine nuance de terreur, sortit timidement de la bouche de la maîtresse de la maison :

— Viendriez-vous pour déjeuner, par hasard?

— Non-seulement nous venons pour déjeuner, mais encore nous mourons de faim! répondis-je brutalement, pour ne laisser aucun espoir à madame Arnault.

On appela la cuisinière, et un grand conseil fut tenu.

Ce n'est pas chose facile que d'improviser un déjeuner pour trois robustes appétits, dans une maison de campagne, à treize verstes de Pétersbourg, quand il faut tout faire venir de Pétersbourg, même le pain.

Enfin, on s'aperçut que l'on possédait dans le garde-manger un canard tué en fraude, avant l'ouverture de la chasse, par Arnault.

Plus, douze œufs.

Mais madame Arnault pressentit qu'une omelette et un salmis n'étaient point suffisants pour trois mâchoires aussi menaçantes que les nôtres. Elle envoya chez tout ce qu'il y avait de Français dans la colonie, et, au nom de la patrie,

chacun se cotisant, nous nous trouvâmes avoir un splendide déjeuner.

Pendant le déjeuner, on s'était occupé des moyens de transport qui devaient nous conduire à Ropcha. Les ressources ne sont point variées à Kouchelef. On avait trouvé et attelé un ou une télègue; je ne sais si le véhicule est masculin ou féminin, je sais seulement qu'il est dur.

Le ou la télègue nous attendait à la porte.

Nous avions soixante verstes à faire, aller et retour. Madame Arnault nous prêta trois couvertures, destinées à nous servir de parapluies, dans le cas où un gros nuage noir qui s'avançait au-dessus de nous s'aviserait de crever. Puis elle nous donna amicalement le conseil de nous serrer le ventre, soit avec les boucles de nos pantalons, soit avec des ceintures.

Avant le déjeuner, un pareil conseil nous eût épouvantés; après le déjeuner, nous demandâmes bravement, Moynet et moi :

— Pourquoi nous serrer le ventre?

Madame Arnault nous l'expliqua.

Le conseil était relatif à nos entrailles, qui pouvaient dans les secousses de la télègue, éprouver de grands dérangements, les entrailles indigènes supportant seules sans danger ce genre de locomotion.

On confectionne, en Russie, des ceintures à l'usage des voyageurs qui vont en télègue.

Disons en passant ce que c'est que la télègue. — Décidément, j'adopte le féminin.

C'est la voiture essentiellement marchande.

Représentez-vous une petite charrette basse, ayant la forme d'un bateau, à quatre roues, suspendue sur son essieu pour tout ressort, ornée de deux planches posées en travers et sur lesquelles on s'assied.

Attelez à cette machine, qui doit être un ancien instru-

ment de torture, du temps d'Ivan le Terrible, trois chevaux courlandais, bas, vigoureux, trapus, dont celui du milieu trotte, tandis que galopent ventre à terre, sans s'occuper des cris de ceux qu'ils emportent, les chevaux de côte; supposez le tout conduit par un mougik finnois, qui n'entend aucune langue, pas même la langue russe, et qui, lorsqu'on lui crie : *Stoï*, croit qu'on lui crie : *Pachol*, et vous aurez une idée de la trombe, du tourbillon, de l'orage, de la tempête, du tonnerre qui passe devant vous sous le nom de télègue, se rendant de Kouchelef à Ropcha, sur une route dont on a négligé d'enlever les pierres et oublié de combler les trous.

Nous arrivâmes à Ropcha, brisés, moulus, anéantis; quant aux chevaux, pas un de leurs poils n'était même mouillé.

Notre bonne fortune avait fait que, le matin, dans la gare de Peterhof, nous avions rencontré le général comte T...

Il était venu à moi, et, à mon grand étonnement, m'avait abordé le premier.

C'était une vieille connaissance, que je ne reconnaissais pas. Il me rappela qu'il y avait vingt-cinq ans, nous avions dîné ensemble avec le duc de Fitz-James, le comte d'Orsay et Horace Vernet, chez la belle Olympe Pélissier, — aujourd'hui madame Rossini.

Du moment qu'il voulait bien se souvenir, je n'avais garde d'oublier.

Il se mit à notre disposition avec cette courtoisie russe qui, jusqu'à présent, ne nous a jamais fait défaut.

Nous lui dîmes que nous allions à Ropcha, sans lui dire, bien entendu, pourquoi nous y allions, et que nous désirions visiter le château.

— Avez-vous un billet? demanda-t-il.

Nous n'avions pas de billet.

Je déchirai une page de mon album, et quelques lignes écrites par le comte nous assurèrent une bonne réception de la part du gouverneur.

La route de Ropcha est plate, comme toute route du nord de la Russie, mais assez bien boisée. Une petite rivière, qui serpente comme le Méandre, et que nous traversâmes une trentaine de fois, abonde en truites excellentes. Aussi, à Pétersbourg, lorsqu'un domestique vous offre des truites, ne manque-t-il jamais de dire :

— Truites de Ropcha.

Le prince Bariatinsky avait un domestique qui n'y manquait jamais. Les huit ou neuf cents lieues qui séparent Ropcha de Tiflis disparaissent devant cette habitude, enracinée chez lui, et il aurait cru son maître déshonoré si les truites qu'il servait au pied du Kasbek n'avaient pas été annoncées sous le titre sacramentel de *truites de Ropcha*.

On cherche toujours une analogie entre les lieux et les événements qui s'y sont passés. Je me figurais Ropcha un vieux et sombre château du temps de Vladimir le Grand ou tout au moins de Boris Guedeonof. Point : Ropcha est un bâtiment à la mode du dernier siècle, entouré d'un charmant jardin anglais, ombragé par des arbres magnifiques, avec de grandes pièces d'eau courante, où l'on conserve des truites par centaines, pour les tables impériales de Saint-Pétersbourg.

Quant au château, on le bouleversait de fond en comble, et un régiment d'ouvriers couvrait les murailles de papier perse, ni plus ni moins que celles d'un chalet de Montmorency.

C'est dans l'une des deux chambres qui forment l'angle gauche du château que se passa, pendant la nuit du 19 au 20 juillet, le drame terrible que nous avons essayé de raconter.

Les serres du château de Ropcha sont les plus riches des environs de Saint-Pétersbourg. La signature du comte T... avait produit un effet magique : les jardiniers, au risque de ce qui pouvait en arriver de fâcheux pour moi, voulurent me faire goûter de toutes leurs primeurs, pêches, abricots, raisins, ananas, cerises; — tout cela ressemblait assez peu à des fruits naturels, mais tout cela était offert par ces braves gens avec tant d'insistance et de gracieuseté, qu'il était impossible de ne pas risquer une indigestion pour leur être agréable.

J'emportai, en outre, un bouquet deux fois gros comme ma tête.

J'étais loin de me douter que je venais à Ropcha pour en emporter des fleurs...

En rentrant à la villa Besborodko, nous apprîmes une grande nouvelle.

Les esprits avaient profité de mon absence et de celle de Moynet pour faire des leurs.

Home avait retrouvé son pouvoir !

J'arrivais à huit heures du matin, ayant couché à Saint-Pétersbourg; personne n'était encore levé dans la maison.

Je gagnai ma chambre, ou plutôt mon appartement, sans bruit, sur la pointe du pied, comme un fils de famille qui a découché.

A peine étais-je dans ma chambre, que je vis entrer Millelotti effaré, pâle et tremblant. Il se laissa tomber sur un fauteuil.

— Ah ! mon cer monsou Doumas, dit-il, ah ! mon cer monsou Doumas, si vous saviez ce qui s'est passé !

— Eh ! que s'est-il donc passé, maestro ? En tout cas, cela ne me paraît pas chose agréable pour vous.

— Ah ! monsou Doumas, ma pauvre tante, qui est morte depouis neuf mois, a passé cette nouit dans oune table, et la table à courou après moi ; la table m'a embrassé, et cela

si tendrement, que z'en ai encore les dents qui saignent.

— Que diable me contez-vous là? Êtes-vous fou?

— Non, je ne souis pas fou; mais Home a retrouvé son pouvoir.

Je jetai un cri de joie; j'allais donc voir quelques-unes des merveilles du fameux spirite.

Voici comment les choses s'étaient passées.

C'est le récit de Millelotti que je vous traduis en français. Je n'y suis pour rien du mien, croyez-le bien, chers lecteurs.

Millelotti et Home occupaient, au rez-de-chaussée, et dans un autre corps de logis que le mien, deux chambres séparées l'une de l'autre par une simple cloison, percée, au milieu, d'une grande porte à deux battants. J'ai toujours soupçonné Home d'avoir choisi cet aménagement pour s'éloigner de moi. Home m'accusait tout haut de mettre les esprits en fuite.

Or, la nuit précédente, vers une heure du matin, — attendez-vous à quelque chose de bien effrayant! — Millelotti ne dormant aucunement, ni Home non plus, chacun d'eux étant couché dans son lit, chacun d'eux ayant sa bougie allumée et lisant, on entendit frapper trois coups à la cloison intermédiaire, puis trois autres, puis encore trois autres.

Chacun des lecteurs leva le nez.

— Est-ce vous qui m'appelez Millelotti, demanda Home, et avez-vous besoin de quelque chose?

— Nullement, répondit le maestro. N'est-ce donc pas vous qui avez frappé?

— Moi? Je suis dans mon lit, à l'autre bout de la chambre.

— Qui est-ce donc, alors? demanda Millelotti, qui commençait à s'effrayer.

— Ce sont les esprits, dit Home.

— Comment, les esprits? dit Millelotti.

— Oui, continua Home; mon pouvoir me revient.

Il n'avait pas achevé ces mots, que Millelotti sautait à bas de son lit, et, ouvrant la porte de communication, apparaissait à Home, pâle lui-même comme l'esprit de la mort.

— Voyons, dit-il à Home, pas de bêtises!

Home était dans son lit, et, en apparence, d'une tranquillité parfaite.

— Ne craignez rien, lui dit-il, ou, si vous craignez quelque chose, venez vous asseoir sur mon lit.

Millelotti pensa que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de suivre le conseil de Home. En le voyant en si bonne intelligence avec leur évocateur, et familièrement assis sur le même lit que lui, il y avait toute probabilité que les esprits le respecteraient.

Il alla donc s'asseoir près de Home, qui se souleva sur son oreiller, et qui, les yeux fixés sur la cloison, dit d'une voix douce, mais en même temps ferme :

— Si vous êtes véritablement mes esprits familiers, et si vous revenez à moi, frappez trois coups à intervalles égaux.

Les esprits frappèrent trois coups à intervalles égaux, puis un quatrième, qui, isolé ainsi, semblait posé au bout de la phrase, non pas comme un point d'interrogation, mais comme un point invitant à interroger.

Home, qui comprend la langue des esprits comme M. Julien le chinois, n'eut pas besoin de chercher ce que voulait dire ce quatrième coup.

— Venez-vous pour moi ou pour mon compagnon? demanda-t-il.

Les esprits répondirent qu'ils venaient pour Millelotti.

— Comment! pour moi? s'écria le maestro en faisant,

avec la main, le geste de chasser les esprits, comme il eût chassé les mouches; pour moi? Que diable peuvent-ils me vouloir, vos esprits?

— N'invoquez pas le nom du diable, Millelotti! Mes esprits sont de bons catholiques romains à qui une pareille exclamation est des plus désagréables.

— Dites donc, fit le maestro, est-ce que vous ne pourriez pas les renvoyer, vos esprits, Home?

— Je n'ai pas ce pouvoir sur eux. Ils viennent à leur fantaisie et s'en vont à leur caprice. D'ailleurs, vous l'avez entendu, ce n'est pas pour moi qu'ils viennent, c'est pour vous.

— Mais je ne les ai pas appelés, moi! s'écria Millelotti. Je n'ai pas affaire à eux, je ne suis pas un spirite. Qu'ils aillent au diable, et qu'ils me laissent tranquille!

Le maestro n'avait pas plus tôt achevé ces imprudentes paroles, que ce ne fut plus seulement la cloison qui résonna sous les coups des esprits, mais les chaises, les tables, les fauteuils; il n'y eut pas jusqu'aux cuvettes qui ne se missent à danser sur les lavabos, et les pots à l'eau à danser dans les cuvettes.

— Home, s'écria le maestro, Home, qu'est-ce que cela veut dire?

— Je vous avais prié de ne pas prononcer le nom du diable devant mes esprits, dit tranquillement Home. Vous le voyez, ce mot les met hors d'eux-mêmes.

Et, en effet, c'était là le cas de le dire, les esprits faisaient les cent coups.

Mais, allongeant la main vers un petit livre de messe, sur la couverture duquel était figurée une croix :

— Si vous venez au nom du Seigneur, reprit Home, calmez-vous, et répondez à mes questions.

Les esprits se turent.

— Vous avez dit tout à l'heure, continua Home, que vous étiez venus, non pas pour moi, mais pour Millelotti.

— Oui, firent les esprits.

Millelotti frissonna de tout son corps.

— Millelotti, reprit Home, y a-t-il, parmi les parents ou amis que vous avez perdus, une personne qui vous affectionnait ou que vous affectionniez plus particulièrement ?

— Oui, répondit le maestro, il y a ma tante.

— Interrogez les esprits, et demandez leur si l'âme de votre tante est ici.

— L'âme de ma tante est-elle ici ? demanda le maestro d'une voix tremblante.

— Oui, répondirent les esprits.

Millelotti trembla plus fort.

— Faites-lui une question, à l'âme de votre tante, dit Home.

— Laquelle ?

— Je ne saurais vous la dicter. Demandez à cette âme quelque chose qu'elle seule puisse savoir.

Millelotti hésita, puis dit :

— Depuis combien de temps le corps auquel tu appartenais est-il mort ?

— Précisez mieux.

— Je ne comprends pas.

— Demandez depuis combien de jours, de mois, d'années.

— Depuis combien de mois ma tante est-elle morte ? demanda Millelotti.

Les esprits frappèrent neuf coups.

Le maestro faillit se trouver mal. Il y avait neuf mois, jour pour jour, qu'il avait déposé la pauvre femme dans son tombeau.

— Dans quel meuble désirez-vous que passe l'esprit de votre tante ? demanda Home.

Millelotti regarda autour de lui, et choisit un guéridon

massif, à dessus de marbre, qui se trouvait dans un coin, et qui reposait sur un pied à trois griffes.

— Dans ce guéridon! dit-il.

Le guéridon fit un mouvement.

— J'ai vu remuer le guéridon! s'écria Millelotti.

— Sans doute, l'âme vient d'y entrer, dit Home. Interrogez le guéridon.

Le guéridon, interrogé, leva trois fois une de ses griffes, et trois fois en frappa le parquet, en signe de réponse affirmative.

Le pauvre Millelotti était plus mort que vif.

— De quoi avez-vous peur? lui demanda Home. Si votre tante vous aimait comme vous le dites, son âme ne peut vous vouloir aucun mal.

— Sans doute, dit le maestro, ma tante m'aimait, je l'espère du moins.

— Aimiez-vous beaucoup votre neveu? demanda Home à la table.

La table leva de nouveau trois fois la griffe, et de nouveau frappa trois fois.

Millelotti était muet.

Home continua la conversation pour lui.

— Si vous aimiez votre neveu autant que vous le dites, donnez-lui une preuve de cet amour.

La table glissa comme dans une rainure, et vint droit à Millelotti.

Celui-ci, en voyant la table se mettre en mouvement, poussa un cri et se dressa sur ses jambes.

Mais la table n'était pas venue pour venir seulement; elle était venue pour embrasser le maestro.

Elle se souleva donc, quittant la terre, monta jusqu'à la hauteur du visage de Millelotti, et, de son bourrelet de marbre, comme d'une lèvre glacée par le froid du tombeau, toucha les lèvres du jeune homme.

Millelotti tomba à la renverse sur le lit de Home; il était évanoui.

Qui le reporta dans sa chambre? Sont-ce les esprits? est-ce Home? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se réveilla dans son lit, la sueur au front, les cheveux hérissés de terreur.

Par bonheur, les esprits étaient partis; le maestro n'eût pas résisté à une rechute.

Il croyait avoir fait un rêve. Il appela Home ; mais Home lui confirma tous ses souvenirs. C'était bien la réalité : l'âme de sa tante était bien sortie du tombeau et était bien venue de Rome tout exprès pour l'embrasser.

C'était alors qu'il s'était levé, et que, s'étant informé s j'étais rentré, il était accouru à moi, tout pâle et tout frissonnant encore de cette scène nocturne.

Moynet et moi courûmes chez Home; les esprits étaient donc revenus; Home avait donc reconquis son pouvoir; nous allions donc voyager dans le monde fantastique où Millelotti avait chevauché toute la nuit.

Point!

Home avait reperdu son pouvoir; les esprits étaient revenus, non pas pour lui, mais pour le maestro; et tout ce que nous vîmes, c'est la fameuse table qui avait quitté son coin et qui était encore près du lit, à la place où elle s'était enlevée de terre et avait donné un baiser de marbre au pauvre Millelotti.

Qu'y avait-il de vrai dans tout cela? Les deux hommes semblaient parfaitement de bonne foi : Home dans son calme, Millelotti dans son agitation.

Il fallut nous contenter du récit de Millelotti, appuyé de la vue de la table, avec promesse, si les esprits revenaient, que nous serions, à l'instant même, avisés de leur présence.

Ce n'était pas grand'chose que cette promesse; mais, d'un mauvais payeur, on tire ce que l'on peut.

XLIV

LA FINLANDE

Il y avait bientôt six semaines que nous étions à Saint-Pétersbourg; j'avais largement abusé de l'hospitalité royale du comtę Kouchelef; j'avais vu, à peu près, tout ce qu'il y avait à voir dans la ville de Pierre : je résolus d'aller faire une excursion en Finlande.

Seulement, la Finlande est immense. Son sol équivaut aux deux tiers de celui de la France, et, sur ce sol, trois cent cinquante mille individus éparpillés ne donnent, en moyenne, que soixante-cinq habitants par lieue carrée.

Il va sans dire que, chassé de Saint-Pétersbourg par ce terrible hiver russe qui commence toujours et ne finit jamais, et craignant d'être arrêté par lui dans les glaces du Volga, je ne comptais visiter qu'une partie de la Finlande.

Serait-ce Abo, la vieille capitale; Helsingfors, la nouvelle; Tornéa, ville que l'on a crue la plus proche du pôle, jusqu'au moment où l'on a reconnu que Kola, dans le gouvernement d'Archangel, en était plus voisine de trois degrés, et atteignait presque le 69e de latitude?

Je connaissais Abo et Helsingfors par mon ami Marmier; je connaissais Tornéa, de réputation du moins, par mon Anglais, qui allait, pour la seconde fois, y voir le soleil à minuit; puis j'aime assez, quand je voyage, quoique doué de la faculté de voir autrement que les autres, voir ce que personne ne voit; ce qui est un nouveau garant d'origi-

nalité. Je me décidai donc pour le lac Ladoga en passant par Schlusselbourg, Konivetz, Valaam et Serdopol.

On connaît l'histoire de la Finlande et des Finlandais, ou plutôt des Finnois; d'ailleurs, perdu comme l'est ce pays dans les nuages qui en rendent les contours incertains, on peut dire son histoire en deux mots.

Les Finnois, en latin *Fenni*, sont tout simplement des Huns égarés dans leur route. Ils ressemblent encore prodigieusement aujourd'hui, comme type national, au portrait que nous avons d'Attila, sauvage pasteur de leur sauvage troupeau. Descendus des grands plateaux de l'Asie septentrionale, ils habitèrent, dans les premiers temps de l'empire romain, tout l'intérieur des terres qui s'étendent de la Vistule et des monts Carpathes jusqu'au Volga. Mais, poussés à leur tour par les Goths, ils furent moitié soumis, moitié refoulés dans la Sarmatie septentrionale et la Scandinavie. Enfin, pressés de plus en plus par les migrations successives des barbares de l'Asie, ils furent peu à peu resserrés dans cette partie de l'Europe qui est bornée au sud par la Baltique, à l'ouest par le golfe de Bothnie, au nord par la Norvége, à l'est enfin par les déserts qui s'étendent du lac Piaro à la mer Blanche, et qui, de leur nom, a reçu celui de Finlande.

Quand je dis de leur nom, je parle comme un livre, c'est-à-dire que je me trompe. Il est difficile de trouver Finlande dans *Fenni* ou *Finnois*. Mais il est très-facile de le trouver dans *Finland,* nom dont les Allemands, les premiers, ont baptisé ce vaste marécage, que ses habitants, par habitude bien plus que par conviction, prennent pour une terre.

En effet, jetez les yeux sur une carte géographique, et la Finlande vous apparaîtra sous l'aspect d'une immense éponge; tous les trous sont de l'eau, le reste est de la boue.

Disons maintenant de quelle nécessité cette éponge était aux empereurs de Russie et quelles vicissitudes la Fin-

lande, si peu enviable que paraisse son territoire à ceux qui marchent sur la terre ferme, a subies pour arriver où elle en est aujourd'hui.

La Finlande était complétement inconnue aux anciens. Vers les XIIe, XIe Xe et siècles, on y voit s'agiter des peuplades Tchoudes perdues dans un brouillard que commence, au XIIe siècle seulement, à dissiper le christianisme. Trois cents ans plus tard, les Suédois et les Russes se disputent cette province. La paix de Vilborg, en 1609, et celle de Stolbova, en 1617, la donnent à Charles IX et à Gustave-Adolphe. Pierre Ier reprend une partie de la Carelie par le traité de Nystadt; Élisabeth, différentes places par le traité d'Abo; enfin Alexandre réunit à la Russie le reste de la Finlande avec la Bothnie orientale par celui de Frederikshaven, signé en 1809.

Disons, en passant, — nous l'oublierions plus tard, si nous ne le disions pas ici, — que l'on voit à Tornéa, non-seulement le soleil à minuit, pendant la nuit du 23 au 24 juin, mais encore, et cela tous les jours de l'année, une pyramide élevée en souvenir des expériences qu'y fit, en 1736 et 1737, notre compatriote Maupertuis, pour déterminer la figure de la terre.

Cette pyramide, au reste, ressemble un peu à celle qui a été élevée par les Russes à l'endroit même où se trouvait la grande redoute pour célébrer la victoire remportée *sur nous* à Borodino.

Nous irons voir ce champ de bataille où se couchèrent, pour dormir du sommeil éternel, cinquante-trois mille hommes!

Pardon, nous allions oublier un autre monument, non moins historique, mais peut-être plus pittoresque encore. Celui-là, il est vrai, n'est pas en Finlande, mais en Suède.

A l'endroit où Gustave III, d'étrange mémoire, mit le pied, à son retour de l'expédition de Finlande, les bourgeois de

Stockholm, — les bourgeois sont les mêmes partout! — lui élevèrent une statue de bronze. Le roi qui a été assez heureux pour fournir à notre confrère Scribe le héros d'un de ses opéras-ballets, y est représenté, par le sculpteur, sans doute dans la prévision qu'il devait mourir dans une salle de bal, le jarret tendu et la jambe en l'air, comme s'il risquait un *en avant-deux.*

Il présente à sa capitale la couronne qu'il vient de conquérir.

Il devait y avoir encore à Stockholm, lorsque le Gascon Bernadotte y fit son entrée solennelle comme successeur de Charles XIII, des bourgeois qui avaient contribué à l'érection de la statue de Gustave III et qui criaient : « Vive Charles-Jean! »

En tout cas, la statue y était, mais elle ne criait rien. Décidément, il n'y a que le bronze qui ne change pas d'opinion, à moins cependant qu'on ne le remette à la fonte.

Jetez encore une fois les yeux sur la carte de Finlande. Seulement, cette fois, au lieu de les arrêter sur la terre, arrêtez-les sur la mer. Vous y verrez autant d'îles que sur la terre vous avez vu de lacs; de sorte que c'est à ne pas savoir, des îles d'Aland à Abo, si c'est l'eau qui est le sol, ou si c'est le sol qui est l'eau.

Tous les paysans de cet archipel sont bateliers et pêcheurs.

Été comme hiver, les communications sont établies entre la Suède et la Finlande par Grisel-Hamm et Abo.

C'est sur ce point surtout que je vous prie de jeter les yeux.

Pendant cinq mois de l'année, le service marche assez régulièrement, sauf les tempêtes; pendant cinq mois d'hiver, tout va pour le mieux, grâce aux glaces; mais, pendant le mois d'automne où la glace n'est pas encore prise tout à fait, et pendant le mois de printemps où elle dégèle, la chose devient plus dangereuse.

Lorsque la mer est libre, le service se fait en barque.

Lorsque la mer est prise, le service se fait en traîneau.

Mais, lorsque la mer charrie, il se fait comme on peut.

Alors, on navigue avec des pirogues à patins; tantôt on glisse sur des glaçons, d'un, deux, trois kilomètres, à l'extrémité desquels on retrouve la mer; après avoir marché avec les crochets, le traîneau-pirogue redevient pirogue-traîneau, et marche à la voile ou à la rame. Parfois, au milieu du trajet, le vent s'élève, et l'embarcation dérive parmi les glaçons, au risque d'être brisée par eux. Parfois aussi une brume épaisse descend du ciel, s'étend sur les vagues, enveloppe la barque, et, lui cachant le danger, place le danger tout autour d'elle. Tous autres marins que des Finnois, c'est-à-dire des espèces de phoques, seraient infailliblement perdus, une fois égarés au milieu de cette brume. Mais les hardis bateliers savent la route qu'ils doivent suivre et connaissent tous les aspects du péril qui les menace. Chaque accident, si petit qu'il soit, a pour eux sa signification. La façon dont se lève le jour et celle dont s'approche la nuit, un nuage, un oiseau, un souffle de vent qui passe, dit au pilote ce qu'il a à craindre ou à espérer. Alors, ou il s'enfonce au milieu des écueils, ou il lutte contre les glaçons, ou il regagne la côte. L'été, les lettres vont de Stockholm à Abo en trois jours; l'hiver, quand elles peuvent. Les hommes qui montent le bateau-poste sont souvent perdus pendant une semaine, et ils passent cette semaine entre la vie et la mort. Que voulez-vous! c'est une corvée imposée à la contrée. A peine si, à ce terrible métier, chaque homme gagne dix kopeks par jour, — un peu moins de huit sous. — Eh bien, proposez à ces braves Finnois d'occuper une autre partie de la terre où le soleil luit, où les citrons mûrissent, comme dit la chanson de Gœthe, ils refuseront, tant la terre natale nous retient par de douces

chaînes, tant la patrie, si marâtre qu'elle soit, nous est une mère chérie!

On comprend que des hommes tels que ceux dont nous venons de peindre le sol et d'esquisser la vie, doivent avoir une mythologie et une poésie à eux.

Ils ont même deux poésies :

La poésie primitive, traditionnelle, autochthone, si l'on peut s'exprimer ainsi, celle-là énergique, spontanée, jaillissant du fond des rochers, planant à la surface des lacs, et flottant dans l'air, émanée qu'elle est des croyances et des mœurs.

L'autre poésie, étrangère, poésie de conquête, poésie de civilisation, parure importée par les conquérants, charme des beaux esprits, langue des classiques et des lettrés, poésie suédoise enfin.

Celle-ci n'offre rien d'original, n'a point de caractère particulier, et a cours dans toutes les académies de l'Europe.

Nous allons essayer de donner une idée de la poésie primitive. Nous choisissons de préférence la première *runa*, qui est à peu près, pour les Finnois, ce que le premier chapitre de la Genèse est pour nous.

Le lecteur, sans que nous le lui demandions, fera, nous en sommes sûr, la part de la difficulté vaincue, surtout quand nous lui aurons dit que notre traduction est de la plus scrupuleuse exactitude.

PREMIÈRE RUNA

Voici ce que disaient les pères de mon père :
Les jours se succédaient, l'un de l'autre suivi,
Les nuits après les nuits descendaient sur la terre,
Quand Kave-Ukko parut sur le monde ravi.

Kave-Ukko le géant, Vainimoinen le brave,
Dans le sein de sa mère avait dormi trente ans.
La nuit lui semblait longue, et, lassé de l'entrave,
De voir enfin le jour il crut qu'il était temps.

Le captif cria donc : « Romps mes chaînes, ô lune !
Délivre-moi, soleil ! éclatante Ottava.
Porte-moi loin d'ici, sur quelque large dune,
Où mes yeux puissent voir ce que mon cœur rêva. »

Mais la voix du géant n'était pas assez forte;
Lassé d'attendre alors dans le vivant cercueil,
Son pied impatient brisa la rouge porte,
Et, s'aidant de ses mains, il rampa jusqu'au seuil.

Du seuil, sur ses genoux, gagnant le vestibule,
Puis, à l'aide des pieds, porté jusqu'à la cour,
Il put boire l'air pur qui sous les cieux circule,
Et juger des splendeurs de la nuit et du jour.

Né la nuit, et, le jour, rêvant déjà bataille,
Il vint dans une forge où rougissait le fer,
Et se fit un coursier plus léger que la paille,
Plus svelte que la fleur, plus rapide que l'air.

Puis, passant sur son dos une main caressante,
Et sentant de plaisir frissonner le coursier,
Il dit : « On peut s'asseoir sur ta croupe puissante,
On peut se confier à tes jarrets d'acier. »

Et, sautant, sur son dos sans étrier, sans bride,
Le vieux Vainimoinen sur son cheval volant,
A travers champs, forêts, mers, passa si rapide,
Que l'onde ne mouilla ni ses pieds ni son flanc.

Un Lapon à l'œil louche, au cœur rongé de haine,
Mais aux armes de guerre artiste intelligent,
Contre le cavalier prépare un arc de frêne,
Tout incrusté d'acier, d'or, de fer et d'argent.

On voit au dos de l'arc, secouant sa crinière,
Un cheval au galop qu'à peine suit le vent;
Dans le cercle, un *kapo* dort près de sa tanière,
Non loin de la détente, un lièvre gît rêvant.

Mais qui leur donnera leur force meurtrière,
A ces flèches qui vont se briser en frappant?
Le venin qui jaillit des dents de la vipère,
Le poison que contient la langue du serpent.

Maintenant, quel lien réunira les plumes?
Quel nerf fera courber l'homicide rameau?
Les crins des deux coursiers qui paissent dans les brumes;
Du cheval Hi-Hisi, de l'étalon Lemmo.

Les traits sont achevés, le Lapon est en marche;
Son arc est à son bras, son carquois sur son dos,
Il arrive au torrent qui n'a jamais eu d'arche,
Au bord du fleuve ardent qui se jette au chaos.

Puis, épiant déjà, quand le matin arrive,
Quand arrive le soir, sans relâche épiant,
Épiant à midi, pour voir si vers la rive
Ne s'achemine pas le cavalier géant.

Un matin, en tournant du côté de l'aurore
Son front pâle de haine et son œil bilieux,
Il voit enfin venir le héros qu'il abhorre,
Glissant, comme un oiseau, sur le flot radieux.

Soudain il saisit l'arc à la corde vibrante,
Le bel arc incrusté d'argent, d'or et de fer,
Et, tirant du carquois la flèche pénétrante,
Il dirige le trait vers le roi de la mer.

Vainement il entend une voix qui lui crie :
« Lâche! ne frappe pas le héros désarmé! »
La pitié par la haine en son cœur est tarie,
Et l'œil plus que le trait encore envenimé.

« Si, mal sûre, dit-il, ma main trop haut se lève,
Que de lui-même alors le trait porte plus bas;
Si ma main porte bas, que le trait se relève,
Et, frappant droit au but, lui donne un prompt trépas.

Le trait porta trop haut, et, par delà l'orage,
Frappa le ciel troublé par cet étrange éclair.
Un autre le suivit; mais, guidé par la rage,
Portant trop bas, perça la voûte de l'enfer.

Pour la troisième fois, la corde fut tendue;
De l'arc retentissant jaillit le trait de feu;
Et, laissant un sillon dans l'immense étendue,
Il alla s'enfoncer aux flancs de l'élan bleu.

Le héros, dans sa chute, a fait bouillonner l'onde;
Pour l'engloutir vivant, l'abîme s'est ouvert;
Il roule enseveli sous la vague profonde,
Et de leur bleu linceul les flots l'ont recouvert.

« Et maintenant, cria le Lapon à l'œil louche,
Tant que l'ombre et le jour alterneront aux cieux,
Tu dormiras ayant l'algue des mers pour couche,
Et ne fouleras plus les champs de nos aïeux. »

Six hivers, sept étés, à toute vue humaine
Au plus profond des mers se cacha le héros,
Soulevant l'Océan de sa puissante haleine,
Sans qu'on sût par quel vent étaient battus les flots.

Au bout de ces huit ans, à ses ordres docile,
La mer obéissait, lion apprivoisé;
Où s'élevait sa tête il surgissait une île,
Où s'étendait son bras un port était creusé.

S'il plongeait dans l'abîme et s'il touchait le sable,
Le sable au même instant enfantait un rocher;
Et, contre cet écueil aux yeux insaisissable,
Venait bientôt se perdre un malheureux nocher.

Mais voilà que du nord un grand aigle s'élance;
Ses ongles sont de fer, son bec est de granit;
Inquiet, au-dessus des flots il se balance,
Car il cherche un lieu sûr pour y poser son nid.

Le géant à cette heure, hors de la vague bleue,
Éleva son genou couvert d'un frais gazon,
Et l'aigle, franchissant d'un coup d'aile une lieue,
En grandissant toujours, vint de l'autre horizon.

Il ne demande point à cette île qui pousse :
« Ile, me réponds-tu de garder mon trésor? »
Il y bâtit son nid, et bientôt sur la mousse
Pond un œuf gigantesque à la coquille d'or.

L'aigle couve son œuf, mais le géant se lasse.
Il étend son genou du poids endolori,
L'œuf tombe dans l'abîme, en deux moitiés se casse,
Et l'aigle monte au ciel en poussant un grand cri.

Lors la voix du géant, de l'un à l'autre pôle,
Retentit éveillant le monde en son berceau :
« Qu'un des morceaux de l'œuf du ciel soit la coupole ;
Que la terre soit faite avec l'autre morceau ;

« Que de l'astre des nuits le blanc soit la lumière ;
Que le jaune, dit-il, soit le feu du soleil,
Et que le reste soit, éclatante poussière,
Ces étoiles que l'aube efface à son réveil. »

Cette *runa*, vague et grandiose, comme toutes les poésies primitives, n'est que l'ouverture d'un grand poëme épique, composé de trente-deux runas, dont le vieux ou plutôt l'antique Vainimoinen est le héros. On a vu que le mot vieux n'est qu'un titre honorifique, puisque le poëte le lui donne non-seulement le jour de sa naissance, mais encore dans le ventre de sa mère.

Ce poëme, dont on ignore l'auteur ou les auteurs, et qui pourrait bien appartenir à une suite de rapsodes, commence, comme on l'a vu, à la création du monde, — quoiqu'on se demande comment le Lapon à l'œil louche existait avant que le monde fût créé, — et finit à la naissance d'un enfant qui reçoit le baptême; l'épopée païenne a un couronnement chrétien.

Ceux qui voudront le lire tout entier dans une belle et bonne traduction, pourront avoir recours au *Kalevala*, de M. Léouzon-Leduc. Ceux qui se contenteront d'une simple analyse, le trouveront dans *la Russie, la Finlande et la Pologne,* de mon bon ami Marmier.

Comme une traduction complète nous entraînerait trop loin, suivons l'exemple de celui-ci, et bornons-nous à l'analyse de cette dernière runa, qui s'éclaire d'un reflet de nos livres sacrés.

Marie, — c'est le même nom que celui de la mère du Christ, — Marie, la belle enfant vierge, grandit *dans la haute demeure*. Le vague des sages finlandais permet aux poëtes de ne jamais rien préciser. — Elle est l'orgueil de tout ce qui l'entoure. La poutre du seuil est fière d'être caressée par le bas de sa robe. Les deux poutres qui encadrent la porte tressaillent de plaisir chaque fois qu'elles sont effleurées par les boucles flottantes de ses cheveux, et les pavés jaloux se serrent les uns contre les autres pour être pressés par sa gracieuse chaussure.

Mais la belle et chaste enfant va traire ses vaches; chacune a part à ses caresses et elle recueille fidèlement le lait de toutes, excepté d'une seule qui est pleine.

Mais la belle enfant, qui avait toujours cultivé avec amour la fleur de la virginité, ses vaches traites, part pour l'église; alors, on attelle à son traîneau un jeune étalon à la robe de pourpre.

Mais Marie ne veut pas monter dans le traîneau tiré par l'étalon.

On amène une cavale qui a été mère, une cavale à la robe brune.

Mais Marie ne veut pas monter dans le traîneau tiré par une cavale qui a été mère.

Enfin on amène une jument vierge.

Et Marie monte dans le traîneau tiré par la jument vierge.

Il y a dans cette runa, comme on le voit, et comme on va le voir, un singulier mélange d'idées païennes et d'idées chrétiennes, probablement pourrait-on en fixer la date à la fin du XIIe siècle ou au commencement du XIIIe, c'est-à-dire au moment où le christianisme triomphe en Finlande.

Reprenons notre analyse.

Mais la belle enfant, qui a toujours cultivé avec amour la fleur de la virginité, fut envoyée pour paître les troupeaux.

Paître les troupeaux est chose difficile pour une jeune fille surtout : l'herbe cache le serpent, le gazon couvre le lézard.

Mais nul serpent ne se roula sous l'herbe, nul lézard ne se cacha sous le gazon.

Sur la colline, une petite baie se balance suspendue à un vert rameau.

Une petite baie rouge.

La baie parle à Marie.

— Viens, ô vierge! lui dit-elle, viens me cueillir; viens, jeune fille à l'agrafe d'étain, viens avant que le ver m'ait rongée, viens avant que j'aie reçu la caresse du noir serpent.

Marie, la belle enfant, s'avance pour cueillir la petite baie rouge qui l'appelle; mais elle a beau se hausser sur la pointe des pieds, elle ne peut l'atteindre avec la main.

Alors, elle casse une branche... Non, je me trompe : elle arrache un pieu de terre, — Marie ne voudrait pas faire mal à un arbrisseau, briser une fleur, fouler un brin d'herbe, — et elle abat la petite baie rouge qui roule à terre.

Voyant la petite baie rouge à terre, elle dit :

— Monte, petite baie, monte sur les franges de ma robe.

Et la petite baie monte sur les franges de la robe de Marie.

— Monte, petite baie, continue Marie, monte jusqu'à ma ceinture.

Et la petite baie monte jusqu'à la ceinture de Marie.

— Monte, petite baie, jusqu'à ma poitrine.

Et la petite baie monte jusqu'à sa poitrine.

— Monte, petite baie, jusqu'à mes lèvres.

La petite baie monta jusqu'à ses lèvres; de ses lèvres, elle passa sur sa langue; puis elle descendit dans sa gorge, et, de sa gorge, tomba dans son sein.

Marie, la belle enfant, fut fécondée par la petite baie, et, pendant neuf mois et la moitié du dixième, elle connut les douleurs et les angoisses de la grossesse.

Lorsque le dixième mois fut arrivé, Marietta, — la runa dit tantôt Marietta, tantôt Marie, — lorsque le dixième mois fut arrivé, Marietta commença de sentir les douleurs qui précèdent et accompagnent l'enfantement; elle songea alors où elle irait, et à qui elle demanderait un bain.

Elle appela sa petite servante.

— Pilti, lui dit-elle, cours à Sariola, et demande un bain qui calme mes douleurs et qui m'aide dans mon travail.

Et la petite servante Pilti court à Sariola.

Elle arrive à la maison de Ruotaksen.

Ruotas, selon M. Léouzon-Leduc, n'est autre qu'Hérode.

Ruotas, vêtu d'une robe de satin, mange et boit, assis à l'extrémité d'une table.

Sa femme est près de lui, pleine d'orgueil.

Il y a là un souvenir d'Hérodiade; seulement, Hérodiade est, chez nous, la fille et non la femme d'Hérode.

La petite Pilti s'adresse à Ruotaksen.

— Je suis venue à Sariola, lui dit-elle, demander un bain qui puisse adoucir les douleurs de ma maîtresse et l'aider dans son travail.

Alors, la femme de Ruotas répond :

— Quelle est celle qui demande un bain? quelle est celle qui a besoin de secours?

La petite Pilti répond :

— C'est ma maîtresse Marie.

Mais alors la femme de Ruotas, sachant que Marie n'a point d'époux, dit à son tour :

— Notre bain n'est pas libre; mais, sur la haute cime du mont Kyfo, dans la forêt de pins, il y a une maison où les filles perdues accouchent, et où les radeaux du vent mettent au monde leurs fruits.

M. Léouzon-Leduc explique cette locution assez inintelligible, *les radeaux du vent :* la femme de Ruotas, selon le traducteur, désigne ainsi les cimes aplanies des pins, que le vent heurte les unes contre les autres comme des radeaux.

Pilti, toute honteuse, revient alors près de la pauvre Marietta, et lui dit :

— Il n'y a point de bain dans le village, point de maison de bains dans Sariola.

Et elle lui raconte ce qui s'est passé entre elle, Ruotas et sa femme.

Alors, Marie baisse la tête et dit :

— Il faut donc que je parte comme une fille mercenaire, comme une esclave salariée!

Et elle s'élance vers la maison bâtie au milieu des radeaux du vent.

Elle entre alors dans l'étable de la montagne, et dit en

s'approchant du cheval vierge qui l'a conduite à l'église :

— Mon bon cheval, exhale dans mon sein ton haleine; car je souffre. A défaut du bain que l'on me refuse, donne-moi la suave vapeur qui adoucisse mes souffrances et qui m'aide dans mon travail.

Et le bon cheval exhale son haleine dans le sein de la vierge, et la douce vapeur qui sort de la bouche de l'animal devient pour Marie un bain tiède, une onde sainte qui mouille doucement son corps.

Aussitôt Marie sent couler dans son sein une chaleur féconde et elle met au monde un petit enfant qu'elle dépose dans une crèche sur du foin séché pour l'été.

Puis elle prend son petit enfant sur ses genoux et lui présente le sein.

Le bel enfant grandit, mais son origine resta inconnue. Il fut appelé Hénori, c'est-à-dire *roi du ciel*, par l'époux de sa mère, et par sa mère, l'Enfant du désir.

Vous le voyez, c'est quelque chose, jusqu'ici, comme un de ces faux évangiles, si naïfs, qui ont été condamnés par l'Église, et qui, exilés de la religion, se sont réfugiés dans la fable; la crèche y est, le foin s'y trouve, la jument vierge remplace le bœuf et l'âne. On pourrait croire qu'il s'agit du Christ; mais les lignes suivantes indiquent que le Christ est déjà né.

On cherche alors celui qui introduira l'enfant dans le royaume du Seigneur; on cherche enfin qui le baptisera.

On trouve le prêtre et le parrain.

Le prêtre dit :

— Qui viendra maintenant pour tirer l'horoscope de ce pauvre enfant?

Alors, Vainimoinen, qui reparaît dans chaque runa, s'approche et dit :

— Qu'on porte l'enfant dans un marais, qu'on lui brise les membres et qu'on lui casse la tête avec un marteau.

Mais le fils de Marie, quoiqu'il ait à peine deux semaines, prend la parole et répond :

— Vieillard des pays lointains, Runaia de Karjalo, tu as prononcé un jugement insensé, tu as injustement interprété la loi.

Sans doute, la loi finlandaise condamnait à mort les bâtards et les adultérins, comme la loi juive les condamnait à la mort civile. En réclamant la vie, l'enfant de Marietta plaide en même temps pour l'honneur de sa mère.

Et, continue la runa, le prêtre baptisa l'enfant et le couronna roi de la forêt, et lui donna la garde de l'île des trésors.

Alors, le vieux Vainimoinen, rougissant de colère et de honte, chanta un dernier chant; puis il se fit une nacelle d'airain, une barque à fond de fer, et, dans cette barque, il navigua au loin dans les espaces sublimes jusqu'aux régions inférieures du ciel.

Là sa barque s'est arrêtée, là s'est terminée sa course; mais il a laissé sur la terre sa harpe et ses grandes runas, qui seront l'éternelle joie de la Finlande...

Les deux citations que nous venons de faire, l'une en vers et l'autre en prose, suffiront à donner une idée du génie poétique des Finlandais, peuple à la fois doux et fort, qui, au milieu des brumes de la Finlande, conserve encore comme un reflet sa première patrie, l'Asie.

Maintenant, passons de la poésie à la littérature, deux choses qu'il ne faut pas confondre.

Nous avons donné une idée de l'antique poésie, de l'épopée romantique en langue finnoise, et nous avons dit qu'outre ces grandes traditions orales qui ressemblent aux chants d'Homère et aux romans du cycle de Charlemagne, il y avait une seconde littérature.

Seulement, cette littérature est celle des conquérants, c'est-à-dire qu'elle est suédoise.

Et, nous le répétons, en effet, l'une est de la poésie, l'autre est de la littérature. Il va sans dire que c'est, à peu près comme partout, la littérature qui l'emporte sur la poésie.

Trois modernes : Choraus, Frauzen et Runeberg, Finlandais tous trois cependant, mais élèves de l'université suédoise d'Abo, représentent cette littérature.

Nous allons essayer de donner une idée du génie de ces poëtes en citant une pièce empruntée à chacun d'eux; on le verra facilement, la mélancolie est restée, mais l'originalité a disparu.

La première pièce est de Choraus.

C'était le fils d'un pauvre prêtre; à seize ans, il était orphelin. Né à Christianstdat en 1774, il mourut à Abo en 1806. Il avait trente-deux ans.

Cette pièce est intitulée : *une Pensée sur mon tombeau.*

Elle est contemporaine de *la Chute des feuilles.*

Choraus connaissait-il le poëte français? C'est possible; mais, à coup sûr, le poëte français ne connaissait pas le poëte finlandais.

Voici cette pièce. Il n'y a aucune raison, vous allez le voir, pour qu'elle ne soit pas de Gœthe, de Byron ou de Lamartine :

Où sera mon tombeau? Dans quel coin de la terre
Irai-je reposer, oublié, solitaire?
J'ai songé bien des fois à cet asile obscur,
Et j'ai marché vers lui d'un pas triste mais sûr.

Peut-être m'attend-il sur quelque lande nue,
Où déjà le prépare une main inconnue;
Peut-être, au dernier jour, nul ne viendra s'offrir
Pour me serrer la main et m'aider à mourir.

Il est doux, cependant, lorsqu'au bout de la route,
En songeant au passé l'on murmure et l'on doute,
De trouver un ami, doux, calme, sérieux,
Qui dise : « Charge-moi de tes derniers adieux!

» De tes derniers adieux pour ceux dont la main sûre
Guida les premiers pas de ton enfance obscure,
Pour ceux qui quelquefois de toi se souviendront,
Et qui, s'en souvenant, tout bas soupireront. »

Soit; qu'importe en quel lieu dormira ma dépouille?
L'acier reste l'acier, quoique couvert de rouille.
Mon âme a pu douter et faiblir; mais mon cœur
Sait que, si nul n'est là, vous y serez, Seigneur.

Un monument! Quel bien à mes os peut-il faire?
Laissons les monuments aux princes de la terre.
Un monument, hélas! si grand qu'il soit, si beau,
Mon Dieu! n'ajoute pas à la paix du tombeau.

Non; que quelques amis de moi gardent mémoire,
Voilà mon monument, mon triomphe, ma gloire.
Que mon nom après moi vibre dans un seul cœur,
Et de la sombre mort je me croirai vainqueur.

Et, lorsque tu viendras maintenant, riche ou nue,
Terre de la patrie, ou bien terre inconnue,
Je suis prêt, tu le vois, au repos éternel,
Terre! reçois-moi donc dans ton sein maternel.

Et, là, fidèlement garde ma cendre, ô terre,
Jusqu'à l'heure terrible où l'ange du mystère,
Réveillant, à la fois, l'espoir et le remords,
Criera du haut des cieux : « O terre! rends tes morts! »

Quant à Franzen, je n'ai rien de lui sous les yeux que ce qu'en dit Marmier dans ses études sur les poëtes du Nord.

Je vais donc tout lui emprunter, citation en prose, citation en vers. Le lecteur ne s'en plaindra pas.

C'est notre savant ami qui parle :

« Franzen est un poëte d'une nature tendre, rêveuse, idyllique, qui porte en lui tout un monde de pensées et les disperse comme des fleurs sur son chemin. En France, je ne connais rien à comparer à ces poésies, si ce n'est quelques-unes des ballades les plus simples de Millevoye. En Allemagne, on pourrait les mettre près de celles de Viotti et de Mathenon. En Angleterre, elles rappelleraient à certains égards l'élégie de Burns. Mais Burns est plus profond et plus varié, et, s'il fallait leur chercher un pendant en Italie, on ne trouverait guère que l'idylle de Métastase. »

Pour donner une idée du génie du poëte, Marmier a traduit une pièce de Franzen intitulée *l'Unique Baiser*.

La voici :

Tu pars; au bord des flots, je m'arrête et soupire;
Je te regarde encor, je serai seul demain.
Pour la dernière fois, montre-moi ton sourire;
Pour la dernière fois, oh! donne-moi ta main.

C'en est fait, maintenant, de ces heures de joie
Où ta porte m'était ouverte chaque jour,
Où le frôlement seul de ta robe de soie
Me faisait tressaillir et palpiter d'amour.

Les fleurs de ton salon, souvent en ton absence,
Me disaient je ne sais quels mots mystérieux,
Et, tout seul à l'écart, j'attendais en silence
Le bonheur de te voir apparaître à mes yeux.

C'en est fait maintenant : de ta voix entraînante,
Je ne dois plus chercher les chants harmonieux,
Ni m'asseoir près de toi, ni de ma bouche errante
Effleurer en tremblant tes boucles de cheveux.

Adieu! laisse-moi prendre un seul baiser de frère!
Ce sera le premier, ce sera le dernier.
Une larme furtive a mouillé ta paupière :
Dans ce baiser d'adieu, laisse-moi l'essuyer.

Que ta famille approche, et qu'elle me pardonne;
Mon amour résigné ne garde plus d'espoir,
Comme un enfant timide, au sort je m'abandonne;
Je sais que je ne dois plus jamais te revoir!

Adieu donc, et de loin pense à celui qui t'aime;
Mais non! garde à jamais le repos de ton cœur.
J'emporte mes regrets au dedans de moi-même;
Les regrets de l'amour sont encor le bonheur!

Franzen, né en 1772, a laissé un long poëme inachevé sur Christophe Colomb.

Le seul des trois poëtes que nous citons et qui vit encore, à moins que, depuis peu de temps, il ne soit mort, est Runeberg, le plus fort des trois. Né à Borgo en 1806, lors de mon séjour à Saint-Pétersbourg, il y a trois ans, il était professeur au Gymnase de la ville où il était né. Son voyage à Abo, où il étudia, fut le plus grand événement de sa vie.

Nous avons dit que Runeberg était le plus fort des trois. C'est sans doute parce que, des trois, il est le plus Finlandais; — un de ses poëmes ressemble à une ancienne runa; — nous regrettons de ne pas l'avoir sous les yeux pour le mettre tout entier sous ceux de nos lecteurs; — mais nous écrivons éloigné de toute bibliothèque et nous nous rappelons le sujet, voilà tout.

Il est intitulé *la Tombe de Pyrrho.*

Runeberg connaissait-il l'épisode de Torquil du Chêne, dans *la Jolie Fille de Perth*, lorsqu'il a composé ce poëme?

connaissait-il la légende du vieillard de Monte-Aperto et de ses six enfants, lorsqu'il l'a écrit?

J'en doute.

En tout cas, voici la tradition finlandaise inventée ou mise en vers par Runeberg :

Un vieillard finlandais a six fils. Ils vont attaquer des bandits qui désolent le pays ; ils tombent dans une embuscade et sont tués par eux, moins un.

Le père vient sur le champ de bataille chercher le corps de ses fils. Où il croyait trouver six cadavres, il n'en compte que cinq. Son premier mouvement est de pleurer les morts; mais tout à coup ses larmes s'arrêtent. Pourquoi cinq cadavres et non pas six? Au compte de l'honneur, il en manque un.

Celui qui manque, c'est celui sur lequel il croyait le plus pouvoir compter; c'est celui qu'il aimait le plus, — Thomas, son fils aîné.

Qu'est devenu Thomas? a-t-il abandonné ses frères?

Cette idée torture le vieillard, qui souffre plus du doute de honte qui pèse sur Thomas que de la certitude de mort étendue sur les cinq autres.

Non, le vieillard n'a pas ce surcroît de douleur. Il pourra pleurer ses cinq fils et être fier du sixième : celui-ci n'était pas avec ses cinq frères lorsqu'ils sont tombés dans l'embuscade.

Il est arrivé trop tard pour les sauver ou mourir avec eux. Mais, en voyant leurs cadavres tout sanglants, il s'est élancé à la poursuite des meurtriers, les a tués les uns après les autres, et a apporté à son père la tête de leur chef.

Le vieillard, qui n'est pas mort de douleur à la vue des cadavres de ses cinq fils, meurt de joie en embrassant le sixième.

Maintenant, voici de Runeberg une élégie dans le sen-

timent moderne, c'est-à-dire plus suédoise que *la Tombe de Pyrrha* :

Dors, ô mon pauvre cœur ! celui qui dort oublie,
Dors, et que nul espoir ne trouble ton sommeil,
Nul rêve ton repos ; l'amour, c'est la folie ;
Dors, tu retrouveras les pleurs à ton réveil.

A l'avenir, mon cœur, pourquoi songer encore ?
Qu'attends-tu donc de lui ? Le dictame ? Insensé !
La fleur qu'il faut chercher, mon cœur, c'est l'ellébore,
Ou bien le pavot noir, la fleur du trépassé.

Dors comme un lis brisé par le vent de l'orage,
Dors comme un cerf atteint par le plomb meurtrier.
Pourquoi tourner tes yeux vers un lointain rivage,
Et penser au bonheur quand tu peux l'oublier ?

Au printemps, je le sais, avec les fleurs, la joie
Se colore au soleil, s'ouvre à l'air embaumé ;
Que réclames-tu donc du temps qui te coudoie ?
N'as-tu pas eu, mon cœur, aussi ton mois de mai ?

Mais, pour être ici-bas le roi de la verdure,
Pour avoir le front pur, les cheveux blonds, l'œil clair,
Hélas ! mon pauvre cœur, le mois de mai ne dure
Que ce que dure un mois de printemps ou d'hiver.

Pendant tout ce beau mois, la terre fut fleurie ;
Le rossignol chantait jusqu'à l'aube du jour ;
Le ruisseau murmurait à travers la prairie ;
Et, terre, rossignol, ruisseau disaient : « Amour. »

Te souvient-il du jour où je sentis sa lèvre
Pour la première fois sur ma lèvre frémir,
Mon cœur ? Ce fut un jour de folie et de fièvre.
N'y pensons plus, il faut oublier et dormir.

Ce peuple étrange, qui a conservé intact le costume de ses ancêtres, et qui, de temps en temps, chante comme la Grèce des fragments de son antique *Iliade*, devait plaire à l'empereur Alexandre, esprit mélancolique et contemplateur. La Finlande, conquise par lui, fut la province de son amour. En 1809, quelque temps après cette paix de Tilsitt, qui devait, s'il eût tenu sa parole, assurer la chute de l'Angleterre, il visita Abo et accorda quatre-vingt mille roubles par an pour continuer les travaux de l'Académie, dont la première pierre avait été posée par ce même Gustave IV que Napoléon voulait envoyer régner sur les Petites-Maisons.

Enfin, le 21 janvier 1816, il rend un oukase dont voici les termes :

« Convaincu que la constitution et les lois qui, par leur accord parfait avec le caractère, les mœurs et la civilisation du peuple finnois, ont été depuis longues années le fondement de la paix et de la tranquillité du pays, ne peuvent être altérées ou supprimées sans danger pour cette paix et cette tranquillité, nous avons, dès les premiers moments de notre domination sur la Finlande, approuvé et maintenu solennellement, non-seulement les mêmes constitutions et lois, ainsi que tous les priviléges qui en découlent pour chaque citoyen, mais encore, après avoir préalablement conféré avec les états assemblés, établi une administration spéciale qui, sous le nom de notre conseil d'État, conseil formé de Finlandais, administrât en notre nom les affaires civiles du pays, et, dans les choses criminelles, jugeât en dernière instance, indépendamment de toute autre puissance que celle des lois, suivant lesquelles nous-même, en notre qualité de souverain, nous réglons aussi notre administration : et, par cette notification, nous voulons faire connaître quelle a été et quelle sera toujours notre règle de conduite à l'égard de nos sujets de Finlande, et jusqu'à

perpétuité nous renouvelons la parole qu'ils ont reçue de nous, touchant le maintien de leur constitution particulière sous notre règne et sous celui de nos successeurs. »

Hâtons-nous d'ajouter que la parole de l'empereur Alexandre a été religieusement tenue à l'égard des Finlandais.

XLV

EN REMONTANT LA NÉVA

Or, comme nous l'avons dit, le jour était venu de faire une expédition en Finlande.

Deux bateaux à vapeur partent, chaque semaine, du Jardin d'été pour faire la navigation de Schlusselbourg, de Konivetz, de Valaam et de Serdopol.

C'était un de ces bâtiments que nous devions prendre.

Un instant, le comte Kouchelef avait eu l'idée de faire, pour nous conduire de Saint-Pétersbourg à Serdopol, ce qu'il avait fait pour nous conduire de Cronstadt à Saint-Pétersbourg, c'est-à-dire de louer un bateau à vapeur; mais on lui avait demandé pour cette partie de plaisir quinze cents roubles, c'est-à-dire six mille francs, et nous avions insisté pour qu'il ne fît pas cette folie.

Nous partîmes donc, le 20 juillet, à onze heures du matin, tout simplement par un de ces bateaux-poste montant la Neva, et filant à peu près six ou sept nœuds à l'heure. La caravane se composait de Dandré, de Moynet, de Millelotti et de moi.

En passant devant Besborodko, nous vîmes tous nos amis qui, réunis sur le balcon nous faisaient des signes d'adieu ; les dames avec leur mouchoir, les hommes avec leur chapeau. Ceux qui avaient la vue plus faible nous suivaient avec des lunettes de spectacle et des longues-vues. Au reste, à l'œil nu, c'était tout ce que l'on pouvait faire que de reconnaître les gens, la Néva, sur ce point, c'est-à-dire entre Besborodko et Smolnoï, ayant plus de deux kilomètres de large.

Pendant près d'une heure, nous pûmes encore, malgré la courbe du fleuve, voir blanchir et décroître à l'horizon la splendide villa que nous venions de quitter après y avoir passé de si bons jours ; puis enfin, si gigantesque que soit l'arc formé par la Néva, nous finimes par perdre de vue Besborodko.

Une heure encore, les faubourgs de la ville immense semblèrent nous suivre sur les rives du fleuve ; puis, peu à peu, les lignes se brisèrent, les rues s'interrompirent, les maisons s'isolèrent, et la campagne commença d'apparaître.

La première chose qui frappe les yeux quelque temps après qu'on est entré dans une double chaîne de collines, collines basses, espèces de monticules, ce sont les ruines d'un château.

Ce château, situé sur la rive gauche de la Néva, et dont les communs tout entiers subsistent encore aujourd'hui, avait été bâti par Catherine. Il faisait pendant à un autre château, bâti à un demi-kilomètre plus haut sur la rive opposée.

Ces deux châteaux sont ruinés, non point par le temps, mais par la main des hommes.

A la mort de sa mère et à son avènement au trône, Paul Ier, qui avait horreur de sa mère et honte de la vie qu'elle avait menée, autorisa le pillage et la démolition des deux châteaux.

On trouve toujours des pillards et des démolisseurs; cette fois encore, ils ne firent pas défaut. La vengeance filiale ou antifiliale fut complète. Les Suédois, sur lesquels les Russes conquirent avec tant de peine ce territoire, n'eussent pas fait mieux, s'ils eussent repris ce territoire sur les Russes.

A côté du château de la rive droite, s'élevait une fabrique de bas de soie, fondée par Potemkine, et qui, dit-on, fonctionnait pour lui seul : il en absorbait les produits pour son usage, ne mettant jamais qu'une seule fois ses bas de soie et faisant des cadeaux avec le reste.

La fabrique est tout aussi ruinée que le château; mais elle a sur le château l'avantage d'une légende. On prétend qu'il y revient des esprits.

Ce seul mot fit frissonner Millelotti.

Aujourd'hui, impératrice et favoris sont morts et leur mémoire est pillée et démolie par l'histoire, comme ces deux châteaux que Paul Ier livrait à la rapacité des laquais!

J'ai raconté comment était morte Catherine. Je ne crois pas avoir dit comment était mort cet amant qui, après avoir été longtemps éloigné par le comte Orlof, avait fini par s'éloigner à son tour.

Le despotisme de Potemkine ne s'exerçait pas à l'endroit de la jalousie; non : il avait parfaitement compris que, pour Catherine, le changement de favori était, non pas une affaire de débauche, mais une espèce de maladie physique, et de cette maladie il s'était fait le médecin, en se chargeant de fournir les remèdes.

Cela se pratiquait, au reste, avec une publicité qui faisait honneur aux mœurs du temps.

Voici ce qu'écrivait le 19 mars 1782, sir James Harris, ambassadeur d'Angleterre à Saint-Pétersbourg :

« Je ne saurais assurer qu'il n'y aura pas prochainement un nouveau favori. C'est une créature du prince Potemkine,

et c'est lui qui l'a choisie. La seule difficulté qui reste, c'est de se débarrasser décemment du titulaire actuel, qui s'est toujours conduit et se conduit encore avec une telle complaisance, qu'il est impossible de lui faire le plus léger reproche. Il n'est ni jaloux, ni inconstant, ni insolent, et même, en ce moment où il ne peut pas ignorer sa prochaine disgrâce, il garde la même humeur calme, irréprochable. Cette conduite retardera, mais n'empêchera point l'installation publique de son successeur. La résolution est prise irrévocablement, et le prince Potemkine est trop intéressé à ce changement pour qu'il n'arrive pas; car il en attend le retour de toute son influence, et, pendant les premières six semaines, il sera tout-puissant. »

Voici, au reste, à quelles conditions Potemkine cédait la place; c'est encore sir James Harris qui parle :

« L'ancien favori n'a pas encore reçu son congé dans les formes; son extrême complaisance plaide fermement en sa faveur. Il ne donne pas le moindre prétexte plausible de le renvoyer. Je crois, néanmoins, que son sort est décidé. On lui a acheté une maison et on lui a préparé de magnifiques présents, qui se donnent ordinairement aux favoris disgraciés. Ils ont toujours, au reste, une valeur considérable et, comme l'occasion s'en représente si souvent, cette dépense doit nécessairement affecter les revenus de l'empire. Depuis mon arrivée, il n'a pas été dépensé pour cet objet moins d'un million de roubles par an, sans compter les énormes pensions du prince Orlof et du prince Potemkine. »

Au reste, ce même sir James Harris, envoyé d'une puissance commerciale, et, par conséquent, comptable de premier ordre, avait relevé les dépenses que Catherine faisait à cet endroit.

On doit présumer que les chiffres de sir James Harris sont exacts.

Ce sont donc ses chiffres et non les nôtres que nous donnons. Nous avons toujours très-mal su faire les chiffres.

Commençons par Potemkine, puisqu'il est question de lui; nous passerons ensuite à quelques autres de ses collègues.

« Potemkine, dit sir James, *en deux ans* de faveur, a déjà reçu trente-sept mille paysans en Russie, et, en bijoux, palais, vaisselle, environ neuf millions, en outre tous les cordons possibles, et a été fait prince du saint-empire romain depuis trois générations passées. »

Or, sir James Harris écrivait cela, comme nous l'avons dit, en 1782. Cette faveur, qu'il croyait chancelante, devait aller, au contraire, s'affermissant toujours et durer jusqu'à la mort du favori, arrivée en 1791, c'est-à-dire neuf ans seulement après. Si donc Potemkine, en deux ans, au commencement de sa faveur, avait déjà reçu trente-sept mille paysans et neuf millions de francs, il devait, à l'époque de sa mort, en cotant au plus bas, avoir reçu quelque chose comme cent cinquante-trois mille paysans et quarante-deux millions.

Pourquoi pas? Vasilitchikof, simple lieutenant aux gardes, selon le calcul de sir James Harris, cet infatigable calculateur, avait bien reçu, pendant les vingt-deux mois que dura sa faveur, quatre cent mille francs en argent, deux cent mille francs en bijoux, un palais meublé de cent mille roubles, et une vaisselle de cinquante mille, sept mille paysans en Russie, une pension de vingt mille roubles, c'est-à-dire de quatre-vingt mille francs, le cordon de saint Alexandre et la clef de chambellan.

Continuons, puisque nous y sommes; aussi bien l'inventaire est curieux, n'est-ce pas?

« L'Ukrainien Zavadovsky avait reçu, pendant les dix-huit mois qu'il avait été en faveur, six mille paysans en Ukraine, deux mille en Pologne et dix-huit cents en Russie;

plus quatre-vingt mille roubles en bijoux, cent cinquante mille en argent, et trente mille en vaisselle. Il était, en outre, cordon bleu de Pologne et chambellan en Russie.

» Le Servien Sorie, en un an de faveur, reçut une terre, en Pologne, valant cinq cent mille roubles; en Livonie, une autre terre valant cent mille roubles; en argent comptant, cinq cent mille roubles; en bijoux, deux cent mille; une commanderie de trois mille roubles en Pologne, et, de simple major de hussards, avait été fait major général; il avait, en outre, reçu de la Suède le grand cordon de l'Épée, et de la Pologne celui de l'Aigle blanc.

» Le Russe Korsakof, bas officier, dans seize mois de faveur, a reçu en présents cent cinquante mille roubles, et, à sa démission, quatre mille paysans en Pologne, plus cent mille roubles pour payer ses dettes, cent mille pour s'équiper, deux mille par mois pour voyager, la maison de Vasilitchikof, le cordon de Pologne, le rang de major général, et les titres d'aide de camp et de chambellan.

» Le Russe Lanskoï, chevalier garde, a reçu des boutons en diamants de quatre-vingt mille roubles, et trente mille roubles pour payer ses dettes; il est encore en faveur.

» Enfin, le prince Orlof et sa famille ont reçu, depuis 1762 jusqu'en 1783, c'est-à-dire en vingt et un ans, quarante-cinq mille paysans et dix-sept millions, tant en bijoux qu'en vaisselle, palais et argent. »

Sir James Harris n'a pas eu la curiosité de nous donner le total des dépenses amoureuses de Catherine pendant ces vingt et un ans.

Mais, grâce au relevé que nous venons de faire, tout en réservant les douze ou quinze ans que Catherine doit régner encore, tout homme sachant faire une addition pourra s'en donner le plaisir.

Revenons à Potemkine.

Nous avons dit que cette faveur, que sir James Harris

croyait près de s'éteindre, devait durer encore neuf ans.

Cette même année, 1783, il envoyait une armée en Crimée et annexait cette province à l'empire russe. En 1787, il marchait lui-même contre les Turcs. En 1788, il prenait d'assaut Otchakof; en 1789, Bender; enfin, en 1790, Kellanova.

En 1791, il revint à Saint-Pétersbourg. Cette fois, il était réellement remplacé par ce même Platof Zoubof, qui devait si activement figurer dans l'étranglement de Paul 1er.

Ce n'était pas tout; le remplacement n'était rien s'il eût conservé l'influence; mais il trouva l'impératrice prête à faire la paix quand il désirait, lui, continuer la guerre. Il repartit aussitôt pour la Crimée avec l'intention de s'opposer à cette paix. Mais, à Iassy, il apprit qu'elle était signée; il n'en continua pas moins sa route, espérant encore tout brouiller; mais, après un dîner pris dans une hôtellerie de village, il se sentit si gravement indisposé, qu'il fit arrêter sa voiture et fit étendre son manteau à terre sur le bord d'un fossé.

Un quart d'heure après, il expirait dans les bras de sa nièce, qui fut depuis la comtesse Braniçka.

Nous avions dépassé les deux châteaux ruinés, et nous n'étions plus qu'à douze verstes de Schlusselbourg, lorsque nous commençâmes d'apercevoir sur la rive gauche, à travers les arbres, la colonne élevée en souvenir de la bataille qui livra la forteresse suédoise à Pierre 1er.

Un paysan de Doubrovka demanda la faveur d'élever, de son propre argent, cette colonne, à l'endroit même où se tenait Pierre 1er pendant le combat.

La forteresse, à cette époque, s'appelait, non pas Schlusselbourg, mais Notenbourg. Ce fut le vainqueur qui, après l'avoir fait réparer, lui donna le nom significatif de *Schlusselbourg*, ou la clef du bourg.

Pétersbourg n'était encore en réalité, à cette époque, que le *bourg de Pierre.*

Menchikof en reçut le commandement.

A droite et à gauche du fleuve, nous commencions de voir s'épaissir ces immenses forêts qui font une sombre ceinture au lac Ladoga. Ces forêts présentent presque toutes, l'été, un singulier phénomène, que quelques-uns expliquent par des vengeances de paysans; ce qui simplifierait beaucoup le problème à résoudre.

Elles prennent feu, dit-on, d'elles-mêmes et brûlent avec une persistance et une rapidité qu'explique l'essence résineuse des bois qui les composent.

La cause la plus accréditée de ces immenses incendies est celle-ci :

Pendant les grands vents d'orage, la tempête courbe les sapins, et les frotte les uns contre les autres; dans leur frottement, ces arbres, comme les morceaux de bois des sauvages de l'Amérique, s'enflammeraient et causeraient ces étranges incendies.

Quelle que soit la cause, à coup sûr l'effet existe; pendant notre voyage en Finlande, nous ne vîmes le feu que de loin; mais, en allant de Saint-Pétersbourg à Moscou, nous passâmes littéralement entre deux murailles de flammes; ces flammes étaient si rapprochées et donnaient une chaleur si vive, que nos mécaniciens furent forcés de doubler la vitesse des machines, pour que nous n'eussions point le temps de cuire, non pas, comme saint Laurent, d'un seul côté, mais des deux côtés à la fois.

Au-dessus d'un petit village situé sur la rive gauche de la Néva, s'élève une église qui s'appelle l'église de la Transfiguration.

Cette église et le village presque tout entier appartiennent à la secte des scopsis, dont nous vous avons raconté les affreux mystères.

L'un de ses principaux adeptes fut enterré dans le cimetière de l'église de la Transfiguration. Sa tombe est, pour les scopsis, un but de pèlerinage non moins sacré que le tombeau de Mahomet pour les musulmans.

Là s'accomplissent, à l'aide d'un fil d'archal rougi au feu, les sacrifices qu'accomplissaient autrefois les prêtres d'Isis en Égypte et les prêtres de Cybèle à Rome. — Dans les nuits obscures, on voit parfois errer, aux environs de la tombe du prophète, des lumières semblables à des feux follets..On entend des plaintes qui traversent l'espace, pareilles aux gémissements des esprits de l'air.

Passez vite, vous qui voyez ces flammes; ne vous retournez pas, vous qui entendez ces cris. Il se commet là un sacrilége contre la nature et l'humanité.

Ceux qui liront mon *Voyage au Caucase* verront que, dans la Russie méridionale, j'ai rencontré des colonies tout entières de ces malheureux qui exercent toute sorte d'états, hors celui de père de famille.

Trois d'entre eux m'ont conduit sur une barque, de Maranne à Poti.

A une verste ou deux de ce village, dont j'ai oublié le nom, on commence à voir se dessiner, sur les eaux couleur d'argent du lac Ladoga, dont elle ferme l'entrée, la citadelle de Schlusselbourg.

C'est une silhouette basse et lugubre, avec une lourde serrure de pierre dont les canons sont les clefs.

Un proverbe français dit : « Les murs ont des oreilles. » Si les murs de Schlusselbourg, outre leurs oreilles, avaient une langue, quelles funèbres histoires ils raconteraient!

Nous nous mettrons au service de ces murs de granit, et nous en raconterons une pour eux.

C'est là que vécut, que fut enfermé, que fut assassiné le petit Ivan.

Je ne sais pas de plus triste histoire que celle de cet en-

fant royal, pas même celle de Drusus, mourant de faim après avoir mangé la bourre de son matelas; pas même celle des fils de Clodomir, assassinés par Clotaire, pas même celle du petit Arthur de Bretagne, à qui le duc Jean fit crever les yeux.

La tzarine Anne-Ivanovna, fille d'Ivan V, frère de Pierre Ier, qui régna un instant avec lui, eut une sœur qui épousa un duc de Mecklembourg, et qui mourut, dit notre ministre à la cour de Saint-Pétersbourg, nommé Rondeau, *à cause de la grande quantité d'eau-de-vie qu'elle avait bue dans la dernière année.*

De ce duc de Mecklembourg et de la fille d'Ivan était née une duchesse de Mecklembourg, nièce d'Anne, qui avait épousé le duc Antoine-Ulric de Brunswick, et qui en avait eu Ivan-Antonovitch, ou fils d'Antoine, comme c'est l'habitude de dire en Russie.

C'était le petit neveu d'Anne-Ivanovna, ou d'Anne, fille d'Ivan.

L'impératrice lui laissa le trône en mourant, préférant cet enfant à la propre fille de Pierre, Élisabeth-Petrovna, née en 1709 de Catherine Ire, et qu'elle traitait de bâtarde et d'adultérine, Pierre Ier, étant, lors de sa naissance, marié avec Eudoxie Lapoukine, et Catherine, de son côté, étant mariée avec un traban dont on n'a jamais bien su le nom.

L'impératrice mourut le 17 octobre 1740, pendant la nuit.

Le lendemain, le grand chancelier Osterman proclama le testament qui nommait empereur le petit Ivan, âgé de sept mois, et instituait Biren, duc de Courlande, régent jusqu'à ce que l'empereur eût atteint sa dix-septième année.

Cette régence, qui devait durer seize ans et trois mois, dura vingt jours.

Nous avons déjà raconté dans ce livre, comment, avec l'aide du feld-maréchal Munich, la princesse Anne, mère du jeune Ivan, outrée de l'insolence de Biren, le dépouilla,

en une nuit, de sa puissance, de ses biens, de son or, de son argent, et le poussa, à moitié nu, du faîte du pouvoir dans l'exil; comment, à la suite de cette révolution de palais, Anne fut proclamée grande duchesse régente; le prince de Brunswick, son mari, généralissime; Munich, premier ministre, et Osterman, grand amiral et ministre des affaires étrangères.

Lors de la proclamation de Biren comme régent, il y avait eu deux mécontents; lors de la proclamation de la duchesse de Brunswick comme régente, il y en eut trois.

Le premier de ces mécontents était une mécontente : la princesse Élisabeth, seconde fille de Pierre le Grand et de Catherine Ire, laquelle s'était toujours bercée de l'espoir d'hériter du trône, à la mort de l'impératrice Anne-Ivanovna.

Et elle en eût hérité, en effet, sans la faiblesse de l'impératrice pour son favori. En nommant le petit Ivan, celle-ci prolongeait ou croyait prolonger le pouvoir de Biren, pendant tout le temps de la minorité de l'enfant, c'est-à-dire pendant seize ans; en nommant Élisabeth, qui avait trente-trois ans, elle renvoyait immédiatement le duc de Courlande dans son duché.

Les deux autres mécontents étaient la grande duchesse elle-même, et le duc de Brunswick, son époux.

Voici la cause de leur mécontentement :

Le maréchal Munich, qui, en arrêtant Biren, leur avait donné le pouvoir, eût pu, après ce service rendu, être nommé généralissime; mais il résigna cette charge en disant qu'il voulait que l'armée eût l'honneur d'être commandée par le père de son souverain. Il est vrai qu'à la suite de ces mots, il ajouta, dans le rapport qu'il fit de l'événement : « Quoique les grands services rendus par moi à l'État m'eussent bien mérité cet honneur. »

Au surplus, en faisant nommer le prince de Brunswick

généralissime de l'armée, le maréchal Munich ne lui avait concédé qu'un titre illusoire; c'était lui qui faisait tout, et qui était l'unique chef.

Aussi le résident anglais, M. Finch, écrivait-il, le 10 février 1741, à son gouvernement :

« Le prince a dit qu'il avait de grandes obligations à M. Munich, mais qu'il ne s'ensuivait pas que le feld-maréchal dût jouer le rôle de grand vizir. »

Ce à quoi le ministre ajoute :

« S'il continue à n'écouter que son ambition désordonnée et la violence naturelle de son caractère, il pourra bien se perdre par sa propre folie. »

Après avoir rapporté à son gouvernement les sentiments du prince à l'égard de Munich, M. Finch, dans une autre dépêche du 7 mars, rendait compte des sentiments de la princesse vis-à-vis du même feld-maréchal.

« La régente a dit que Munich avait renversé le duc de Courlande, plus par ambition que par attachement pour elle, et qu'en conséquence, quoiqu'elle recueillît le fruit de la trahison, elle ne pouvait estimer le traître. Il était impossible, disait-elle, d'endurer plus longtemps l'humeur arrogante du feld-maréchal, qui ne tenait aucun compte de ses ordres formels et réitérés, et qui avait sans cesse l'audace de contredire son époux. Il a trop d'ambition et un caractère trop inquiet. Il devrait aller s'établir dans ses terres de l'Ukraine et y finir en paix ses jours, si cela lui convenait. »

Et, en effet, moins de trois mois après la révolution dont il avait été l'unique artisan, Munich était dépouillé de sa charge de premier ministre et de tous ses grades militaires.

Tout au contraire, on comblait la princesse Élisabeth.

Le 18 décembre 1740, jour anniversaire de sa naissance, la grande-duchesse Anne lui faisait présent de bracelets

magnifiques, et le petit Ivan lui envoyait une tabatière en or avec l'aigle russe sur le couvercle, — en même temps que l'administration des salines recevait l'ordre de lui payer quarante mille roubles.

Peut-être, si la princesse Élisabeth avait été seule, rien de ce que nous allons raconter ne fût arrivé; la fille de Pierre Ier et de Catherine était peu ambitieuse, et, pourvu qu'elle eût assez d'argent et trop d'amants, elle eût passé une vie à laquelle eussent suffi les délices secrètes de son intérieur.

Mais, si elle n'avait point d'ambition, le hasard jetait à ses côtés un médecin qui en avait pour elle.

Nous avons dit ailleurs comment il parvint à faire sortir la princesse Élisabeth de son apathie et la décida à risquer un grand coup.

Le résultat de ce grand coup fut que le cabinet de Saint-James reçut un beau matin cette dépêche de son ambassadeur en date du 26 novembre 1741 :

« Hier, à une heure, la princesse Élisabeth s'est rendue à la caserne du régiment de Préobrajinsky, accompagnée seulement d'un de ses chambellans, M. Voronzof, de M. Lestocq et de M. Schwartz; et, se mettant à la tête de trois cents grenadiers, la baïonnette au bout du fusil et des grenades dans leurs poches, elle s'est rendue directement au palais, où, après s'être rendue maîtresse des diverses avenues, elle s'est saisie du jeune tzar et de sa petite sœur, qui étaient dans leur lit; de la grande-duchesse et du duc de Brunswick, qui étaient également couchés, et les a envoyés, ainsi que la favorite Julie Mengden, à sa propre maison. La princesse a immédiatement donné l'ordre d'arrêter Munich et son fils, Osterman, Golovkine et plusieurs autres.

» Tous ces ordres furent exécutés avec la plus grande célérité, et la princesse est retournée chez elle, où presque toute la ville s'était rendue; devant sa maison étaient ran-

gés en ligne le régiment de cavalerie de la garde et les trois régiments d'infanterie; elle a été, à l'unanimité, proclamée souveraine de la Russie, et on lui a prêté serment de fidélité; à sept heures du matin, elle a pris possession du palais d'hiver, et l'on a tiré le canon. »

Vous voyez avec quelle facilité la chose se pratiquait; on ne se donnait pas même la peine de chercher quelque chose de nouveau; de même que la grande-duchesse avait fait arrêter Biren, la princesse Élisabeth, sans rien changer au programme, faisait arrêter la grande-duchesse.

Dans l'un comme dans l'autre cas, la chose s'était terminée par des coups de canon de joie.

Maintenant, voyons ce que devenait ce pauvre petit empereur qui envoyait des tabatières d'or à sa cousine, et dont on se disputait avec tant d'acharnement le trône ou plutôt le berceau.

La première intention de la nouvelle impératrice avait été de faire conduire à la frontière le duc de Brunswick, sa femme et le jeune Ivan. Mais, devançant une des plus belles maximes de la future diplomatie, elle se repentit de ce premier mouvement, qui était le bon. Les trois prisonniers n'allèrent pas plus loin que Riga.

Tous trois furent enfermés dans la forteresse.

Plus tard, le duc et la duchesse de Brunswick furent conduits dans une île de la Dvina, située au-dessous d'Archangel. La princesse Anne y mourut en couches en 1746, laissant trois fils et deux filles en bas âge. Son mari lui survécut vingt-neuf ans et mourut à son tour dans la même ville en 1775.

Quant au petit Ivan, qui était coupable d'avoir régné sept mois, à un âge où il ne savait pas même ce que c'était qu'un trône, il avait été séparé de sa famille lorsque celle-ci était partie de Riga, et conduit dans un couvent sur la route de Moscou.

Frédéric, le médecin d'Élisabeth, dans son livre intitulé *Histoire de mon temps,* dit qu'on lui donna un philtre qui lui fit perdre la raison.

Je n'en crois rien. La tradition locale dit que le pauvre petit prince était un charmant enfant, et, après avoir été un charmant enfant, devint un beau jeune homme. S'il eût été idiot, Élisabeth n'eût pas balancé un instant entre lui et ce duc de Holstein, dont Biren menaçait la princesse de Brunswick; s'il eût été idiot, Pierre III n'eût pas eu l'idée, en répudiant Catherine et en reniant Paul Ier, d'en faire son successeur; s'il eût été idiot enfin, il est probable qu'il serait mort en prison comme il y avait vécu, mais de sa mort naturelle.

Quoi qu'il en soit, en 1757, au moment où le jeune prince atteignait sa dix-septième année, voici ce que le ministre des États-Unis, M. Swart, fort désintéressé dans la question, écrivait à sir Mittchel, ministre d'Angleterre à Berlin :

« Au commencement de l'hiver dernier, Ivan a été amené à Schlusselbourg et ensuite à Saint-Pétersbourg, où il a été placé dans une bonne maison appartenant à la veuve d'un secrétaire de l'inquisition secrète, où il est étroitement surveillé. L'impératrice l'a fait amener au palais d'hiver et l'a vu étant habillée en homme. On doute si le grand-duc et la grande-duchesse monteront sur le trône ou si ce sera Ivan. »

Cependant Élisabeth en revint à son neveu le duc de Holstein, et, le 4 janvier 1762, elle lui laissa le trône en mourant. Tant que vécut la bonne impératrice qui ne permit pas qu'une seule exécution fût faite sous son règne, le petit Ivan était bien resté en prison, mais n'avait jamais couru risque de mort.

Elle fut si fidèle à ce serment qu'elle s'était fait de ne coûter la vie à personne, qu'elle consentit bien à ce que l'on torturât un assassin caché dans ses appartements, et

que l'on trouva sur le chemin qu'elle devait suivre pour aller à la messe, mais qu'elle ne permit pas qu'il fût mis à mort; et cependant sa terreur fut grande, car elle aimait tant la vie, qu'elle savait se faire si joyeuse, qu'à partir de ce moment, elle ne coucha pas deux jours dans la même chambre, et que nul ne savait d'avance la chambre où elle devait coucher.

Elle ne fut un peu rassurée que lorsque Razoumovsky, ce chantre d'église qui était devenu son époux, lui eut trouvé un homme de confiance, très-laid, très-fidèle et très-fort, qui couchait chaque nuit dans son antichambre.

Revenons à Ivan.

Après son entrevue avec l'impératrice, il fut reconduit à Schlusselbourg. Une fois, Pierre III l'y alla voir; une fois encore, il le fit venir à Saint-Pétersbourg. On ne connaît rien du résultat de cette double entrevue; mais sans doute la crainte qu'elle inspira à Catherine hâta-t-elle le renversement et la mort de Pierre III.

Une fois sur le trône, Catherine donna les ordres les plus sévères à l'endroit du jeune Ivan. On lui bâtit en bois une maison isolée au milieu de la cour de la forteresse; autour de cet appartement régnait une galerie où, jour et nuit, veillaient des sentinelles. Le soir venu, le jeune prince se couchait dans un lit isolé au milieu de sa chambre, comme sa maison était isolée au milieu de la cour. Alors, du plafond, descendait une cage de fer qui l'enveloppait tout entier, en même temps qu'une meurtrière s'ouvrait et démasquait la bouche d'un canon chargé à mitraille et braqué sur lui.

Tout enfermé qu'il était, justement même peut-être parce qu'il était enfermé, le jeune prince préoccupait tous les esprits; il n'y avait pas un trouble à Saint-Pétersbourg que son nom n'y fût mêlé et ne s'élevât comme une menace contre Catherine.

Les ambassadeurs eux-mêmes en entretenaient souvent leurs souverains.

Voici ce qu'écrivait sur lui, le 25 août 1751, lord Buckingham, ambassadeur d'Angleterre:

« A l'égard d'Ivan, les avis sont partagés : les uns disent qu'il est complétement idiot, les autres qu'il manque seulement d'éducation. »

Le 20 avril 1764, on apprit tout à coup que le jeune prince avait été assassiné dans sa prison, à la suite d'une tentative qu'avait faite pour le délivrer le lieutenant Mirovitch.

On racontait la chose de deux manières; seulement, les deux récits aboutissaient à un même point, c'est-à-dire à un abîme.

Cet abîme, c'était la mort.

Voici ce que disaient les partisans de Catherine :

Mirovitch était un Cosaque dont le grand-père avait été ruiné pour avoir suivi les drapeaux de Mazeppa; d'un esprit inquiet, poursuivi par sa pauvreté, ne pouvant se consoler de la décadence de sa famille, Mirovitch avait conçu l'idée de la relever par un de ces coups de main comme en avaient tenté Munich et Lestocq. Il oubliait que, chaque fois qu'un favori avait fait une régente ou une impératrice, le premier soin de la régente ou de l'impératrice avait été de se défaire du favori.

De là la chute de Munich, de là la chute de Lestocq.

Cette résolution arrêtée dans l'esprit du jeune homme, — ce sont toujours les partisans de Catherine qui parlent,— il aurait, étant de garde à la citadelle de Schlusselbourg, décidé qu'il enlèverait Ivan.

Voilà la première version. Maintenant, passons à la seconde, qui ne manque pas de probabilité et qui ressort admirablement, au reste, du génie de cette politique démoralisante, grâce à laquelle l'ambassadeur anglais, M. Finch,

pouvait insérer cette phrase terrible dans une de ses dépêches :

« Je ne connais personne ici qui pût, dans un autre pays, passer pour un homme médiocrement honnête. »

Voici la seconde version :

Catherine se serait ouverte à son favori ; son favori était alors Grégoire Orlof, et non Potemkine, comme le dit, par erreur, l'auteur auquel nous empruntons ces renseignements. Catherine, disons-nous, se serait ouverte à son favori sur les inquiétudes que lui donnait le prisonnier, malgré l'ordre formel intimé à son gardien de le tuer à la première tentative qui serait essayée pour lui rendre la liberté.

Le favori se serait bien assuré que l'ordre mortel existait, et aurait bâti tout son plan là-dessus.

Informations prises par lui, il eût été assuré que le caractère inquiet et ambitieux de Mirovitch était bien tel qu'on le disait.

Il aurait fait venir le jeune Cosaque, lui aurait laissé entrevoir les craintes de l'impératrice, et lui aurait promis des monts d'or s'il les dissipait.

Mais comment dissiper ces craintes ?

La chose était bien simple.

L'ordre était donné de tuer Ivan à la première tentative qui serait faite pour le délivrer. Que Mirovitch fît cette tentative, Ivan était mort...

Quant à lui, non-seulement sa grâce, mais encore sa fortune lui était assurée pour son feint complot.

Le jeune homme, voyant le favori d'une impératrice lui faire une pareille proposition, ne douta point qu'en réalité la proposition ne vînt de l'impératrice elle-même.

Il accepta, et reçut une première somme d'argent d'un millier de roubles.

Avec cette première somme, il séduisit une vingtaine

d'hommes ; puis, ces hommes étant prêts à le seconder, il se serait rendu avec eux chez le commandant de la forteresse, et l'aurait sommé de mettre le jeune Ivan en liberté.

C'est ici que les deux versions se fondent l'une dans l'autre, et n'en font plus qu'une seule.

Le commandant refusa.

Sur l'ordre de Mirovitch, les soldats s'élancèrent sur le commandant et le garrottèrent.

Le commandant hors d'état, dès lors, de s'opposer au dessein de Mirovitch, celui-ci obligea le gardien du magasin à poudre de remettre des munitions à ses soldats.

Les munitions remises, Mirovitch marcha vers l'appartement du prince.

Mais tous ces mouvements ne s'étaient pas exécutés sans bruit : ce bruit avait été entendu d'un capitaine et d'un lieutenant qui se trouvaient, le premier dans la chambre à coucher du prince, l'autre dans son antichambre.

Mirovitch vint frapper à la porte, annonçant qu'il était maître de la forteresse, et demandant qu'on lui livrât *l'empereur*.

Le capitaine et le lieutenant refusèrent. Mirovitch insista, et, sur un second refus, ordonna à ses hommes d'enfoncer la porte à coups de hache et de crosse de fusil.

Le capitaine et le lieutenant déclarèrent alors aux assaillants que, leurs instructions leur ordonnant de tuer le prisonnier en cas de complot tendant à lui rendre la liberté, ils allaient être forcés, s'ils ne se retiraient à l'instant même, d'obéir à leur instructions.

Mirovitch n'en mit que plus d'acharnement à son œuvre.

Tout à coup, un cri retentit, si perçant, que, malgré la tempête de coups qui s'abattait sur la porte, les conjurés l'entendirent.

— On assassine l'empereur ! cria Mirovitch en donnant l'exemple de la destruction.

La porte fut enfin enfoncée.

Mais il était trop tard, les gardiens avaient exécuté l'ordre.

Ivan dormait ou faisait semblant de dormir. La cage de fer l'enveloppait.

A travers les barreaux, le capitaine lui avait dardé un coup d'épée.

C'était ce coup d'épée qui avait motivé le cri entendu par les conspirateurs.

Mais alors le jeune prince se redressa contre ses assaillants, saisissant le fer avec ses mains et leur opposant toute la résistance qu'il pouvait opposer en parelle situation.

Il arracha une des épées, et, à travers les barreaux, se défendit comme il put.

Le pauvre prisonnier pensait qu'après tant de jours malheureux, la Providence lui devait un dédommagement; il ne voulait pas quitter la vie.

Il avait déjà reçu sept blessures, qu'il luttait encore; la huitième seulement le tua.

En ce moment, Mirovitch pénétrait dans sa chambre.

Le prince rendait le dernier soupir.

Les assassins démasquèrent le lit ensenglanté; puis, faisant remonter au plafond la cage de fer :

— Voici son cadavre, dirent-ils; faites-en ce qu'il vous plaira.

Mirovitch prit le corps du jeune prince entre ses bras, l'emporta au corps de garde et le couvrit du drapeau.

Puis, faisant agenouiller ses soldats devant *l'empereur*, en se prosternant lui-même, il lui baisa la main.

Alors, détachant son hausse-col, son écharpe et son sabre, et les déposant près du cadavre :

— Voilà votre véritable empereur, dit-il; j'ai fait ce que j'ai pu pour vous le rendre; maintenant qu'il est

mort, je n'ai plus aucune raison de vivre, puisque c'éta pour lui que je risquais ma vie.

Mirovitch fut arrêté, conduit à Saint-Pétersbourg et enfermé dans la citadelle.

Son procès fut commencé dès le lendemain ; il y montra beaucoup de calme, de décence et de fermeté. Ceux qui prétendaient que Mirovitch était un agent de Catherine ne virent dans cette attitude que la conviction où étai l'accusé que le favori tiendrait la promesse qui lui avait été faite.

A cette demande : « Avez-vous des complices? » il répondit toujours négativement, disant que les soldats et les sous-officiers qui l'avaient secondé ne pouvaient être considérés comme des complices, mais seulement comme des subordonnés qui avaient obéi.

Enfin, le 20 septembre, le jugement fut rendu : Mirovitch était condamné à être roué.

L'impératrice commua la peine en celle de la décapitation.

Le supplice eut lieu dans l'intérieur de la citadelle. Le seuls assistants furent les soldats, les juges et le bourreau on ne sut donc rien de ce qu'à sa dernière heure avait dit le patient. Sans doute, il y avait trop de danger à répéter ses paroles.

Le jeune Ivan mort, Mirovitch mort, quelques voix pieuses eurent le courage de conseiller à Catherine de permettre à la famille de Brunswick de quitter la Russie.

« On dit que, pour le moment, écrivait Buckingham deux jours avant le jugement de Mirovitch, on se contentera de permettre à la famille de Brunswick de sortir de Russie, e qu'on lui donnera une pension. »

C'est ce que Catherine eût pu faire de mieux. On assure même qu'elle le promit; mais elle n'en fit rien, et le mal-

heureux duc de Brunswick et ses enfants restèrent oubliés au milieu des glaces de la Dvina.

Je possède un rouble du jeune Ivan, frappé pendant son règne de sept mois; la pièce est d'autant plus rare qu'Élisabeth, pour faire disparaître toute trace de ce règne, ordonna une refonte générale de la monnaie.

C'est peut-être la seule effigie qui existe au monde, d'un empereur au maillot.

XLVI

SCHLUSSELBOURG

Le bateau s'arrêtait une heure à Schlusselbourg. Moynet eut le temps de faire un dessin de la forteresse, vue de terre, c'est-à-dire de la rive gauche de la Néva.

Il va sans dire que, sur l'avis que je lui donnai du danger qu'il courait en se livrant à cet exercice, il se cacha pour le faire; la police russe ne plaisante pas avec les artistes qui prennent des croquis de citadelle.

Il avait failli en cuire pour un crime de ce genre à un jeune Français exerçant à Saint-Pétersbourg la profession d'*outchitel*, c'est-à-dire de professeur.

Ce jeune homme, c'était le frère de mon bon ami Noël Parfait.

Il est vrai que c'était à une époque compromettante: c'était à l'époque de la guerre de Crimée.

Donc, pendant que nos soldats assiégeaient Sébastopol, notre compatriote résolut, avec deux de ses amis, de profiter de je ne sais quelle fête qui lui donnait une semaine de congé, pour pousser une reconnaissance jusqu'à l'embouchure occidentale du lac.

Il va sans dire qu'au commencement de mars, le Ladoga est pris, la Néva est prise, la Baltique est prise.

Le grand but de la promenade était une partie de patins. Le pauvre Ivan, ou plutôt sa mémoire, — car, depuis longtemps, l'empereur de neuf mois n'était plus qu'un souvenir historique, — le pauvre Ivan n'y était pour rien.

Le patin était un moyen de locomotion qui donnait, je ne dirai pas aux écoliers en vacances, mais aux professeurs en vacances, de grandes facilités pour s'approcher de la citadelle.

Or, la citadelle de Schlusselbourg, située juste au milieu de la source de la Néva au moment où elle s'échappe du lac, est entourée d'eau de tous côtés.

A la grande inquiétude des sentinelles, ces messieurs voltigeaient donc autour des murailles politiques du vieux donjon, n'effleurant pas plus la glace de leur patin que les hirondelles n'effleurent l'eau de leurs ailes.

Tout aurait été encore assez bien, si nos Français — et qui dit Français dit fou — avaient eu le bon esprit de s'arrêter aux poses gracieuses et aux désinvoltures élégantes étudiées sur le bassin des Tuileries ; mais l'un d'eux eut l'idée de s'asseoir sur un rocher, et, par dix-huit degrés de froid, de tirer un album de sa poche et de faire un croquis de la citadelle.

La sentinelle appela son caporal, le caporal appela le sergent, le sergent l'officier, l'officier huit hommes, et, au moment où nos trois Français, réchauffés par un bon feu, assis devant un bon dîner, buvaient à la France avec du *qvass* faute de mieux, la porte s'ouvrit, et on leur signifia qu'ils

avaient l'honneur d'être prisonniers de Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies.

En cousèquence, on ne leur donna pas même le temps d'achever leur dîner, on les fouilla, on prit leurs papiers, on les attacha les uns aux autres, de peur qu'il ne s'en perdît un ou deux; on les mit dans une charrette et on prit le chemin de Saint-Pétersbourg.

Arrivés à Saint-Pétersbourg, on les conduisit à la forteresse.

Ils se réclamèrent du comte Alexis Orlof, favori de l'empereur.

Par bonheur, le comte Alexis Orlof est un homme fort intelligent, — ou plutôt était, car je le crois mort, — et qui a tant vécu au milieu des conspirateurs, qu'il a fini par ne pas y croire. Il se rendit à la prison, interrogea les prisonniers les uns après les autres, avec sévérité mais avec courtoisie, et leur dit que, quoiqu'ils fussent de grands coupables, il espérait que la clémence de Sa Majesté voudrait bien commuer la peine très-grave qu'ils avaient méritée en trois ou quatre ans d'exil en Sibérie.

Les pauvres professeurs demeurèrent atterrés. Un des principaux crimes qui leur avaient été reprochés, outre celui d'avoir *croqué* la citadelle de Schlusselbourg, c'était d'avoir bu à la santé de la France avec du *qvass*. Il paraît que l'emploi à un pareil usage de la liqueur nationale de la Russie ajoutait beaucoup à l'énormité de la faute.

La nuit suivante, vers dix heures du soir, une voiture, soigneusement fermée, moitié carrosse, moitié charrette cellulaire, s'arrêta à la porte de la forteresse. On prévint les prisonniers que le jugement avait été rendu dans la journée et qu'il s'agissait de le subir. Les prisonniers, tout contrits qu'ils étaient, appelèrent à leur aide leur orgueil de Français et firent contre mauvaise fortune bon cœur. Ils descendirent bravement, se jetèrent dans les bras les uns des

autres, se consolèrent en voyant qu'on avait eu la charité de ne pas les séparer, et montèrent résolûment dans la charrette.

Les volets en furent hermétiquement fermés, et la voiture s'ébranla au trot de quatre vigoureux chevaux.

Mais, au grand étonnement des exilés, au bout de dix minutes, la voiture s'arrêta après avoir passé sous une voûte. Les portières s'ouvrirent et des laquais en grande livrée se présentèrent aux portières, au lieu des Cosaques que les prisonniers s'attendaient à y voir.

Ils descendirent au pied d'un escalier splendidement éclairé, que les laquais leur indiquèrent comme le chemin qu'ils avaient à suivre.

Il n'y avait pas à hésiter. Ils montèrent les degrés et furent introduits dans une salle à manger servie avec tout le luxe des grands seigneurs russes.

Le comte Alexis Orlof les attendait dans cette salle à manger.

— Messieurs, leur dit-il, votre principal délit, je vous l'ai dit, est d'avoir porté la santé de la France avec de la bière russe. Vous l'expierez ce soir, en portant la santé de la Russie avec du vin de Champagne.

Ce que, tout patriotes qu'ils étaient, nos Français exécutèrent de grand cœur.

Moynet fut plus heureux que nos professeurs. Non-seulement il termina son dessin, sans accident, mais encore, comme il le terminait, on vint nous dire, en réponse à la demande que j'avais fait transmettre au gouverneur, qu'il nous était permis de visiter l'intérieur de la forteresse.

Nous ne perdîmes pas une minute, nous sautâmes dans un bateau, et nous nous fîmes conduire au sombre donjon.

Les nerfs méridionaux de Millelotti ne lui permirent pas de nous accompagner. Il avait vu tant de Romains mourir au château Saint-Ange, qu'il craignait qu'une fois les portes

de Schlusselbourg fermées sur lui, elles ne se rouvrissent plus.

Nous respèctâmes cette sainte terreur.

La forteresse de Schlusselbourg n'offre rien de bien curieux à l'intérieur : comme toutes les forteresses, elle renferme le logement du gouverneur, les casernes des soldats, les cachots des prisonniers.

Seulement, les logements du gouverneur et des soldats sont visibles.

Quant aux cachots des prisonniers, bien fin serait celui qui devinerait où ils sont.

Seulement, à l'un des angles de la forteresse est une porte de fer, basse et sombre, d'une forme lugubre, de laquelle on ne laisse pas approcher même les visiteurs les plus privilégiés. Je fis un signe à Moynet, et, tandis que, Dandré et moi, nous occupions l'attention du gouverneur, il prit un dessin de cette porte.

On comprend que je ne risquai aucune question sur les mystères de la forteresse; d'ailleurs, je les connaissais aussi bien, peut-être mieux que le gouverneur.

La visite fut courte; le bateau à vapeur nous attendait pour partir; car, à Schlusselbourg, on change de bateau, le paquebot de la Néva n'osant pas se hasarder dans le lac, qui a ses tempêtes comme un océan.

Au reste, ce fut le paquebot qui vint à nous, et non pas nous qui allâmes à lui. Nous le vîmes s'avancer avec son panache de fumée; et, quand nous croyions que, fatigué de nous attendre, il allait nous laisser dans la forteresse, malgré les signes désespérés que faisait du bord Millelotti, il stoppa et nous donna complaisamment le loisir de le rejoindre.

Nous montâmes à bord, la barque rejoignit le rivage, et nous nous enfonçâmes dans le lac.

Le lac Ladoga est le plus grand lac de la Russie d'Europe ;

il occupe cent soixante et quinze verstes en longueur et cent cinquante en largeur.

Ce qui le distingne surtout, c'est la quantité d'îles dont il est parsemé.

Les plus célèbres, sinon les plus grandes de ces îles, sont celles de Konivetz et de Valaam.

Leur célébrité vient des couvents qu'elles renferment, et qui sont un but de pèlerinage populaire presque aussi sacré, pour un Finlandais, que La Mecque l'est pour un musulman.

Nous nous dirigions d'abord sur l'île de Konivetz, où, sauf accident, nous devions arriver le lendemain au point du jour.

L'heure du dîner était venue et même passée; j'attendais toujours que, comme dans un paquebot du Rhin ou de la Méditerranée, on vînt nous annoncer que MM. les passagers étaient servis. Nous nous informâmes : hélas! non-seulement il n'y avait pas de dîner préparé, mais il n'existait même aucune provision à bord.

Le paquebot étant destiné à des pèlerinages de gens pauvres, chaque pèlerin porte avec lui sa provision de pain, de thé et de poisson salé.

Dandré avait cette provision de thé indispensable à tout Russe, et sans laquelle il ne saurait vivre; mais il n'avait ni pain ni poisson salé.

Il est vrai qu'avec du thé et *une paire* de sucre, c'est-à-dire avec deux morceaux de sucre qui varient de la grosseur d'une lentille à la grosseur d'une noix, un Russe se passe de tout.

Mais Millelotti était Romain, et, moi, j'étais Français.

Dandré se mit en quête. Il trouva un morceau de pain noir et un morceau de jambon d'ours.

Nous tirâmes, de son nécessaire de voyage, des assiettes, des fourchettes et des couteaux ; nous prîmes chacun un

verre, — en Russie, les femmes seules ont le privilége de boire le thé dans des tasses, — et nous procédâmes au dîner.

Dandré suivit la tradition de madame de Maintenon quand elle n'était que Françoise d'Aubigné, femme Scarron : il nous raconta, pour remplacer le rôti, des histoires du Caucase.

Une de ces histoires faillit me faire étrangler à force de rire, et je vous avoue que je ne me serais jamais pardonné de m'être étranglé en faisant un si mauvais dîner.

Je voudrais bien vous raconter, cher lecteur, cette histoire, qui, j'en suis sûr, vous ferait rire aussi. Mais, moi qui ai raconté tant de choses, je ne sais, le diable m'emporte, comment m'y prendre pour vous raconter celle-là.

Tant pis! je me risque; vous voilà prévenu. Vous la passerez, cher lecteur, si vous êtes pudibond ; vous la passerez, chère lectrice, si vous êtes bégueule, ou bien vous la lirez et ne la raconterez pas.

Dandré avait à Vladikavkas un de ses amis quartier-maître des dragons de Nijny, avec lequel il était lié comme un frère.

Cet ami, de son côté, partageait toutes ses affections entre Dandré et deux lévriers nommés Iermak et Arabka.

Un jour, Dandré vient lui faire une visite et le trouve absent.

— Monsieur n'y est pas, lui dit le domestique; mais entrez dans son cabinet et attendez-le.

Dandré entre dans le cabinet et attend son ami.

Le cabinet donnait sur un très-beau jardin; une des fenêtres était ouverte pour laisser entrer un rayon de ce joyeux soleil du Caucase, si brillant, que comme dans l'Inde, il a ses adorateurs.

Les deux lévriers dormaient couchés côte à côte, comme

deux sphinx, sous le bureau de leur maître; en entendant ouvrir et refermer la porte, chacun d'eux ouvrit un œil, bâilla languissamment et se remit à dormir.

Dandré, une fois dans le cabinet, fit ce que l'on fait quand on attend un ami; il sifflota un petit air, regarda les gravures pendues à la muraille, roula une cigarette, alluma une allumette chimique à la semelle de sa botte, et fuma.

Tout en fumant, il lui passa une petite colique.

Dandré regarda autour de lui, et, voyant solitude complète, il crut pouvoir se risquer; il fit comme le diable du XXIe chant de *l'Enfer*.

Voir le dernier vers du susdit XXIe chant.

A ce bruit inattendu, les deux lévriers se levèrent, s'élancèrent par la fenêtre et disparurent dans les profondeurs du jardin, comme si le diable les eût enlevés.

Dandré, tout étourdi d'une disparition si spontanée, resta un instant la jambe en l'air, demandant d'où pouvait venir cette terreur de deux lévriers à l'audition d'un bruit si médiocre, eux qui entendaient tous les jours la mousqueterie et le canon.

Sur ces entrefaites, l'ami rentra.

Les premiers compliments échangés, les premières excuses faites sur son absence, il chercha des yeux autour de lui, et ne put s'empêcher de dire :

— Où sont donc mes lévriers?

— Ah ! oui, fit Dandré, tes lévriers, parlons-en, en voilà de drôles de corps !

— Pourquoi cela?

— Mon cher, sans que je leur aie ni rien dit ni rien fait, imagine-toi qu'ils se sont tout à coup, d'un seul bond, élancés par la fenêtre comme deux fous et que, par ma foi, s'ils courent toujours du même train, ils doivent être à Tiflis.

L'ami regarda Dandré.

— Tu auras..., lui dit-il.

Dandré rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Ma foi, lui dit-il, je t'avoue qu'étant seul, — car je ne comptais pas tes chiens pour quelqu'un, et, d'ailleurs, je ne les croyais pas si susceptibles. — j'ai cru que je pouvais faire, j'ai cru que je pouvais risquer enfin, dans ma solitude, ce qu'un décret de l'empereur Claude avait permis de faire dans sa compagnie.

— C'est cela, dit l'ami paraissant parfaitement satisfait de l'explication.

— *C'est cela*, dit Dandré : très-bien ! Mais *cela* ne m'apprend rien, à moi.

— Oh ! mon cher, c'est bien simple, et tu vas comprendre tout le mystère. J'aime beaucoup mes chiens ; je les ai eus tout petits, et, tout petits, je les ai habitués à se tenir couchés sous mon bureau. Or, de temps en temps, ils faisaient ce que tu as fait ; et, pour les en déshabituer, je prenais un fouet et rossais d'importance celui qui avait commis l'incongruité. Comme ils sont, tels que tu les vois, pleins d'intelligence, ils ont cru que c'était le bruit seul qui les dénonçait. Et alors ils ont fait tout bas ce qu'ils faisaient tout haut. Tu comprends que la précaution était insuffisante et que l'odorat remplaçait l'ouïe. Or, comme je ne pouvais pas leur lever la queue et aller chercher le vrai coupable, je les fouaillais d'importance tous les deux. De sorte que tout à l'heure, quand tu t'es permis ce qui leur est défendu, comme ils n'ont pas la moindre confiance l'un dans l'autre, chacun d'eux a cru que c'était son camarade, et, craignant de porter la peine d'un péché qui n'était pas le sien, s'est élancé par la fenêtre... C'est bien heureux que la fenêtre ait été ouverte, ils auraient passé par les carreaux ! Et, maintenant, que cela te serve de leçon une autre fois.

— Je me le suis tenu pour dit, acheva Dandré ; et, quand

la chose m'arrive, je fais attention qu'il n'y ait pas même de chiens.

A mesure que nous nous enfoncions dans le lac, notre regard embrassait une plus grande étendue d'eau et de rivage, non-seulement devant nous, mais encore derrière nous.

A notre droite, ce rivage appartenait au gouvernement d'Olonetz, à notre gauche à la Finlande.

Des deux côtés s'étendaient de grandes forêts.

Sur deux ou trois points de ces forêts, et de chaque côté, des tourbillons de fumée s'élevaient.

Ils étaient causés par des incendies *instantanés* dont j'ai déjà parlé.

J'essayai de tirer quelques renseignements sur ce phénomène, du capitaine du paquebot; mais, à la première vue, je jugeai que je ne ferais pas mes frais.

C'était une espèce de canne à pêche, maigre, longue et jaune, serrée dans une redingote noire lui tombant jusqu'au cou-de-pied comme dans un fourreau de parapluie. Il était coiffé d'un chapeau à large bord, dont la forme allait s'élargissant jusqu'à ce qu'elle eût atteint la même circonférence par le haut que par le bas. Entre ce chapeau et le collet de la redingote s'allongeait un nez faisant angle aigu: c'était tout ce que l'on voyait de son visage.

Il me répondit que ces incendies étaient causés par le feu.

Et cela me parut une de ces vérités tellement incontestables, que je jugeai qu'il n'y avait absolument rien à y répondre.

XLVIII

LES MOINES DE KONIVETZ

Vers dix heures du soir, il se fit à bord un certain mouvement de mauvais augure. Après un coucher de soleil admirable, des nuages s'étaient amoncelés à l'horizon, et de sourds grondements avaient couru dans leur masse épaisse et sombre, lézardée par des éclairs.

Nous nous informâmes. Non-seulement nous étions menacés d'un orage, — ce qui était visible, — mais encore on ne savait à quel propos notre boussole s'était dérangée, et, dans sa folie, ne distinguait plus le nord du sud.

Je crus que notre capitaine serait plus savant en tempête qu'en incendie, je m'informai à lui; mais il m'avoua ingénûment qu'il ignorait complétement où il était.

Il avait au moins le mérite de la franchise.

Je ne m'effrayai pas beaucoup de la déclaration. Je ne trouve pas, au bout du compte, que Dieu soit un si mauvais pilote; cela tient peut-être à ce que, toutes les fois que je me suis fié à lui, je suis arrivé au port.

Nous restâmes à causer sur le pont, jusqu'à minuit. A minuit, nous prîmes le thé pour faire passer notre dîner; puis nous nous couchâmes sur des bancs : mes compagnons de voyage enveloppés de leurs manteaux, moi comme j'étais.

J'ai pris cette excellente habitude d'avoir toujours le même costume, jour comme nuit, été comme hiver.

Je me réveillai vers quatre heures du matin ; le bâtiment, qui, comme les chevaux de poste, avait l'habitude de faire le même trajet, s'était retrouvé sans le secours de la boussole, et nous avait conduits tout droit à Konivetz.

Je fus d'abord un peu intrigué, en ouvrant les yeux, de voir, à travers ce pâle crépuscule du Nord, qui semble un brouillard transparent, le lac moucheté d'une foule de points noirs. Ces points noirs, c'étaient des têtes de moines, dont les corps étaient cachés par l'eau et dont les bras étaient occupés à tirer un immense filet.

Ils étaient au moins une soixantaine.

Contre l'habitude des nuits russes, où il reste toujours quelque chose de l'hiver, celle-là était d'une chaleur lourde et étouffante. J'étais à peu près à une centaine de pas du bord; le capitaine, je ne sais pourquoi, ne paraissait aucunement pressé de nous débarquer. Je mis bas mes habits, sans rien dire à personne, je les rangeai dans un coin, et je sautai par-dessus bord dans le lac.

Je m'étais baigné à un bout de l'Europe, dans le Guadalquivir; je n'étais pas fâché de me baigner à l'autre bout de cette même Europe, dans le lac Ladoga ; ce qui faisait un assez joli triangle avec la baie de Douarnenez, où je m'étais également baigné; aussi me promis-je bien, pour compléter le quadrilatère, de me baigner dans la mer Caspienne, aussitôt que l'occasion s'en présenterait.

Les moines de Konivetz furent assez intrigués de voir un curieux qui, dans le costume d'Adam avant sa chute, venait examiner le résultat de leur pêche.

Leur filet — une seine immense — contenait des milliers de petits poissons, de la taille et de la forme des sardines: mais ce que j'admirai surtout, c'est qu'aux deux extrémités du demi-cercle formé par le filet, ils avaient attaché deux

chevaux, de sorte qu'ils n'avaient besoin que de jeter le filet et de le maintenir; les chevaux faisaient le reste, c'est-à-dire le plus gros de la besogne.

Cette intervention me parut mériter tous mes éloges, et j'essayai d'exprimer par geste aux bons pères combien j'en étais satisfait.

Mais, par malheur, il m'était aussi difficile de me faire comprendre d'eux que si j'avais eu affaire à des insulaires de l'île de Chatam ou de la péninsule de Banks.

Par un dernier effort, j'essayai de leur parler latin; mais ce fut exactement la même chose que si je leur eusse parlé iroquois.

Rien de plus ignorant que le clergé russe, noir ou blanc.

Il se divise en prêtres et en moines, voilà pourquoi je dis: noir ou blanc.

Les prêtres sont tous fils de paysans ou de prêtres; après un premier mariage, ces derniers ne peuvent se remarier, mais ils peuvent se faire moines et devenir évêques : on ne peut être évêque qu'après avoir été moine.

Le prêtre reçoit une pension selon la valeur de la cure. Il fait son éducation première dans une école nommée *Prichodskoë Outchilistche*; ce sont les curés qui y donnent leçon aux enfants; ne sachant rien, ils ne leur apprennent rien; par exception, quelques-uns de ces professeurs savent lire, écrire, et faire les quatre règles; ceux qui sont très-savants connaissent l'histoire sainte, qu'ils commentent et qu'ils racontent.

L'adepte passe de cette pension au séminaire; là, on lui apprend de nouveau ce qu'il a déjà appris à l'école, puis la grammaire et la logique.

Plus, enfin, à jurer.

Un prêtre russe peut en remontrer sur ce point à un crocheteur français, à un maquignon allemand et à un boxeur anglais.

Les mœurs des prêtres sont honteuses : qui dit séminariste, dit imbécile ou bandit.

Ceux de ces séminaristes qui sont plus heureusement doués ou plus hypocrites que les autres, passent dans des académies cléricales; du moment que leur science dépasse un peu la science commune, ils ont la chance d'être évêques.

Ces évêques, savants ou non, sont d'une grossièreté remarquable.

Le métropolitain Sérapheine demandait une croix pour un de ses secrétaires archidiacres.

On lui propose, au lieu de la croix, la bénédiction du saint synode.

— Que voulez-vous que j'en f...asse, de votre bénédiction? répond-il, c...racher dessus?

Laissez les initiales, et changez le reste des deux mots, la version est exacte. — Vous saurez que c'est le même qui, n'étant encore qu'évêque, et chassant de l'église un prêtre qui lui avait manqué de respect, lui disait :

— Sors d'ici, ou je te casse la gueule avec ma crosse épiscopale.

Tout cela est peut-être de la peinture un peu grossière; mais tant pis pour ceux qui broient les couleurs.

Il y a, dans la hiérarchie cléricale russe, cinq degrés, y compris celui de sacristain :

Diatschek, sacristain, qui n'est point prêtre.

Diakon, diacre.

Jerei, prêtre.

Archejerei, évêque.

Mitropolit, métropolitain.

Les deux premiers grades, diacre et prêtre, se nomment clergé blanc, *bieloé doukhovenstvo*. Ils doivent être absolument mariés; aussi le diacre est-il presque toujours le successeur de quelque vieux prêtre dont il a épousé la fille.

Vient ensuite le clergé noir, *tchornoé doukhovenstvo*. Ce

sont les moines. Ceux-là ne se marient point ; aussi est-ce parmi eux que se produisent les plus honteuses débauches, les plus monstrueux accouplements.

Au reste, dans le clergé grec, pas de capucins, d'augustins, de bénédictins, de dominicains, de carmes chaussés ou déchaussés; pas de ces robes grises, blanches, bleues, marron ou noires, qui émaillent les rues de Naples ou de Palerme.

Des moines noirs, voilà tout, portant une longue barbe, ayant sur leur tête une espèce de schako sans visière, derrière lequel retombe une bande d'étoffe, et une longue canne de jonc à la main.

La canne de jonc fait-elle partie du costume? Je n'en sais rien, mais je suis tenté de le croire, n'ayant jamais vu un prêtre sans sa canne de jonc.

Les femmes, les évêques et les archevêques portent le même bonnet; seulement, les évêques et les archevêques le portent blanc.

Les prêtres, surtout les moines, sont presque toujours dépravés; mais il est rare que cette dépravation aille jusqu'au crime que punit la loi.

Tous, sans exception, sont ivrognes et gourmands.

Les béguines sont généralement sages.

Les curés sont, surtout dans les villages, d'une ignorance dont on ne peut se faire aucune idée.

Un évêque, passant par un village et faisant l'inspection de ses curés, entre à l'église pendant l'office, qui dure au moins une heure et demie. Il écoute avec la plus grande attention ce que dit le prêtre, qui, s'apercevant de sa présence, redouble d'onction et de bredouillement.

La messe finie, l'évêque s'approche du curé:

— Que diable viens-tu de dire? lui demande-t-il.

— Que voulez-vous! répond le curé, j'ai fait de mon mieux.

— Comment, de ton mieux?

— Oui.

— Voyons, sais-tu la langue cléricale?

Le slavon se rapproche de l'idiome serbe.

— Très-mal.

— Alors, quelle messe lisais-tu?

— Hum! ce n'était pas précisément une messe.

— Qu'était-ce donc, alors?

— J'ai dit tantôt *Notre Père*, tantôt l'*Ave*, tantôt les litanies, et, avec toutes ces bamboches, comme vous voyez, nous en sommes venus à bout.

L'empereur Alexandre Ier s'arrête, pendant un de ses voyages, chez un curé de paroisse inférieure. Le curé était absent; l'empereur avise un volume jeté dans un coin et couvert de poussière: c'était la Bible. L'empereur intercale entre les pages trois mille roubles et remet le volume à sa place.

Le prêtre rentre. La conversation s'engage entre l'empereur et lui.

— Lisez-vous souvent les Évangiles? lui demande l'empereur.

— Tous les jours.

— Sans y manquer?

— Sans y manquer, sire.

— Je vous en fais mon compliment, dit l'empereur, c'est une bonne lecture.

Deux ans après, il repasse par le même village, entre chez le même prêtre, voit la Bible à la même place, l'ouvre et retrouve ses roubles.

— Tu vois bien que tu ne lis pas les Évangiles, animal! lui dit-il en lui mettant sous le nez la Bible et les roubles.

Et l'empereur, aux yeux du prêtre ébahi, remet les roubles dans sa poche.

Tout le monde, en Russie, connaît l'ignorance et la cor-

ruption du clergé grec, tout le monde le méprise et tout le monde l'honore et lui baise la main.

Lorsque j'eus vu le filet tiré, la pêche chargée sur les paniers, et les pêcheurs et les chevaux se dirigeant vers un autre endroit, je me remis à l'eau et regagnai le bâtiment, où j'eus la chance de retrouvér mes habits dans le coin où je les avais cachés.

L'heure était venue de nous débarquer. On jeta une large planche sur une jetée s'avançant dans le lac, et nous prîmes terre.

Le dîner, plus que frugal, de la veille et mon bain du matin m'avaient donné un appétit féroce.

Nous nous acheminâmes vers l'auberge du monastère; tout monastère un peu en vogue a son auberge, où stationnent les pèlerins et les pèlerines.

On nous prépara un déjeuner où il n'y avait de mangeable que les poissons que nous venions de voir pêcher.

Le pain noir et humide au milieu, que j'avais vu servir comme du gâteau sur la table du comte Kouchelef, m'inspirait un insurmontable dégoût.

Je déjeunai avec des concombres crus, tournés et retournés dans l'eau salée, — préparation abominable pour des palais français, mais pleine de saveur pour des palais russes, — avec des croûtes de pain, nos petits poissons et du thé.

Moyennant le thé, tout s'arrange.

Après le déjeuner, nous demandâmes quelle sorte d'excursions nous pourrions faire dans l'île.

On nous indiqua comme but de promenade *la pierre du cheval.*

Cela ressemblait à une tradition quelconque, et avait, par conséquent, un attrait pour moi. Nous prîmes un guide et nous nous mîmes en route, après avoir longé un petit ci-

metière, celui du couvent, où les plantes et les fleurs sauvages cachent à demi les pierres des tombeaux; ces plantes sont particulièrement le *vaccinium myrtillus*, le *hieracium auricula*, le *solidago virquora*, l'*achillea millefolium*; tout cela surmonté par des framboisiers à l'état sauvage. Au printemps, — en supposant qu'il y ait un printemps en Finlande, — on trouve, au milieu de toutes ces plantes sauvages, des violettes en quantité, et, vers la fin de juin, des fraises.

Quant aux arbres qui forment les forêts de Konivetz et de Valaam, les deux îles les mieux boisées du lac, ce sont les pins sylvestres, les bouleaux, les tilleuls, les trembles, les platanes, les érables et les sorbiers.

En quittant le cimetière, nous prîmes une allée qui ne manquait pas d'une certaine majesté. A son entrée était une grande croix grecque que nous crûmes d'argent, à l'éclat qu'elle jetait sous les rayons du soleil. En nous en approchant, nous reconnûmes qu'elle était tout simplement de fer-blanc.

Cette croix surmonte un tombeau sur lequel on lit cette inscription :

SOUVENEZ-VOUS DE MOI, SEIGNEUR,
LORSQUE VOUS SEREZ DANS VOTRE ROYAUME!
PRINCE NICOLAS-IVANOVITCH MAURELOF
NÉ EN 1780, MORT EN 1856, LE 3 MAI.

Au sommet d'une petite montagne, on distingue une église et de charmantes percées sur la route, avec des tons vaporeux et bleuâtres que je n'ai retrouvés nulle part, et qui expliquent le côté rêveur de la poésie finlandaise. A gauche, s'étendait un champ de blé avec des bluets très-

pâles. A droite, une prairie fauchée répandait cette suave odeur de foin qui fait la joie de ceux qui ont été élevés à la campagne, et dont l'enfance a respiré ces âcres saveurs.

Nous prîmes à gauche, et, après avoir traversé le champ de blé, nous rentrâmes dans la forêt. Tout à coup, au bout d'une verste à peu près, le sol sembla manquer sous nos pieds : le terrain avait complétement changé d'aspect. Je n'avais rien vu de pareil depuis que j'étais en Russie. Je me serais cru transporté en Suisse.

Nous cherchions par où nous pourrions descendre dans ce ravin plein de vaporeuses fraîcheurs et d'ombres transparentes, lorsque notre guide nous révéla un escalier de bois de cent marches; nous le descendîmes et nous nous trouvâmes au fond d'un charmant vallon dont ni la plume ni le pinceau ne peuvent donner une idée. Les arbres, qui allaient chercher la lumière du soleil, y poussent droits et vigoureux comme des colonnes de temple dont le feuillage formerait la voûte. Les rayons du soleil, tamisés par cette voûte, filtraient comme une pluie d'or et jetaient sur certaines parties des troncs et du terrain des lumières qui semblaient des flammes liquides et ruisselantes, tandis que, dans les profondeurs, l'atmosphère bleue avait l'opacité de ton de la Grotte d'azur.

Au milieu de ce vallon s'élève un rocher énorme au sommet duquel est bâtie une petite chapelle consacrée à saint Anselme.

Tout ce que nous parvînmes à tirer de notre guide sur *la pierre du cheval* et sur saint Anselme, c'est que *la pierre du cheval* était ainsi nommée des sacrifices de chevaux qu'y faisaient les anciens Finlandais avant leur conversion au christianisme. Quant à saint Anselme, nous n'en pûmes rien savoir autre chose, sinon qu'il était mort martyr.

Si j'osais hasarder une opinion sur la façon dont ce martyre s'est opéré, je dirais que, s'il a eu lieu à l'endroit où s'élève sa chapelle, saint Anselme a dû être dévoré par les cousins.

Dans aucun lieu du monde je n'ai vu pareille nuée de ces abominables insectes. Nous ne pouvions rester en place un instant sans en être littéralement couverts, et, lorsque nous marchions, chacun de nous en avait son nuage, qui semblait une atmosphère personnelle.

Moynet eut cependant le courage de faire un dessin, tandis qu'avec des branches de bouleau, Millelotti et Dandré l'époussetaient comme ils eussent fait d'un mandarin, interrompant de temps en temps cette fonction de dévouement pour s'épousseter eux-mêmes.

Quant à moi, dès les premières attaques, j'avais battu en retraite vers l'escalier et regagné les régions supérieures. A mesure que je montais, les cousins m'abandonnaient.

En arrivant en plein soleil, j'en étais débarrassé; au bout de quelques instants, nos compagnons nous rejoignirent, et nous reprîmes le chemin du couvent.

On m'a toujours reproché de ne voir, dans mes voyages, que le côté pittoresque des lieux que je visitais. Je vieillis, il faut que je me corrige; faisons un peu de géologie; nous serons ennuyeux, mais nous aurons l'air d'être savant.

Presque toutes les îles — disons mieux, toutes les îles qui bordent la rive méridionale du Ladoga — sont formées de roches sédimentaires, mêlées à des roches de nature ignée; celles qui, au contraire, bordent les rives opposées, c'est-à-dire occidentale et septentrionale, sont de formation plutonique.

L'île de Konivetz, placée à mi-chemin entre l'extrémité sud et l'extrémité nord du lac, est composée entièrement

de roches de dépôt, et indique la limite des roches sédimentaires.

L'île de Konivetz a quatorze verstes de tour.

Comme le bateau s'y arrêtait un jour pour donner le temps aux pèlerins de faire leurs dévotions, nous eûmes le temps non-seulement de la visiter, mais encore de prendre une barque et nos fusils, et de tenter une chasse.

Je ne sais dans quel auteur j'avais lu que les environs de l'île étaient peuplés de veaux marins de la plus petite espèce, lesquels étaient si peu farouches, qu'ils se laissaient tuer à coups de bâton.

Comme je n'ai pas une confiance absolue dans ce que je lis, au lieu d'un bâton, je pris un fusil, lequel, au reste, ne me servit guère plus qu'un bâton. Nous vîmes quelques veaux marins gros comme des chats et noirs comme des castors, qui, en nous apercevant avec leurs gros yeux ronds, se hâtèrent de plonger dans le lac.

Pas un ne se laissa approcher à portée de fusil.

Avis aux chasseurs qui voudront tuer des veaux marins sur le Ladoga.

Nous rentrâmes vers cinq heures pour faire un dîner dans le genre du déjeuner. Il eut au moins cet avantage de me permettre la fantaisie de reprendre un bain à huit heures du soir, tant celui du matin m'avait laissé de bons souvenirs.

J'avais fait chez le comte Kouchelef mon apprentissage avec les lits russes. Je croyais que rien ne pouvait être plus dur que les lits du comte Kouchelef. Je reconnus à Konivetz que je m'étais trompé et que les lits de Konivetz l'emportaient sur ceux de Besborodko.

Je proclamai donc les lits de Konivetz les plus durs du monde, et je le croyais sincèrement en le proclamant.

J'étais destiné à perdre cette dernière illusion dans les steppes des Kirghis.

XLIX

PÈLERINAGE FORCÉ A VALAAM

Nous partîmes à dix heures du matin, emmenant une centaine de pèlerins et de pèlerines qui, après avoir fait leurs dévotions au monastère de Konivetz, allaient les faire à celui de Valaam.

Rien n'est hideux comme ces pèlerins et ces pèlerines, appartenant tous à la classe du bas peuple, en supposant qu'il y ait un peuple en Russie. A peine s'il y a une différence visible entre les deux sexes; l'absence de barbe fait seule distinguer la femme de l'homme. Les habits sont à peu près les mêmes, chez les uns et chez les autres en lambeaux. Hommes et femmes tiennent un bâton à la main et portent sur le dos un bissac déguenillé.

Il va sans dire que tout cela se gratte d'une manière effrayante pour celui qui ne se gratte pas.

Heureusement que les plus empressés à cette occupation l'oublièrent bientôt pour une autre plus pittoresque.

Nous avions à peine fait quatre ou cinq milles quand nous nous trouvâmes enveloppés d'un tel brouillard, que l'on cessa complétement de se voir.

Au milieu de ce brouillard, le tonnerre éclata et le lac se mit à frémir, comme l'eau d'une chaudière placée sur un brasier.

On eût dit que la tempête était, non pas dans les airs, mais dans les profondeurs mêmes de l'abîme qui semblait nous soutenir à regret à sa surface.

On juge dans quel état était notre boussole, qui, la veille, s'était dérangée par le plus beau temps du monde.

Aussi notre capitaine n'essaya pas même de la consulter. Lorqu'il sentit le bouleversement des vagues furieuses, au lieu de donner des ordres pour conjurer le danger, si danger il y avait, il se mit à courir d'un bout à l'autre du bâtiment, en criant :

— Nous sommes perdus.

En entendant le capitaine pousser ce cri de détresse, tous les passagers, pèlerins et pèlerines, se jetèrent à plat ventre, en se frappant le front contre les planches du bâtiment, et en criant :

— Ayez pitié de nous, Seigneur !

Dandré, Moynet, Millelotti et moi restâmes seuls debout, et encore Millelotti, en sa qualité de Romain, avait-il bonne envie d'en faire autant que les autres.

Le brouillard allait s'épaississant ; le tonnerre grondait avec un fracas horrible ; les éclairs avaient quelque chose de lugubre, s'éteignant dans cette épaisse vapeur; le lac continuait de se soulever, non point par des vagues, mais par des bouillonnements intérieurs.

J'ai vu cinq ou six tempêtes, aucune qui ressemblât à celle-là. Peut-être était-ce le vieux Vainimoinen qui était passé de l'Océan dans le Ladoga.

On n'avait pas seulement songé à stopper; le bâtiment marchait de lui-même et allait où il voulait.

Enfin, comme, au bout de deux heures, tout demeurait à peu près dans la même situation, le capitaine eut l'idée de faire monter deux hommes dans les barres de perroquet pour profiter de la première éclaircie venue.

Ils y étaient à peine depuis dix minutes, que l'on enten-

dit quelque chose comme le galop d'une troupe de cavaliers.

C'était le vent qui venait.

D'un seul souffle, il déchira, éparpilla, emporta le voile de brouillards.

Le lac apparut blanc d'écume, mais développant ses plus lointains horizons. Les matelots des barres de perroquet crièrent :

— Terre !

Tout le monde courut à l'avant. — Le capitaine ignorait complétement où il était; un vieux matelot déclara qu'il reconnaissait Valaam.

On mit le cap sur l'île.

A un mille et demi, à peu près, de la grande île, est un îlot sur lequel gisent des ruines; ce rocher s'appelle l'île aux Conventines.

Une communauté de femmes, habitant Valaam, ayant donné, à cause de son voisinage avec le couvent d'hommes sujet à de grands scandales, un décret du saint synode arrêta que le monastère serait transporté sur le rocher qui s'élevait devant nous, et que, personne ne prononçant plus de vœux, il s'éteindrait de lui-même.

Un couvent fut bâti sur le rocher ; une trentaine de religieuses y furent transportées, et, là, comme il avait été décrété, elles s'éteignirent les unes après les autres.

Puis vint le tour du couvent, qui, de même que la communauté était tombée existence à existence, battu à sa base par la mer, battu à son faîte par les orages, tomba, lui, pierre à pierre. Il n'en reste plus qu'une ruine informe et la tradition que je viens de dire.

Cependant nous nous approchions assez rapidement et nous commencions d'apercevoir une espèce de passe par laquelle on pénétrait jusqu'au cœur de l'île.

Bientôt, sur la pointe la plus éloignée, qui, à mesure que

nous approchions, semblait venir à nous, nous aperçûmes une petite église, toute d'or et d'argent, si fraîche, qu'il semblait qu'on vînt de la tirer de son fourreau de velours. Elle s'élevait au milieu des arbres et sur un gazon qui eût fait envie à ceux de Brighton et de Hyde-Park.

Cette église, véritable bijou comme art et comme richesse, est du premier architecte de la Russie, selon moi, de Gornestoef.

Nous passâmes presque au pied de l'église; à mesure que nous approchions, nous découvrions des détails d'un goût ravissant; et, chose étrange, l'or et l'argent étaient, quoique répandus à profusion, si bien et si habilement répartis, qu'ils ne nuisaient pas au goût charmant de ce petit chef-d'œuvre architectural.

C'était, depuis que j'étais en Russie, le premier monument qui me satisfît complétement.

L'église russe du faubourg du Roule a, du reste, quelque chose de cette charmante construction, mais avec moins de légèreté.

Nous entrâmes dans la passe, qui, très-resserrée à son ouverture, à ce point que, du bateau, on touche presque les arbres du rivage, s'élargit tout à coup et devient un golfe parsemé d'îles, plein d'ombre et de fraîcheur.

Il me semblait qu'en petit ces corbeilles de verdure devaient ressembler aux îles de l'Océanie.

Nous doublâmes les îles, et, à gauche, sur la montagne, nous aperçûmes l'immense couvent de Valaam, grande bâtisse sans caractère architectural, et cependant pleine d'effet par sa masse.

On y montait par un escalier gigantesque, large comme celui de l'orangerie de Versailles, mais trois fois plus haut.

Une telle quantité de monde y montait, en descendait, qu'il me sembla voir, en réalité, cette échelle que Jacob n'avait vue qu'en songe.

A peine le bâtiment eut-il stoppé, que nous sautâmes à terre, et que nous allâmes nous mêler à cette foule ascendante. On nous avait assuré que le supérieur était un homme lettré : nous nous hasardâmes donc à aller lui présenter nos hommages.

Nous fûmes reçus par un jeune novice aux longs cheveux, aux traits fins, au teint pâle. De loin, nous l'aperçûmes appuyé contre la porte, dans une pose pleine de mélancolie et de grâce. Il nous fit, à la première vue, le même effet à tous quatre. A vingt pas, nous eussions encore parié que c'était une femme.

Après lui avoir parlé, nous ne savions plus ce que c'était.

Il se chargea d'aller annoncer notre arrivée au supérieur.

Je lui dis mon nom sans grand espoir qu'il eût eu son écho dans une île perdue du lac Ladoga. Cinq minutes après, il était de retour et nous priait d'entrer.

A mon grand étonnement, le supérieur prétendit me connaître. Il me parla des *Mousquetaires* et de *Monte-Cristo*, non pas comme les ayant lus, mais comme les ayant entendu citer avec éloge par des personnes qui les avaient lus.

Au bout de cinq minutes, une collation de fruits et de thé nous était servie; puis le supérieur nous offrit de visiter le couvent et nous donna son jeune novice pour guide.

On ignore complétement à quelle époque fut fondé le couvent de Valaam, et, quoiqu'un frère qui vend de petites croix grecques et des images de saints, vende en même temps une notice sur le couvent, cette notice est si obscure, qu'il est impossible de lui rien emprunter.

Seulement, ce qui est hors de doute, c'est qu'il existait déjà au XVIe siècle.

Une légende raconte que le roi de Suède Magnus, après

avoir vu, en 1349, son armée taillée en pièces par les Novgorodiens, se serait embarqué sur le Ladoga; mais, poursuivi par la tempête, et son bâtimemt étant en perdition en vue de l'île de Valaam, il fit serment que, s'il gagnait la terre, il se consacrerait au service de Dieu.

Le bâtiment ayant sombré, mais Magnus ayant gagné le rivage au moyen d'une épave, il aurait tenu sa promesse et aurait ainsi fondé le couvent.

Le couvent n'a rien de curieux au point de vue de l'art ni de la science; pas de peintures, pas de bibliothèque, pas d'histoire écrite ni orale, la vie dans tout son prosaïsme et sa squalidité monacale.

Le supérieur nous attendait au retour. Comme le bateau s'arrêtait toute la journée du lendemain et ne repartait que le soir, il nous demanda ce que nous comptions faire.

Nous lui demandâmes à visiter l'île et à tuer quelques lapins, gibier dont le même auteur qui m'avait signalé les veaux marins, m'avait dénoncé l'abondance.

Non-seulement la double permission nous fut accordée, mais encore le supérieur nous dit de ne pas nous inquiéter d'un bateau.

Il mettait le sien à notre disposition.

J'eus l'indiscrétion de lui demander s'il ne voulait pas permettre à son novice de nous accompagner pour se distraire; mais, cette fois, nous allions trop loin, et, quoique le jeune homme parût attendre avec anxiété la réponse, cette faveur nous fut refusée.

La figure de l'enfant, qui s'était animée un instant, reprit sa mélancolie habituelle, et tout fut dit.

En entrant à l'auberge du couvent, nous apprimes que le supérieur nous avait envoyé du poisson, de la salade, des racines, un pain noir, et une immense bouteille de *qvass*.

Nous demandâmes à voir les objets envoyés : les poissons

étaient magnifiques, c'étaient des soudaks, des perches, des lavarch et des lottes.

La bouteille de *qvass* pouvait contenir vingt litres.

Le pain pesait quarante livres.

Il fut convenu que le pain serait, coûte que coûte, rapporté intact à la comtesse Kouchelef, qui, tous les jours, en mangeait gros comme une sandwich à son dîner, et qui en aurait certainement pour jusqu'à sa vieillesse la plus avancée!

Ayant les premiers éléments d'un si bon dîner et pouvant y ajouter des œufs et des poulets, je déclarai que je ne permettrais pas qu'un cuisinier russe, et, de plus, moine, circonstance des plus aggravantes, mît la main sur nos trésors.

Et, en vérité, c'étaient des trésors à faire pâmer d'aise Lucullus ou Cambacérès. Les poissons, comme on le sait, sont faits au moule du bassin dans lequel ils vivent; or, dans un lac de cent soixante lieues de tour comme le Ladoga, ils arrivent à des grosseurs hyperboliques.

Pour en donner une idée par un poisson connu en France, la perche avait un pied et demi de long et pesait plus de huit livres.

Dandré, le seul qui parlât russe, et qui, par conséquent, pût établir des relations entre moi et les naturels du pays, fut élevé au grade de marmiton; il fit plumer les poules sans permettre qu'on les trempât dans l'eau et empêcha que, pendant que j'avais le dos tourné, le cuisinier du couvent qui tenait à maintenir les priviléges de la cuisine russe, ne mît de la farine dans mon omelette.

Dandré, qui avait gardé un souvenir reconnaissant de ses dîners de la rue de Rivoli, avoua que c'était la première fois qu'il dînait sérieusement depuis son départ de Paris.

J'avais pu rendre le dîner meilleur, mais je n'avais pas pu rendre les lits plus doux; l'ingrédient dont on bourre

les matelas russes est resté un mystère pour moi pendant les neuf mois que j'ai passés en Russie. Nous avons bien chez nous les noyaux de pêche ; mais je trouve la comparaison très-insuffisante à l'endroit des matelas russes.

Nous avions demandé la barque pour six heures; mais, aux premiers rayons du jour, j'avais sauté à bas de mon canapé. Or, comme les draps sont complétement inconnus en Russie et que l'on couche tout habillé, la toilette est bientôt faite.

Persuadé que mes compagnons me retrouveraient toujours, je descendis l'échelle de Jacob et j'allai m'asseoir sous un massif d'arbres, pour suivre, sous ces belles forêts aux atmosphères bleuâtres, les imperceptibles gradations du crépuscule à la lumière.

Tout au contraire des climats méridionaux, où la nuit vient tout à coup, où le jour est un éclair de feu qui embrase immédiatement l'horizon, les pays du Nord ont, dans la gradation et la dégradation du jour, une gamme de tons d'un pittoresque achevé et d'une indéfinissable harmonie; ajoutez pour les îles l'inappréciable poésie qui monte de la surface des eaux et qui est ce voile charmant, cette gaze invisible qui estompe les nuances criardes et qui prête à la nature ce charme que l'air donne à un tableau. J'ai cherché partout ailleurs ces teintes moelleuses qu'avaient laissées dans ma mémoire les crépuscules de la Finlande, et je ne les ai jamais rencontrées.

C'est dire que je restai une heure à rêver sous mon massif d'arbres, sans m'apercevoir que le temps passait.

A six heures, mes compagnons vinrent me rejoindre. J'essayai de faire comprendre à Moynet ce qu'il avait perdu comme peintre; mais Moynet avait contre la Russie une dent qui ne lui permettait pas d'être l'admirateur bien impartial de ses beautés. Il avait attrapé, au mois de juin, un refroidissement sous les grands arbres du parc de

Besborodko. Ce refroidissement avait dégénéré en fièvre, et, à la moindre brise un peu fraîche, il grelottait.

La barque nous attendait avec ses quatre rameurs. Une des vertus monacales est l'exactitude. La discipline des cloîtres est peut-être plus sévère encore que celle des armées. Il en résulte que l'on peut toujours compter, sinon sur l'intelligence, du moins sur l'exactitude d'un moine.

Nous essayâmes d'interroger nos rameurs sur les traditions de l'île, quelles qu'elles fussent. Nous n'en pûmes pas tirer deux paroles; nous nous rabattîmes sur le côté matériel, et nous en obtînmes à peu près ce que nous voulûmes.

Ils se couchaient à neuf heures, se levaient à cinq, faisaient deux repas de poisson et de légumes, mangaient rarement de la viande, les jours de fête seulement; n'avaient jamais recours pour les travaux manuels à des ouvriers en dehors du couvent. Chacun exerçait un état: l'un était tailleur, l'autre cordonnier, l'autre charpentier. Le bateau même dans lequel nous voguions était fait par eux.

Nous commençâmes par visiter le petit golfe qui plonge au centre de l'île de Valaam, dans ses plus mystérieuses profondeurs. Rien de plus charmant que ces baies en miniature, dans lesquelles les arbres trempent l'extrémité de leurs branches vigoureuses, auxquelles le court mais violent été de la Russie donne une verdeur et une séve qu'entretiennent l'humidité qui baigne les racines et la vapeur qui humecte les feuilles.

Les arbres, on le sait, vivent autant par l'air que par la terre. Ils mangent la terre, mais boivent l'air.

Tout en allant de crique en crique, je fis lever une sarcelle que je tuai.

Le véritable but de notre excursion était de chercher un

endroit d'où Moynet pût prendre une vue de la charmante petite église que nous avions aperçue en entrant. C'était une si rare chose qu'un pareil bijou, que je croyais avoir été le jouet d'un mirage et que j'avais peur de ne pas la retrouver au même endroit.

Elle y était, à mon grand étonnement.

Nous atterrîmes sur la rive opposée à celle où elle est bâtie, et nous trouvâmes un point d'où on la découvrait, elle, ainsi que le paysage environnant, dans toute sa splendeur.

Nous laissâmes Moynet et Millelotti croquer leur chapelle, et nous nous enfonçâmes avec Dandré à la poursuite des nombreux lapins promis.

Il n'en fut pas même, des lapins, comme des veaux marins, que nous devions assommer à coups de bâton, et qui sautaient à la mer à cinq cents pas de nous : ni de près ni de loin nous n'en aperçûmes un seul.

Au reste, peu d'oiseaux sous ces magnifiques ombrages. On dirait qu'ils craignent de n'avoir pas le temps d'élever leurs petits pendant le court été que le climat leur donne. De là absence de joie, de vie, de gaieté. La solitude est doublée par le silence.

Nous avions chargé dans le bateau un excellent déjeuner composé des reliefs de la veille. Vers dix heures, nous revînmes en réclamer notre part. Le dessin était fini, et, malgré la mauvaise humeur de Moynet, c'était un des plus jolis qu'il eût faits.

Le bateau partait à cinq heures du soir pour arriver le lendemain au jour à Serdopol.

Nous devions revenir par terre, de Serdopol à Saint-Pétersbourg.

A six heures, nous saluâmes, en passant, avec nos mouchoirs, la petite chapelle rouge, argent et or de Gornestaef et nous lui dîmes adieu pour toujours.

Valaam n'est pas un de ces pèlerinages que l'on fait deux fois dans sa vie.

L

DE SERDOPOL A MAGRA

Au point du jour, nous étions en vue de Serdopol.

Nous naviguâmes pendant quelque temps à travers un petit archipel d'îles qui nous parurent ou inhabitées ou médiocrement peuplées; puis notre vue se fixa sur Serdopol, pauvre petite ville finnoise, bâtie entre deux montagnes.

A huit heures, nous débarquâmes et nous nous mîmes en quête de notre nourriture.

En Russie, à plus forte raison en Finlande, l'homme est réduit à l'état sauvage; il doit chercher sa nourriture, et il lui faut, pour la trouver, un instinct au moins égal à celui des animaux.

Dans chaque ville même finnoise, il y a une rue que l'on appelle la grande rue; c'est là que tend l'étranger, qui espère y trouver ce qu'il cherche inutilement dans les autres.

Nous y trouvâmes une bande d'étudiants allemands qui, comme nous et comme le lion de l'Écriture, cherchaient quelque chose à dévorer.

Dandré, qui parlait allemand comme Schiller, porta des paroles de réunion qui, lorsqu'on sut qui nous étions, fu-

rent accueillies avec enthousiasme. Dès lors, nos deux bandes n'en firent plus qu'une.

A force de recherches, nous trouvâmes des poules, des œufs et du poisson. Il est vrai qu'il n'y avait ni beurre ni huile; mais nous trouvâmes du saindoux; or, que les voyageurs intéressés à ce détail — et tout voyageur est intéressé à manger — ne l'oublient pas, le saindoux remplace en toute chose le beurre. Quant à l'huile, un jaune d'œuf frais en tient lieu. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le saindoux et les œufs frais se trouvent partout où peuvent pénétrer un cochon et une poule.

Serdopol, une fois vu à vol d'oiseau, ne nous présentait rien de bien attrayant. Notre désir était donc de le quitter le plus tôt possible. J'avais accompli, en faisant mon pèlerinage du Ladoga, mon œuvre, non pas de religion, mais de conscience. Je ne voulais pas être venu à Saint-Pétersbourg sans avoir fait une pointe en Finlande.

Mais où je voulais aller, parce que, là, je le savais, j'étais attendu ardemment, c'était à Moscou, où m'avaient précédé mes deux bons amis Narychkine et Jenny Falcon, qui m'avaient si bien reçu à Saint-Pétersbourg.

Seulement, il y a pour le voyageur certaines obligations auxquelles il doit se soumettre sous peine d'être taxé de voyageur fainéant, espèce de voyageur qui a échappé à la classification de Sterne.

Le voyageur fainéant est celui qui passe près de ces objets de banale curiosité que tout le monde va voir et qui, soit par mépris, soit par insouciance, ne fait pas comme tout le monde. De retour dans sa patrie, — marâtre on non, le voyageur a toujours une patrie quelconque, — lorsqu'il parle de ses voyages, il rencontre immanquablement quelqu'un qui lui dit :

— Ah! vous avez été là

— Oui.

— Tiens, tiens, tiens. Et avez-vous vu telle chose, qui est aux environs ?

— Ma foi, non.

— Comment cela ?

— J'étais trop fatigué, ou je n'ai pas cru que cela en valût la peine, — ou telle autre raison qui, aux yeux de celui qui la donne, a sa valeur, mais qui n'en a aucune aux yeux de celui qui la reçoit.

Alors commencent les doléances de l'homme qui veut qu'on soit l'esclave de ses devanciers, c'est-à-dire de la routine, de l'habitude, de la tradition, doléances qui se terminent toujours par ces mots :

— Ce n'était pas la peine d'aller si loin, pour ne pas voir ce qu'il y avait de plus curieux à voir !

Eh bien, chers lecteurs, à trente verstes de Serdopol, il y a les carrières de marbre de Ruskiala, que l'on m'avait bien recommandé de visiter et que j'étais condamné à visiter sous peine d'avoir perdu mon voyage de Finlande.

Or, il faut que j'avoue mes antipathies, assez souvent j'ai avoué mes sympathies : mes antipathies en voyage sont les mines, les usines et les carrières.

Tout cela, sans doute, est fort utile ; seulement, les produits me suffisent comme curiosité.

Mais la question n'était point à discuter : j'étais, je l'a dit, condamné à voir les carrières de Ruskiala, sous prétexte que de ces carrières est sortie, en grande partie, l'église de Saint-Isaac.

Nous nous procurâmes donc une télègue, cette espèce d'instrument de torture appliqué, en Russie, à la locomotion.

J'en ai déjà fait la description, et, moins complaisant pour mes lecteurs qu'Énée ne le fut pour Didon, je ne consentirai point à renouveler mes douleurs.

Au reste, on nous affirmait ce que l'on affirme toujours en Russie, que la route était excellente.

Vers midi, nous prîmes congé de nos étudiants, qui accompagnèrent notre départ des trois houras consacrés, et nous partîmes au galop de cinq vigoureux chevaux.

Le pavé de Serdopol commença par nous donner une assez mauvaise idée de la bonté de la route. Je m'accrochai, pour ne pas être lancé hors de la télègue, à Dandré, qui, ayant plus d'habitude que moi de ces sortes de voitures, devait mieux conserver son équilibre; quant à Moynet et à Millelotti, ils firent comme ces cavaliers auxquels la bride ne suffit pas et qui se cramponnent à la selle. Ils se cramponnèrent à la banquette.

Une fois hors de la ville, la route s'aplanit. Le chemin ne manquait pas de pittoresque, et, au pied d'un rocher projetant au loin son ombre, ce pittoresque fut complété par un campement de bohémiens faisant cuire leur dîner en plein vent, tandis qu'un âne, seul attelage d'une charrette transportant le mobilier de toute la tribu, dînait, avec moins de façons encore, des mousses tendres éparses sur les rochers et dont il paraissait très-friand.

A coup sûr, l'âne a mieux dîné que les maîtres ; ce qui arrive quelquefois, du reste, aux domestiques.

En deux heures et demie, nous eûmes fait nos sept lieues. Quand le voyageur résiste aux cinquante premières, il reconnaît que la poste russe — pourvu qu'on ait un fouet, non pas pour les chevaux, mais pour le maître de poste, — a une supériorité notable sur celle de tous les pays.

Nous arrivâmes à la station.

Constatons une chose en passant, c'est qu'en Russie seulement on trouve ces maisons de poste, uniformes, où se rencontre le strict nécessaire, mais où du moins on est toujours sûr de le trouver : deux bancs de sapin peints en chêne, quatre escabeaux de sapin peints en chêne.

De plus, une grande horloge à gaîne, indiquant l'heure aussi correctement qu'on peut l'exiger d'une horloge ; depuis

Charles-Quint, on continue à se servir des horloges par habitude, mais on n'y croit plus.

J'oublie le meuble indispensable, le meuble national par excellence, un *samovar* toujours allumé.

Vous avez tout cela gratis ; c'est votre droit, du moment que vous courez la poste ; vous êtes voyageur du gouvernement.

Mais ne demandez pas autre chose : de vivres, il n'en est pas question. Si vous voulez manger, apportez votre nourriture ; si vous voulez un lit, ayez votre matelas.

Sinon vous dormirez sur un des deux bancs de sapin peints en chêne. C'est un peu plus dur, mais c'est beaucoup plus propre que les matelas des couvents.

Cependant le maître de poste, qui était un homme d'une grande obligeance, se chargea de nous trouver, pour le moment de notre retour, quelque chose qui ressemblerait à un dîner.

Nous le remerciâmes en le priant de s'abstenir de toute préparation.

Des fenêtres de la station de poste, on embrassait une fort belle vue, chose assez rare en Russie, pays plat s'il en fut, pour qu'on la mentionne.

Comme il n'y avait guère qu'un kilomètre de distance entre la station et la carrière, nous décidâmes, sans contestation, que nous ferions la route à pied.

Nous suivîmes pendant quelque temps encore la grande route ; puis notre guide nous conduisit à travers champs, par un terrain plus uni.

Bientôt nous vîmes en face de nous, à deux cents pas environ, un monticule de forme conique et d'une blancheur éblouissante ; ce monticule est formé tout entier de débris de marbre ; de loin, on jurerait qu'il est de neige.

Nous contournâmes la colline éclatante et nous débou-

chaînes sur un vaste terrain parsemé d'immenses blocs de marbre de forme cubique, tout prêts à être enlevés.

Je me demandais par quels moyens dynamiques ces énormes masses pouvaient être transportées jusqu'au lac, voie par laquelle, évidemment, elles se rendaient à Saint-Pétersbourg. Comme je ne me répondais rien de satisfaisant, je risquai la question tout haut ; notre maître de poste, qui avait voulu nous servir de cicerone, me répondit alors, que l'on attendait pour ce transport que l'hiver fût venu et le traînage établi. Les blocs étaient si pesants, qu'ils devraient être soulevés par des crics et des leviers, puis placés sur des traîneaux qui les déposeraient sur de grandes barques à voiles, lesquelles les conduiraient à Saint-Pétersbourg.

Tandis que j'examinais tout cela avec un assez médiocre intérêt, je m'aperçus que j'étais seul, ou à peu près ; mon dernier compagnon, que sa position ne me permettait guère de reconnaître, était tout près de disparaître dans une espèce de terrier creusé au pied de la montagne formée par les débris de marbre.

Ce passage était formé, chose que je n'avais pas remarquée d'abord, par une coupure verticale qui donnait accès dans l'intérieur du rocher. Je m'engageai à mon tour dans le passage, et, après avoir suivi pendant une quinzaine de mètres l'étroit défilé, j'arrivai dans une immense enceinte quadrangulaire, dont les parois avaient quelque chose comme quarante pieds de haut sur cent de large.

Le milieu était complétement vide.

Ces murailles étaient blanches comme la neige.

Il y avait, à trois kilomètres de la carrière de marbre blanc, une autre carrière de marbre vert. Notre maître de poste voulait absolument nous y conduire, nous vantant cette carrière comme la chose la plus extraordinaire du monde. Nous transigeâmes. Je lui livrai mes compagnons

de voyage pour en faire ce qu'il voudrait, tandis que je retournerais à Serdopol pour préparer le dîner.

Mon départ fut hâté par quelques mots que j'entendis échanger entre notre maître de poste et Dandré, au sujet d'une troisième carrière de marbre jaune, maintenant abandonnée et rendue fort pittoresque par l'envahissement des ronces et de la mousse qui ont succédé aux exploiteurs.

Millelotti, qui n'avait pas pour les carrières une suprême curiosité, réclama la faveur de revenir avec moi. Moynet et Dandré poursuivirent leur route.

Il va sans dire que nous retrouvâmes notre chemin, et qu'une heure après, nous attendions nos compagnons devant les fourneaux.

Notre dîner, présidé par notre excellent maître de poste, se prolongea trop avant dans la soirée pour que nous pussions regagner Serdopol. On fit, de la grande chambre de la station, un immense dortoir, où nous passâmes la nuit, la première partie en prenant du thé, la seconde en dormant.

Pendant cette courte excursion, je constatai un fait : c'est que tout ce qui est Russe en Finlande prend du thé, que tout ce qui est Finlandais prend du café.

Le Russe est avide de thé; mais le Finlandais est fanatique de café. Il n'est pas rare de voir un paysan finlandais faire dix ou douze lieues pour aller à la ville, sans autre but que d'y acheter une ou deux livres de café. Si sa bourse ne lui permet pas de faire si copieuse provision, il fait le voyage pour une demi-livre, pour un quart ou pour deux onces. En ce cas, presque toujours, il se fait le messager de tout le village et rapporte à chacun sa part de la précieuse denrée.

Dans le reste de mon voyage en Finlande, j'eus l'occasion de prendre deux ou trois fois du café, soit dans les stations de poste, soit dans les mauvais hôtels où nous mangeâmes;

toujours le café était excellent, préparé à merveille, et rendu plus savoureux par la qualité de la crême, à laquelle les riches pâturages de la Finlande donnent une saveur toute particulière.

Le lendemain matin, nous partîmes pour Serdopol, où nous ne nous arrêtâmes que le temps de changer de chevaux; nous sortîmes de Serdopol, par une longue jetée qui commence aux premières maisons de la ville; nous avions le lac à gauche, et, à notre droite, des roches granitiques, sillonnées de rayures longitudinales, les unes d'une finesse extrême, les autres évidées comme des cannelures de colonne. — J'étais malheureusement trop médiocre géologue pour donner à ces *stries* l'attention qu'elles méritaient peut-être.

A quinze verstes, sans que la route nous eût rien présenté de remarquable, que des paysannes finlandaises vendant des fraises excellentes dans des paniers tressés par elles, nous rencontrâmes la station d'Otsoïs ; deux poulets rôtis que javais eu le soin d'emporter de Serdopol, des œufs frais et des fraises, arrosés par du thé et du café à la crême, firent les frais d'un excellent déjeuner.

En sortant d'Otsoïs, nous retrouvâmes le Ladoga, que nous perdîmes bientôt de vue pour nous enfoncer dans une route prodigieusement pittoresque et accidentée; elle est presque tout entière creusée dans des montagnes granitiques, si rapprochées parfois, que la route offre tout juste le passage de la télègue, et que, si l'on rencontrait un autre véhicule du même genre, il faudrait y renouveler les scènes d'Œdipe et de Laïus. Une de ces roches avait une telle ressemblance avec un château fort en ruine, que ce ne fut qu'à la distance d'un demi-kilomètre que nous reconnûmes l'erreur dans laquelle nous étions tombés tous.

Ajoutons que ces montagnes sont couvertes de forêts magnifiques, où nous pûmes considérer de près les effets d'un

de ces incendies dont nous avons déjà parlé. Le vent l'avait poussé vers le nord, c'est-à-dire vers les profondeurs les plus épaisses de la forêt; ce qui lui donnait la probabilité d'une assez longue durée. Nous remarquâmes une chose assez étrange, c'est que le feu ne se communiquait pas d'arbre en arbre, mais par le sol; le détritus résineux propageait l'incendie, qui s'avançait comme une lave, enveloppait le pied des arbres et reprenait sa marche : ce n'était qu'au bout de quelques instants et quand la séve de l'arbre était, selon toute probabilité, complétement tarie, que l'arbre commençait à petiller, que l'écorce éclatait, et que le feu, montant par le pied, atteignait les branches et les dévorait; parfois le tronc dépouillé restait debout comme un arbre sec et mort; mais il n'était plus que cendre et charbon, et, en le poussant avec le bout d'une canne, on le faisait tomber en poussière.

Nous couchâmes, autant que je puis me le rappeler, au relais de Mansilda.

De Mansilda à Kronnborg, le paysage est médiocrement pittoresque; mais, Kronnborg dépassé, les montagnes de granit reparaissent, affectant les formes les plus fantastiques; de grands escarpements, des ravins profonds, feraient croire que l'on va entrer dans un des cantons les plus accidentés de la Suisse.

A notre droite, nous laissâmes deux ou trois lacs, qui luisaient comme des miroirs d'acier poli dans leurs encadrements de verdure.

Au delà du relais de Poksouilalka, nous retrouvâmes le Ladoga et nous entrâmes par un pont sur l'îlot dans lequel est bâtie la ville de Keksholm.

Là, les offres de fraises devinrent plus fréquentes, et, à notre entrée dans la ville, on eût pu croire que nous y venions faire concurrence aux fruitiers du pays.

Nous nous arrêtâmes une demi-journée à Keksholm, moi-

tié par fatigue, moitié par curiosité : il faut dire que nous avions été séduits par la propreté des rues, bordées de chaque côté de maisons en bois, dont presque toutes n'ont qu'un étage.

Keksholm est, comme Schlusselbourg, une ancienne forteresse suédoise. On y entre après avoir franchi un large fossé que domine un rempart bastionné. Deux corps de logis, l'un en briques et en ruine, remontant aux Suédois, l'autre en bois et inoccupé, datant de l'empereur Alexandre, se font suite, et donnent, par leur dévastation et par leur solitude, un aspect de profonde tristesse à ce bâtiment, dont l'architecture militaire est assez curieuse.

Nous traversâmes la forteresse dans toute son étendue; et, sans nous y arrêter, aucune tradition historique ne s'y rattachant, nous arrivâmes à une poterne donnant sur le lac.

Devant nous, au sommet d'un îlot, s'élevait un château fort en ruine. Autrefois, on communiquait par un pont de la forteresse au château; mais, le château s'étant écroulé, on avait jugé inutile d'entretenir le pont, qui ne conduisait plus qu'à des pierres, et le pont lui-même était devenu impraticable. Notre guide, que j'interrogeais sans miséricorde, se hasarda alors à nous raconter l'histoire d'un prisonnier d'État qui, du temps des Suédois, était mort dans ce fort, après une longue captivité; mais la mémoire du brave homme était chargée de tels nuages, que je renonçai bientôt à voir clair dans son récit.

Il prétendait aussi avoir entendu dire à son père, qui les avait parcourues et visitées, que les entrailles de ce donjon étaient sillonnées de souterrains et de cachots, où restaient encore des anneaux, des chaînes et des instruments de torture.

Je donne ces renseignements pour ce qu'ils valent, et me garde bien d'en assumer en aucune façon la responsabilité.

Nous couchâmes à Keksholm, et je dois dire que les lits ou plutôt les canapés de l'auberge nous firent regretter les bancs de la station de poste.

A une portée de fusil de la ville, le lendemain, nous rencontrâmes des espèces de lagunes formées par le lac Pihlavasi; ces lagunes sont coupées par des eaux courantes qui appartiennent à la rivière Haapapavesi.

Nous nous demandions avec une certaine inquiétude comment nous allions traverser deux kilomètres d'eau en télègue, nous étonnant que le maître de poste n'eût pas songé à nous prévenir de cet obstacle; mais tout à coup notre inquiétude cessa; il est vrai que ce fut pour faire place à une autre.

Six hommes sortirent d'une espèce de baraque; quatre sautèrent à la gorge de nos chevaux; deux s'élancèrent sur un radeau qu'ils poussèrent contre le rivage, et, sans que l'on nous permît de descendre, malgré nos réclamations et même nos cris, on poussa notre télègue sur le radeau, et nous nous trouvâmes embarqués.

La chose fut faite en moins de temps qu'il n'en faut pour la dire.

C'était à peu près de la même façon qu'Annibal avait embarqué ses éléphants sur le Rhône.

La ressemblance faillit un instant être encore plus frappante, car, comme eux, nous manquâmes de chavirer.

Mais nos passeurs, en équilibrant leurs poids respectifs, rétablirent la balance, et, se mettant à pousser avec des crocs contre un fond de sable, ils nous firent, malgré le courant, avancer avec assez de rapidité.

Le jour où la Russie aura une population assez nombreuse pour faire de ces lagunes une autre Venise, rien ne sera plus facile, attendu qu'il y a déjà un commencement d'exécution.

Quelques-uns des nombreux îlots qui s'élèvent à la sur-

face de cette espèce de lac, sont surmontés de maisons, de magasins, d'églises.

D'autres servent de base à des châteaux forts flanqués de tours massives et crénelées à leur sommet.

Quinze à vingt minutes de navigation nous suffirent pour nous conduire de Keksholm à la rive opposée du lac, où nous reprîmes terre, toujours sans descendre de notre télègue.

Un rouble paya les frais de ce voyage pittoresque, qui est resté dans mon esprit à l'état de rêve.

Nous quittâmes les lagunes pour rentrer dans une forêt dont quelques parties, dévastées par des incendies dans le genre de celui que nous avions vu, sont livrées à la culture. Le grain paraissait y pousser à merveille, et le blé était en épis et jaunissait.

En arrivant au relais de Naïderma, nous fûmes frappés par le costume national des Finlandaises.

Ce costume se compose d'une jupe bleue bordée par en bas d'une large bande d'écarlate, d'un casaquin blanc qui enveloppe et serre la taille, enfin d'un mouchoir rouge qui, noué sous le menton, encadre le visage.

Cette coiffure embellit les jolies, mais enlaidit fort les laides.

En sortant de la station de Miviniami, nous rencontrâmes la rivière Voksa, qui forme plus haut la fameuse cataracte d'Imatra, probablement la seule qui soit en Russie. Était-elle débordée ou dans son état naturel? En tout cas, elle inondait les vallées qu'elle parcourt.

Le pays continuait d'être boisé et montagneux ; seulement, un détail caractéristique s'y mêlait.

Au fur et à mesure que nous approchions de Magra, nous rencontrions des bandes de cochons sauvages. Je pris les premiers que je vis sous bois pour des sangliers au bouge. J'avais fait arrêter la télègue et j'allais leur envoyer une

balle, quand je m'aperçus que l'un d'eux avait un triangle formé de trois pièces de bois liées aux extrémités, pour l'empêcher probablement d'entrer dans les enclos.

Au bout de quelques verstes, ils devinrent si communs et si familiers, que le cocher était obligé de les faire lever du milieu de la route à coups de fouet. Sans doute affectionnaient-ils ce stationnement à cause du gravier, moins doux mais plus chaud que la mousse de la forêt. Sans la précaution que prenait notre cocher, nous eussions évidemment écrasé quelques-uns de ces dignes sybarites.

Après la station de Koutiatkina, la dernière avant d'arriver à Saint-Pétersbourg, la route bifurque.

Celle de droite conduit à Viborg, celle de gauche à Saint-Pétersbourg.

Bientôt nous franchîmes la Bolchaïa-Nevka sur le pont monumental que bâtit, en 1811, notre compatriote Bethancourt; nous traversâmes l'île des Apothicaires; nous coupâmes la petite rivière Karpovka et nous entrâmes, par le Pétersbourg-Ostrof, dans la deuxième capitale de toutes les Russies.

En arrivant à Besborodko, nous trouvâmes toute la villa en révolution. La comtesse, très-bonne cavalière et très-hardi cocher, sortait tous les jours, soit à cheval, soit en tilbury.

Ce jour-là, elle était sortie en tilbury, conduisant une de ses amies.

Dans une descente assez rapide, elle trouva devant elle une vache, couchée au milieu de la route et savourant le gravier avec une volupté égale à celle de nos cochons de Magra. Moins bien renseignée que nous sur les mœurs des quadrupèdes, elle crut que la vache se lèverait à son approche; la vache n'en fit rien; la comtesse appuya sur la rêne droite pour contourner le train de derrière de l'animal, ce qu'elle fit avec la même adresse que les concurrents des jeux olympiques contournaient la spina. Mais ce que la

comtesse n'avait pas vu, c'est qu'au lieu de la tenir reployée sous elle, la vache avait la queue voluptueusement étendue au beau travers de la route.

La roue du tilbury passa sur la queue de la vache. Celle-ci, en sentant l'atteinte portée à son appendice, se leva, poussant un beuglement terrible; le cheval prit peur, s'emporta, et, malgré toute l'adresse de sa conductrice, versa la comtesse et sa compagne dans un fossé.

Par bonheur, ces deux dames en avaient été quittes pour quelques égratignures; si bien qu'après une absence de dix jours, nous passâmes notre dernière nuit de Saint-Pétersbourg comme les autres, en chantant et en faisant de la musique jusqu'à quatre heures du matin.

J'avais accompli mon cinquante-cinquième anniversaire entre Valaam et Serdopol.

LI

MOSCOU

Le lendemain, à huit heures du matin, nous quittions Saint-Pétersbourg et prenions le chemin de fer de Moscou.

Les chemins de fer russes sont assez mal organisés; cependant ils ont une supériorité sur les nôtres, c'est d'avoir des water-closets attachés à l'établissement.

Il y a huit cents verstes, deux cents lieues, de Saint-Pétersbourg à Moscou. On met vingt-six heures pour les faire, tandis qu'on n'en met que dix-huit pour aller de Paris à Marseille.

Huit heures de moins et vingt lieues de plus, ce petit calcul suffit, je l'espère, pour constater la supériorité de nos chemins de fer sur les chemins de fer russes. Cette lenteur dans la locomotion est d'autant plus désagréable que la route de Saint-Pétersbourg à Moscou, tantôt long steppe, tantôt interminable forêt, n'a pas la moindre colline pour faire une apparence de pittoresque. La seule chose qui vint nous distraire fut un de ces terribles incendies qui dévorent des lieues de forêt.

Nous entendîmes tout à coup notre machine siffler de toutes les forces de sa poitrine de fer, puis le mouvement, fort raisonnable jusque-là, s'accélérer d'une façon à faire croire que la machine devenait enragée ; puis nous sentîmes une grande chaleur ; puis, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, nous vîmes des flammes à droite et à gauche.

Nous traversions le centre de l'incendie.

La chose était d'autant plus magnifique que la nuit venait, et que, si vite qu'allât le train, nous ne perdions rien de la majesté du spectacle.

Seulement, si la décoration était belle, la salle était chaude, et quelques ventilateurs n'eussent pas été inutiles. Je suis sûr que l'atmosphère monta, malgré la rapidité de la course, à soixante degrés. Nous dûmes traverser ainsi plus de huit ou dix verstes en moins de six à huit minutes.

Je faisais mon apprentissage de brûlé, que, quelques jours après, je repris, comme on le verra bientôt, pour le pousser aussi loin qu'il est possible de le faire dans l'art de l'incombustibilité. J'ai, dans deux circonstances, pris mes degrés, et j'ai droit d'entrer en enfer sans passer un nouve l examen.

Nous avions traversé la station de Viechneï-Volodchok, qui est à moitié chemin de Moscou à Saint-Pétersbourg ; — elle a cela de particulier qu'elle est le rendez-vous des voleurs et des recéleurs des deux capitales. Lorsqu'un vol

important est commis à Moscou, le voleur s'embarque à l'instant pour Viechneï-Volodchok, où il trouve un recéleur de Moscou. Lorsqu'un vol important est commis à Moscou, le voleur en fait autant, trouve à la même station un recéleur de Saint-Pétersbourg, et le tour est fait.

Nous arrivâmes le lendemain à dix heures du matin à Moscou. Jenny, prévenue par une dépêche télégraphique, nous avait envoyé Didier Delange, l'homme de confiance de Narychkine, avec une calèche; il nous attendait en dedans de la gare.

Cette calèche était conduite par un élégant cocher russe, au petit chapeau à la plume de paon et aux bords retroussés, à la redingote noire, boutonnée du haut en bas, à la chemise de soie, au pantalon bouffant, perdu dans de grandes botte, et à la ceinture orientale.

Cette fois, nous étions en plein dans la vieille Russie, c'est-à-dire dans la vraie Russie, et non pas dans une contrefaçon de Russie comme Saint-Pétersbourg.

Moscou est, après Constantinople, la plus grande ville, ou mieux, le plus grand village de l'Europe; car Moscou, avec ses parcs, ses baraques, ses lacs, ses jardins de maraîchers, ses corbeaux mangeant avec les poules, ses oiseaux de proie planant au-dessus des maisons, est bien plutôt un immense village qu'une grande ville.

Son enceinte est évaluée à dix lieues de France; sa superficie, à 16,120,800 toises carrées.

Tout ce que l'on dit de la fondation de Moscou par Oleg est fabuleux. Son origine certaine date du XIIe siècle. En 1147, Joury Dolgorouky, fils de Vladimir Monomaque, résidait à Kiev, première capitale des souverains russes. Mais, ayant confié les principautés de Vladimir et de Souzdal à son fils André, surnommé le Pieux, il voulut aller en personne à Vladimir pour l'installer.

La Moskova, rivière sans grande importance, mais roulant

entre de charmantes collines, se trouvait sur son chemin. Il la traversa, monta sur une de ces collines, et se plut à regarder de là le site que cette colline dominait.

Cette colline, c'est l'endroit même où est bâti aujourd'hui le Kremlin.

Cette colline et les plaines environnantes étaient la propriété d'un certain Étienne Kouchko, fils d'Ivan. Sans doute cette admiration du grand-duc pour son domaine déplut instinctivement à Étienne; car il refusa de rendre les honneurs auxquels celui-ci croyait avoir droit. Aussi, Joury, le grand-duc, blessé dans son orgueil, fit prendre Kouchko et le fit jeter dans un étang où il se noya. Cet événement inattendu plongea la famille du mort dans une telle douleur, que Joury, touché de cette douleur, envoya les fils et la fille du trépassé à André, en les lui recommandant, et continua son chemin pour Vladimir. Oulitta, c'était le nom de la fille de Kouchko, était belle; ce grand prince la maria à son fils; puis, après avoir visité les principautés, se remit en route pour Kiev.

Son chemin était le même pour revenir que pour aller. Il repassa par les rives de la Moskova, gravit de nouveau sa colline bien-aimée, et ordonna qu'une ville y fût bâtie.

Cette ville fut nommée Moskova (dont nous avons fait Moscou) du nom de la rivière qu'elle dominait.

En Russie, ce n'est rien de faire une ville, l'important est de la peupler.

A son lit de mort, Joury se rappella comme un doux rêve sa halte sur la colline, et, comme il apprit que, selon ses ordres, un certain nombre de maisons y avaient été bâties, il recommanda à son fils de veiller à ce que ces maisons fussent habitées.

Une telle recommandation était un ordre pour un fils qui mérita le surnom de Pieux. Sa résidence était à Vladimir, il est vrai; mais, voulant intéresser la piété des Russes

à l'accroissement et à la prospérité de Moscou, il fit bâtir au centre de la nouvelle ville une église en pierre, y déposa une image de la madone qui avait été envoyée de Constantinople à Kiev, et que l'on disait peinte par saint Luc, l'orna de tourelles dorées, assigna des terres à son entretien, et lui donna le nom d'Ouspensky, c'est-à-dire *sommeil de la Vierge.*

Sans doute, la prospérité de la nouvelle ville eût été croissant, si André, que sa piété éloignait de sa femme, n'eût point été assassiné par elle et par sa famille, qui vengea sur le fils le meurtre autrefois accompli par le père.

Moscou, dès lors, fut délaissée, puis pillée, livrée aux flammes par les Mongols. Tout disparaît dans la fumée de ce premier incendie, et ce n'est qu'en 1238 que l'on voit reparaître un prince de Moscou, et, en 1280, renaître une ville.

Daniel, le plus jeune des fils d'Alexandre Nevsky, dont la vie se passa à combattre ses sujets, à les vaincre et à leur pardonner, dont le génie fit un grand homme, dont les vertus firent un saint, Daniel hérita des domaines situés sur la Moskova, c'est-à-dire pris par Joury sur ce Kouchko qu'il avait fait noyer. Il trouva la ville fondée par Joury fort abandonnée, ou plutôt n'existant plus. L'emplacement actuel du Kremlin se cachait sous d'épaisses forêts, au milieu desquelles une île entourée de marais, formés probablement par cet étang où l'on avait noyé Kouchko, servait d'asile à un pieux anachorète vivant en odeur de sainteté; Daniel transforma la cabane de l'ermite en une église dédiée à la Transfiguration, entoura l'île d'une palissade et s'y bâtit un palais.

Puis il fonda un couvent où il fut enterré.

Son fils habita Moscou préférablement à Vladimir et à Souzdal, et, de cette préférence, reçut le nom de *Moscovite.*

Dmitry, qui dut son surnom de Donskoï à sa victoire sur

les Tatasr, remplaça par un mur capable d'arrêter les Mongols la palissade du Kremlin posée par Daniel, donna dans cette enceinte asile au métropolitain saint Alexis, qui y construisit l'église des Miracles. Eudoxie, sa femme, enfin, y bâtit le célèbre monastère de l'Ascension du Christ, où elle prit le voile, où elle fut enterrée et où trente-cinq grandes princesses ou tzarines, enterrées comme elle, forment sa cour mortuaire.

Sous Ivan III, fils de Vasili-Vasilievitch, Moscou commença de devenir, par ses richesses et ses monuments, la reine des cités russes. Il enrichit sa favorite des dépouilles de Novgorod-la-Grande, en élargit l'enceinte, l'entoura d'un mur nouveau défendu par des tours massives et pointues, aux toits recouverts de tuiles en faïence, vertes et dorées; orna l'une d'elles de l'image du Sauveur, qu'il plaça au-dessus d'une porte, appelée de cette image la porte Sacrée, porte de laquelle aucun Russe n'approche sans faire le signe de la croix, sous laquelle nul ne passe sans se découvrir; fit bâtir l'église d'Ouspensky, laissant son fils Vasili IV continuer son ouvrage et bâtir au Kremlin, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, la métropole actuelle, célèbre par son clocher, surmonté de cette fameuse croix d'Ivan Veliky, que l'on croyait d'or massif, que les Français emportèrent dans leur retraite, et qu'ils furent forcés de jeter dans je ne sais plus quelle rivière.

Sous Ivan IV, — Ivan le Terrible, — fut bâtie, au milieu d'embellissements successifs, la fameuse église de *la Protection*, vulgairement appelée de Vasili-Blagennoï, dont nous parlerons plus longuement dans une autre occasion.

Que l'on me pardonne d'avoir consacré quelques pages à la fondation et à l'accroissement de Moscou. Moscou est pour nous une ville légendaire; elle a vu une de ces catastrophes pareilles à celles de Cambyse et d'Attila; elle est le

point extrême où, après avoir planté son drapeau à Thèbes dans le Sud, la France alla planter son drapeau dans le Nord.

Toute notre épopée révolutionnaire et impériale, la plus grande qui ait été accomplie depuis Alexandre et César, est enfermée entre le nom de Bonaparte inscrit sur les pylônes de Thèbes, et le nom de Napoléon, gravé sur les ruines du Kremlin.

Il ne faut donc pas s'étonner si le cœur me battit en traversant la ville de Joury Dolgorouky.

Peut-être aussi le désir de revoir deux amis était-il pour quelque chose dans ces battements.

Jenny nous attendait à la porte de Petrovsky-Park, Narychkine sur son perron, où il passait la revue de son haras; ce qui était son occupation et sa jouissance de tous les matins.

Narychkine, disons-le en passant, a le plus beau haras de la Russie; lui seul possède la race de ce fameux étalon de Grégoire Orlof, étalon dont le nom russe, que j'ai le malheur de ne pas me rappeler, est la traduction du mot français *le Brave*.

Notre apparition fut saluée par des cris de joie; on n'y croyait pas.

Narychkine suspendit un instant sa revue. Jenny nous entraîna pour nous montrer notre installation.

Un charmant pavillon, relié à la villa principale par une haie de lilas et par un jardin plein de fleurs, nous avait été complétement abandonné, et à notre intention venait d'être remeublé à neuf.

Luxe inouï à Moscou, nous avions chacun un lit.

Tous les petits soins de confortable et de toilette qu'une femme peut mettre à un aménagement intérieur avaient été prodigués à nos chambres par notre charmante hôtesse. Il était évident que l'on voulait nous garder le plus longtemps

possible; par malheur, nos jours étaient comptés; je voulais être à Nijni-Novgorod pour la foire célèbre, à laquelle l'Europe et l'Asie envoient leurs représentants.

Notre visite, nos exclamations, nos remercîments furent interrompus par la cloche qui sonnait le déjeuner. Nous nous rendîmes au corps de logis principal, où je trouvai le cuisinier, son bonnet de calicot à la main.

Ce cuisinier, quoique meilleur que celui de Kouchelef, n'en était pas moins un cuisinier russe, c'est-à-dire un être pétri de préjugés. Il est vrai qu'il se sentait soutenu dans son opposition à la cuisine française par Narychkine, qui, en sa qualité de vieux boyard, préférait la cuisine d'Ivan le Terrible, ou, si l'on veut, la cuisine terrible d'Ivan.

Mais Narychkine s'était incliné devant les devoirs de l'hospitalité, et il avait été convenu que, pendant tout le temps de mon séjour à Petrovsky-Park, le seigneur Koutousof — notre cuisinier, comme on le voit, portait un nom célèbre — ne relèverait que de moi

Il m'attendait pour me prêter foi et hommage, comme à son seigneur suzerain.

Nous nous étions déjà connus à Saint-Pétersbourg; ce qui lui rendait cette humiliation moins douloureuse.

Seulement, un obstacle grave, sinon insurmontable, se plaçait entre le serf et le seigneur. Le serf ne savait pas un mot de français; le seigneur ne savait pas un mot de russe.

Il fut convenu que notre hôtesse descendrait des hauteurs de la coquetterie, — sur lesquelles je dois avouer qu'en dehors des châteaux et des villas d'hiver et d'été sur lesquels elle règne, elle a bâti sa demeure habituelle, — pour nous servir d'interprète.

Je fis mes observations sur le déjeuner, qui était meilleur que je ne l'attendais d'un cuisinier russe; mais je louai sans restriction un esturgeon cuit au court bouillon, et

mangé froid, sans autre assaisonnement que du raifort.

Si j'ai jamais un cuisinier, c'est le seul plat que je lui permettrai d'emprunter à la cuisine russe.

Après le déjeuner, on proposa une promenade où je voudrais. Qu'il sorte ou qu'il ne sorte pas, Narychkine a toujours, à cinquante pas du perron, une calèche attelée de quatre chevaux; ces chevaux, attelés de front comme ceux d'un char de triomphe, et formant l'éventail, font, il faut le dire, un merveilleux effet.

Mais je déclarai que je ne sortirais pas de la journée, et que ma première visite serait le même soir, pour le Kremlin, vu au clair de lune.

Il était convenu que j'étais le maître et que chacun m'obéirait.

Narychkine baissa la tête comme les autres, monta seul dans sa voiture à quatre chevaux et se rendit au club.

Nous le regardâmes s'éloigner dans toute sa majesté, brillant comme Apollon conduisant le char du soleil.

Puis, quand il eut disparu à l'angle de la haie, car il n'y a que des haies à Petrovsky-Park, nous allâmes nous jeter, comme des enfants en vacances sur le foin de la pelouse que l'on venait de faucher.

J'ai quelques bons souvenirs dans ma vie, de ces souvenirs qui, dans les heures tristes, passent devant vous, comme des visions consolantes, souvenirs de liberté, de tendresse, d'amitié.

Petrovsky-Park est un de ces souvenirs-là.

Merci aux bons et chers amis à qui je le dois !

La journée passa comme si les heures eussent été des secondes. Le soir vint, la lune se leva, une douce et amoureuse lumière se répandit sur toute la nature : c'était l'heure choisie par moi, l'heure de sortir, l'heure d'aller voir le Kremlin.

J'avais été bien inspiré lorsque j'avais décidé que je verrais le Kremlin de cette façon. Les objets que l'on visite subissent évidemment les influences du jour, du soleil, de l'heure et plus encore de la disposition dans laquelle on se trouve.

Eh bien, le Kremlin vu, ce soir-là, sous cette douce lumière, baigné dans cette atmosphère vaporeuse, me parut, avec ses aiguilles s'élançant vers les étoiles comme des flèches de minaret, un palais de fée dont la plume ne saurait donner une idée.

Je rentrai émerveillé, ravi, subjugué, — heureux.

Heureux ! mot splendide qui sort si rarement de la bouche de l'homme, et dont les lettres sont empruntées au vocabulaire des anges.

LII

UN INCENDIE

Dans le but de me faire donner par lui quelques renseignements curieux, Narychkine avait invité à déjeuner avec nous, pour le lendemain de mon arrivée, le maître de police Schetchinsky.

Nous étions à table depuis dix minutes, à peu près, quand un officier de police entra tout effaré sans se faire annoncer, et prononça ce seul mot :

— *Pajare !*

Le maître de police bondit de son siége.

— Qu'y a-t-il? demandai-je.

— Le feu ! dirent ensemble Narychine et Jenny.

Le feu, à Moscou, est un accident qui n'est pas rare ; mais c'est toujours un grave accident.

Sur les onze mille maisons de Moscou, trois mille cinq cents seulement sont en pierre; le reste est en bois; nous parlons de l'intérieur de la ville.

Comme Saint-Pétersbourg compte ses années de désastres par ses inondations, Moscou compte les siennes par ses incendies.

Il va sans dire que celui de 1812 fut le plus terrible.

Avec ses faubourgs, Moscou compte près de vingt mille maisons. Si l'on en croit l'auteur de l'*Histoire de la destruction de Moscou en* 1812, treize mille huit cents maisons furent réduites en cendres; six mille à peine restèrent debout.

Le désir d'assister à ce magnifique et terrible spectacle me prit au cœur.

— Où est l'incendie ? demandai-je au maître de police.

— A deux verstes d'ici, dans Kaloujkria.

— Pouvez-vous m'emmener avec vous ?

— Si vous me promettez de ne pas me retarder d'une minute.

— Partons.

Je sautai sur mon chapeau ; nous courûmes à la porte. La troïka du maître de police, attelée de trois vigoureux chevaux noirs, nous attendait; nous y montâmes.

— Ventre à terre ! cria M. Schetchinsky.

Le messager, qui était venu nous prévenir, était déjà en selle ; il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, et partit comme l'éclair.

Nous le suivîmes.

Avant d'avoir fait ces deux verstes avec le maître de police, je n'avais pas idée de la vitesse à laquelle peut atteindre une voiture emportée au galop de trois chevaux.

J'eus un moment, non pas de peur, mais de saisissement; la respiration me manquait.

Nos chevaux, tant qu'ils furent sur la route extérieure, qui est macadamisée, nous enveloppèrent de poussière; mais, en arrivant sur le pavé pointu de Moscou, ils nous enveloppèrent littéralement d'étincelles.

Je me cramponnai à la galerie de fer du drojky pour ne pas être lancé dehors. Sans doute le maître de police y mettait de la coquetterie; car, à chaque instant, il criait, quoique la chose me parût impossible :

— *Paskaré! paskaré!* (Plus vite! plus vite!)

Dès notre sortie de Petrovsky-Park, nous avions vu la fumée s'élever, et, comme, par bonheur, il ne faisait pas de vent, se développer sur le lieu de l'incendie comme un immense parasol.

A mesure que nous approchions du théâtre du sinistre, la foule s'épaississait; mais l'homme qui galopait devant nous et que nous suivions à une longueur de cheval, criait :

— Place au maître de police!

Et, quand, à ce nom redouté, on ne se rangeait pas assez vite, il frappait sur les retardataires à grands coups de knout.

Le bruit que nous faisions, la frénésie de notre course, les cris de notre courrier, attiraient sur nous tous les regards; on se rangea comme on se fût rangé d'une trombe, d'un tourbillon, d'une avalanche.

Nous passâmes entre deux haies vivantes comme l'éclair entre deux nuages.

Je croyais à tout moment que nous allions écraser quelqu'un; nous ne touchâmes pas un habit.

En moins de cinq minutes, nous nous trouvâmes en face de l'incendie.

Nos chevaux s'arrêtèrent frémissants et pliant sur les jarrets.

— Sautez, me dit M. Schetchinsky. Je ne réponds pas des chevaux.

En effet, en respirant la fumée, presque le feu, l'attelage se cabra comme celui d'Hippolyte.

Nous étions déjà à terre.

Le cocher fit pirouetter le drojky sur lui-même, et disparut.

Toute une île de maisons brûlait. Deux cents mètres environ de bâtiments étaient en feu, avec retour sur les côtés.

Par bonheur, la rue sur laquelle donnait cette façade enflammée était large de quinze à vingt mètres.

Mais il n'en était pas ainsi des deux côtés : l'île n'était isolée des îles voisines que par deux ruelles d'une quinzaine de pieds.

Ces deux ruelles étaient les seuls passages qui permissent d'attaquer l'incendie par derrière.

Le maître de police s'apprêta à s'élancer dans une de ces ruelles.

— Où allez-vous? lui demandai-je.

— Vous le voyez bien, dit-il.

— Vous allez passer dans cette ruelle?

— Il le faut ! Attendez-moi ici.

— Pas du tout ; je passe avec vous.

— Pour quoi faire? Vous n'y avez pas besoin.

— Pour voir. Du moment que vous passerez, je passerai.

— Vous êtes décidé?

— Oui.

— Tenez-moi par la ceinture de mon sabre et ne me lâchez pas.

Je le pris par la ceinture de son sabre; nous nous élançâmes.

Pendant quelques secondes, je ne vis que du feu, je ne respirai que du feu; je crus que j'allais étouffer, j'ouvris la bouche en chancelant.

Par bonheur, il y avait une rue à notre droite, le maître de police s'y élança.

Je tombai haletant sur une poutre.

— Vous n'allez pas rechercher votre chapeau? me demanda-t-il en riant.

Je m'aperçus, en effet, que mon chapeau était tombé dans le trajet.

— Ma foi, non, lui dis-je. Il est bien où il est, qu'il y reste. Seulement, je boirais bien un verre d'eau, ne fût-ce que pour éteindre la flamme que j'ai avalée.

— De l'eau! cria le maître de police.

Une femme se détacha d'un des groupes qui regardaient l'incendie, entra dans une maison, en sortit avec une cruche et me l'apporta.

Jamais vin du Cap ou de Tokay ne me parut avoir la saveur de cette eau.

Pendant que je buvais, nous entendîmes un roulement pareil à celui du tonnerre: c'étaient les pompiers qui arrivaient.

Comme les incendies sont très-fréquents à Moscou, le service des pompes y est assez bien organisé.

Moscou est divisé en vingt et une régions; chaque région a ses pompes

Un homme veille continuellement sur la terrasse du clocher le plus élevé de cette région, surveillant les incendies.

A la première lueur du feu, il met en mouvement un système de globes, qui a son langage comme un télégraphe, et qui indique, non-seulement le sinistre, mais encore le lieu du sinistre.

Aussitôt, les pompiers sont prévenus, s'attellent aux pompes et se dirigent vers l'incendie.

Ils arrivaient; mais, quoiqu'ils n'eussent pas perdu une minute, le feu avait été plus vite qu'eux.

Il avait pris dans une auberge bâtie en bois, et par l'im-

prudence d'un charretier qui avait allumé son cigare dans une cour pleine de paille.

Une porte était ouverte sur cette cour. On eût dit celle de l'enfer.

Le maître de police s'élança dans la même ruelle par laquelle nous étions venus, et reparut avec quatre pompes.

A mon grand étonnement, il dirigea l'eau, non pas sur le foyer de l'incendie, mais sur les toits des maisons environnantes.

Je lui demandai la cause de cette déviation.

— N'avez-vous pas un proverbe français qui prétend qu'il faut faire la part du feu ?

— Oui, lui dis-je.

— Eh bien, le feu n'a rien à dire, je lui fais ou plutôt je lui laisse sa part; seulement, je vais tâcher qu'il s'en contente.

— Et pourquoi dirigez-vous particulièrement l'eau de vos pompes sur les toits.

— Parce que, comme vous pouvez le voir, les toits sont en tôle; au voisinage de la flamme, ils rougissent, et, au lieu de garantir les charpentes qui les soutiennent, ce sont eux qui y mettent le feu.

La seule fontaine qui existât dans le voisinage était à trois cents pas environ; les pompes vides étaient obligées de courir à la fontaine et de s'y remplir.

— Pourquoi ne faites-vous pas faire la chaîne? lui demandai-je.

— Qu'est-ce que cela, la chaîne?

Je lui expliquai qu'en France, aussitôt qu'un incendie se déclarait, chacun s'offrait de bonne volonté, que l'on faisait une chaîne allant du lieu de l'incendie à la fontaine, au puits, à la rivière; — que les seaux circulaient de main en main, — et qu'au lieu que ce fût la pompe qui allât trouver l'eau, c'était l'eau qui allait trouver la pompe, laquelle pouvait ainsi jouer sans interruption.

— C'est une bonne chose, une excellente chose, me dit-il. Je comprends cela. Mais nous n'avons pas de loi qui force le peuple à ce service.

— Chez nous, non plus; seulement, tout le monde s'y prête. J'ai vu, dans l'incendie du Théâtre-Italien, des princes faire la chaîne.

— Mon cher monsieur Dumas, me dit le maître de police, c'est de la fraternité, cela, et le peuple russe n'en est pas encore à la fraternité.

— Et vos pompiers, lui demandai-je, où en sont-ils?

— A l'obéissance; allez les voir travailler, et vous m'en donnerez des nouvelles.

Je pensai que c'était ce que j'avais de mieux à faire: je m'attachai à la première pompe vide comme je m'étais attaché à la ceinture du maître de police, et, après avoir traversé une atmosphère de soixante et dix degrés, je me retrouvai dans la grande rue.

Les pompiers, en effet, étaient à l'œuvre.

Ils avaient gagné les greniers des maisons les plus proches de l'incendie, et, à l'aide de haches, de leviers, de leur main gauche garnie d'un gant, ils enlevaient les toits.

Mais ils n'arrivèrent pas à temps; à la maison faisant l'angle de la ruelle, la fumée commença de sortir par les fenêtres des greniers; puis, au milieu de cette fumée, on aperçut des jets de flamme.

Les pompiers ne continuèrent pas moins de marcher en avant, et, comme des soldats qui attaquent l'ennemi, ils attaquèrent le feu.

Ces hommes étaient vraiment admirables.

Ce n'était pas l'entrain instinctif de nos pompiers à nous, où chacun combat l'élément destructeur avec son intelligence, crée des ressources de défense, invente des moyens de victoire; non, c'était l'obéissance passive, entière, absolue. Leur chef leur eût crié: « Jetez-vous dans le feu, » qu'ils

s'y fussent jetés avec la même impassibilité, quoiqu'ils eussent su que là était une mort certaine et inutile.

Cependant c'était le courage, — et c'est toujours un beau spectacle que le courage.

Mais ce courage, j'étais peut-être le seul à l'apprécier; trois ou quatre mille personnes se trouvaient là comme moi, regardant comme moi, mais sans paraître donner la moindre marque d'intérêt pour cet immense désastre, ou de sympathie pour ce grand courage.

En France, il y eût eu des cris de terreur, d'encouragements, des menaces, des bravos, des applaudissements, des hurlements.

Là, rien : un silence morne; non pas le silence de la consternation, celui de l'indifférence.

Ce fut alors que le mot du chef de police me frappa par sa profondeur : « Le peuple russe n'en est pas encore à la fraternité. »

Combien de révolutions faut-il donc à un peuple, pour qu'il en arrive où nous en sommes?

J'étais plus attristé de cette indifférence que je ne l'étais de l'incendie. J'allai prendre congé de Moynet, qui, dans un coin, faisait un croquis de cette scène. Je montai dans un drojky, et je me fis reconduire à Petrovsky-Park.

Je trouvai les chevaux à la voiture, Karmouska sur son siége, et ma charmante hôtesse m'attendant.

Quant à Narychkine, il s'était lassé de m'attendre, et il s'en était allé, avec la calèche à deux chevaux, à son club.

En hôte galant, il nous avait laissé le quadrige.

On avait résolu que je visiterais le couvent des Vierges.

Je demandai la permission de changer de tout et de donner un coup de brosse à mes cheveux grillés.

Dix minutes me furent accordées.

Peut-être croira-t-on que mon empressement à visiter le monastère tenait au titre pompeux dont il est décoré.

Point. Je savais que l'étymologie était fausse et que le nom de *Diévitchei* lui était venu par corruption du nom de sa première abbesse, qui se nommait Hélène Devitchkyne.

Mais autre chose m'attirait vers ce couvent, doublement célèbre, doublement historique; c'est que, au milieu de beaucoup de tombes illustres, il renferme celles de Sophie Alexievna et d'Eudoxie Féodorovna, dont j'ai raconté la tragique histoire.

Du reste, outre les souvenirs qu'il rappelle, ce couvent est digne d'être vu, comme l'un des plus beaux, l'un des plus riches, l'un des plus pittoresques des environs de Moscou.

Il date de 1524 et fut bâti par le grand prince Vasili Ivanovitch, en commémoration du départ de la fameuse vierge de Smolensk, qui avait été réclamée sous le règne du grand prince Vasili Vasilievitch, laquelle, partant de Moscou, fut accompagnée processionnellement au delà de la barrière de Longenitskaïa, et fit, avant de traverser la rivière, une halte d'adieu à Moscou.

C'est à l'endroit même où eut lieu cette halte sainte que le couvent fut élevé.

Ce couvent renferme huit églises et est situé au bord de la Moskova.

Sur l'éloge que je fis à Moynet de la beauté de ce couvent, nous y retournâmes le lendemain, et, malgré le peu d'enthousiasme de mon compagnon pour les édifices russes, celui-ci trouva grâce à ses yeux, et il en fit un magnifique dessin.

Après avoir visité le monastère de Novo-Diévitchei, j'avais demandé à revenir par le Kremlin. Je voulais voir au grand jour ces lieux qui m'avaient si fort impressionné la nuit.

La plus grande, la plus terrible page, peut-être, de notre histoire, est écrite là.

C'est là que l'empereur, comme un autre Christ, a eu sa sueur de sang.

Au moment où son rêve vient de s'accomplir, au moment où, après avoir frappé aux portes de l'Inde par le Midi, il y frappe par le Nord; au moment où, après Smolensk et la Moskova, il s'assied au Kremlin, c'est-à-dire dans le palais des vieux tzars moscovites, sur le trône de Vladimir Ier, de Sophie Paléologue et de Pierre le Grand, ce cri terrible, ce cri innattendu retentit :

— Au feu!

Il s'approche de la fenêtre d'où son regard peut embrasser toute la ville. En vingt endroits différents le feu a éclaté à la fois.

— Nous allons voir, avait dit l'empereur en entrant à Moscou, ce que les Russes vont faire; s'ils se refusent à traiter, il faudra bien en prendre notre parti; nos quartiers d'hiver sont maintenant assurés. Nous donnerons au monde le singulier spectacle d'une armée hivernant paisiblement au milieu des peuples ennemis. L'armée française dans Moscou sera le vaisseau pris dans les glaces. Au printemps, le dégel et la victoire!

Et voilà que le vaisseau était pris, non dans les glaces, mais dans le feu.

Napoléon croit que son génie a tout prévu : batailles sanglantes, hiver rigoureux, les revers mêmes. — On a Moscou, derrière soi deux cent mille hommes; on est au-dessus de toutes les catastrophes.

Il a tout prévu, excepté une chose.

LE FEU!

L'empereur, appuyé à l'angle de la fenêtre, regarde pensif, sombre, le terrible incendie.

« Scipion, dit Polybe, en voyant brûler Carthage, eut un

triste pressentiment du sort que Rome pouvait avoir à son tour ! »

— Voilà donc comme ils font la guerre ! s'écrie enfin Napoléon sortant de sa torpeur. La civilisation de Saint-Pétersbourg nous a trompés; ce sont toujours des Scythes.

Puis il ordonne des manœuvres contre le feu comme il en a ordonné contre l'ennemi.

Seulement, il n'a plus affaire à des hommes; c'est un élément qu'il s'agit de combattre. Le titan a rencontré une force de la nature plus puissante que la sienne.

Le duc de Trévise et son corps d'armée marcheront contre l'incendie et l'éteindront.

Mais alors le vent se fait l'auxiliaire du feu. Blucher vient en aide à Wellington. Il faut reculer devant l'immense embrasement!

Tout à coup, la flamme redouble de violence et change de couleur; la partie basse, qui est en bois, renferme de nombreux magasins d'eau-de-vie, d'huiles et d'esprit-de-vin. Un fleuve de lave sort de ce cratère, s'avance en flammes, se répand et attaque par leur base les maisons encore intactes et qui prennent feu sur tous les points à la fois.

Nos travailleurs reculent, poursuivis par les flammes.

L'incendie n'a plus de direction, plus de limites; il mugit, il bouillonne; cent cratères séparés se réunissent. Moscou n'est plus qu'un océan de feu, battu par la tempête.

Napoléon referme la fenêtre et se jette sur un canapé, son cœur se brise à la vue d'un pareil spectacle; mais les vitres éclatent, les étincelles entrent dans le palais, on respire du feu.

Il faut quitter le palais. Il faut fuir.

Fuir ! mot inconnu.

Napoléon reste.

Le feu a pris aux écuries du palais. La paille enflammée

tombe dans la cour de l'arsenal. Les caissons de notre artillerie y sont.

Là est le danger; Napoléon a un prétexte pour sortir du Kremlin; il va combattre l'explosion, en s'y exposant. Il descend dans la cour de l'arsenal.

Ce n'est pas fuir, c'est charger.

Les canonniers le voient et l'entourent; la moitié perd la tête et cesse de combattre le feu, l'autre moitié veut le pousser dehors.

Le général de la Riboissière, au nom de la France, un genou en terre, lui ordonne humblement de sortir.

Le prince Eugène, les maréchaux Lefebvre et Bessières le supplient de se retirer.

Il ordonne au prince de Neuchâtel et à Gourgaud de monter sur la plus haute terrasse du palais; c'est celle qui est la plus proche de la tour d'Ivan.

Ils obéissent; la violence du vent, la raréfaction de l'air, font une tempête qui manque de les emporter; ils se cramponnent au parapet de la terrasse en criant :

— Le feu entoure le Kremlin! Sauvez l'empereur!

— Reconnaissez un passage, monsieur de Mortemart, dit Napoléon vaincu, et sortons.

Et il ajoute tout bas:

— Quoique mieux vaudrait peut-être mourir ici.

M. de Mortemart rentra. On peut sortir du Kremlin par une poterne donnant sur la Moskova.

L'empereur pousse un soupir, suit son guide et franchit le seuil du palais sacré.

Il vient de faire le premier pas sur la pente fatale qui conduit aux revers; derrière cet horizon que lui cache la fumée de l'incendie, se trouvent Sainte-Hélène, l'exil, la mort!

Mais aussi l'apothéose!

Napoléon se retire au palais de Petrovsky, bizarre bâtisse

en brique et en pierre, mélange bâtard de l'architecture de Louis XIV et de Louis XV.

Ce palais, je l'ai vu en allant au couvent de Novo-Diévitchei; il est à cinq cents pas à peine de la villa de Narychkine.

Il y a un pèlerinage que tout Français doit faire en quittant Moscou, c'est celui du cimetière des étrangers.

En s'y rendant, il côtoiera la Jaousa; c'est sur ce ruisseau que le tzar Pierre a appris son métier de marin.

Une fois dans le cimetière, le voyageur ne s'amusera pas à lire les noms écrits en grosses lettres et les épitaphes pompeuses; il cherchera l'endroit le plus désert du champ des morts, et, sous les ronces qui recouvrent un tumulus, pareil à celui des Perses dans la plaine de Marathon, il découvrira un rocher, sur lequel une main pieuse a écrit avec la pointe d'un couteau :

FRANÇAIS MORTS
PENDANT ET APRÈS L'OCCUPATION.

Ne serait-ce pas un bel exemple à donner au monde, aujourd'hui que cinquante ans sont écoulés, aujourd'hui que la paix a succédé au canon de 1814, de 1853, d'enlever les ronces qui couvrent ce tumulus, d'y étendre une dalle de marbre, de troquer, contre quatre canons français demeurés au Kremlin, quatre canons pris à Sébastopol, de faire fondre, avec ces quatre canons, par Barye, un lion mort, la griffe étendue sur un drapeau déchiré, de convoquer à Moscou douze vétérans russes échappés à Borodino, douze vétérans français échappés à la Bérésina, et, Russes et Français, la main dans la main, d'aller faire une dernière prière sur cette tombe, dont seul peut-être, aujourd'hui, je connais l'existence, mais dont seul, à coup sûr, je me souviens?

On a écrit des volumes sur cet incendie de Moscou.

Lorsque la chute de Napoléon permit de le calomnier sans crainte, on l'accusa de ce crime, accusation absurde, puisque cet incendie renversait tous ses calculs, détruisait toutes ses espérances.

La voix de l'histoire, par la bouche des écrivains français Ségur et Gourgaud, par celle du narrateur russe M. Boutourline, accuse le gouverneur de Moscou, Rostopchine.

Rostopchine se laissa accuser pendant douze ans ; puis, au bout de ce temps, prit la plume ; et, dans une brochure écrite en français, intitulée *la Vérité sur l'incendie de Moscou,* dénia la responsabilité de cette grande mais terrible action, et la rejeta sur le hasard.

L'empereur Alexandre désavoua l'incendie, mais sans le désapprouver.

Le comte Rostopchine donna, en 1814, sa démission qui fut acceptée.

Une tradition polupaire veut que le comte Rostopchine soit un fils naturel de Paul 1er avec lequel, sauf la taille qu'il avait plus droite et plus élevée, il avait, d'ailleurs, de grands traits de ressemblance ; son esprit — il passait à Moscou pour un homme d'esprit — était un singulier mélange de violence, de raillerie et de trivialité.

La proclamation qu'il fit lire aux Français arrêtés par son ordre à l'approche de notre armée et qu'il exilait à Makarief, proclamation que j'ai copiée sur l'original écrit de sa main, donnera une idée de son style.

La voici :

« Français !

» Votre empereur a dit, dans une proclamation à son armée :

» Français!

» Vous m'avez dit tant de fois que vous m'aimiez, » prouvez-le-moi donc en me suivant dans les régions » hyperborées, où règnent l'hiver et la désolation, et où le » souverain ouvre ses ports aux Anglais, nos éternels » ennemis. »

» Français!

» La Russie vous a donné asile, et vous n'avez cessé de faire des vœux contre elle; c'est pour éviter un massacre et ne pas salir les pages de notre histoire par l'imitation de vos infernales fureurs révolutionnaires, que le gouvernement se voit obligé de vous éloigner. Vous quittez l'Europe, vous allez en Asie; vous vivrez au milieu d'un peuple hospitalier, fidèle à ses serments, et qui vous méprise trop pour vous faire du mal. Tâchez d'y devenir bons sujets; car vous ne parviendrez pas à l'infecter de vos mauvais principes. Descendez dans la barque que je vous ai fait préparer, rentrez en vous-mêmes, et tâchez de n'en pas faire une barque à Caron..

» Comte ROSTOPCHINE. »

La citation d'une pareille pièce fait mieux connaître l'homme que tout ce que l'on pourrait en dire.

Au reste, il ne fut pas plus dur pour Moscou qu'il ne le fut pour sa maison de campagne, qu'il brûla de sa propre main, pour qu'elle ne fût pas souillée par le contact des Français.

LIII

IVAN LE TERRIBLE

Le rouge, en Russie, est la couleur par excellence; rouge et beau sont donc synonymes. Si vous n'êtes pas prévenu, vous entendez dire : « L'escalier Rouge, la place Rouge; » vous cherchez une place écarlate et un escalier ponceau, et vous ne trouvez pas trace de la couleur indiquée.

La première chose qui frappe les yeux en arrivant sur la place Rouge est le monument de Minine et de Pojarsky.

Le monument est une de ces anomalies étranges que l'on rencontre en Russie. Chez nous, pays d'égalité, nous n'avons rien de pareil.

Sur le même piédestal, Minine le boucher, représentant du peuple, et Pojarsky, le général, représentant de la noblesse.

Minine, que l'on a voulu faire chef de l'armée, et qui a désigné Pojarsky; Pojarky, que l'on a voulu faire tzar, et qui a désigné Michael Romanov.

Le groupe est magistral et d'une belle et fière tournure. Le voïvode Pojarsky est assis, vêtu à l'antique, fantaisie assez inexplicable de l'auteur; il tient son épée de la main droite, appuie la gauche sur son bouclier. Minine, le bourgeois de Nijny-Novgorod, s'avance vers lui, pose la main gauche sur l'épée du prince, lève le bras droit, avec le geste d'un homme qui invoque secours.

Le piédestal du monument porte cette inscription :

AU BOURGEOIS MININE
ET
AU PRINCE POJARSKY,
LA RUSSIE RECONNAISSANTE.
L'AN 1818.

A quelques pas du monument aboutit le bazar, que l'on appelle la Ligne d'or, parce qu'il est presque entièrement occupé par des orfévres ou des marchands de pierres précieuses.

C'est là que les amateurs de vieil or et de vieil argent vont acheter les coupes, les verres, les calices, les choppes, les bracelets, les ceintures, les bagues, les poignards en général; la façon n'est comptée pour rien, et l'or et l'argent se vendent au poids.

C'est encore là que l'on trouve les belles turquoises, chose rare, et objet éternel de la recherche des Russes. Ce sont des Persans et des Chinois qui les vendent, montées ou non montées; celles qui sont montées le sont presque toujours en argent.

La valeur de la turquoise varie d'une façon incroyable, selon sa nuance; plus elle affecte un azur foncé, plus elle est précieuse; entre deux turquoises de la même taille, une nuance presque imperceptible met cinq cents francs de différence.

La turquoise est pour les Russes plus qu'un bijou, c'est une superstition : l'ami donne à l'ami, l'amant à la maîtresse, la maîtresse à l'amant, un *porte-bonheur* au moment de se séparer ; ce *porte-bonheur*, c'est une turquoise.

Plus la nuance est foncée, plus puissant est le talisman.

Si, pendant l'absence de la personne aimée, la turquoise

donnée par elle pâlit, c'est qu'elle est malade ou devient infidèle. On m'a montré des turquoises qui *étaient mortes* le même jour que leur ancien propriétaire.

Elle étaient devenues d'un vert livide, après avoir été du plus bel azur.

Cette recherche que font les Russes de la turquoise, comme d'une pierre vivante et sympathique, double leur prix à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Je suis sûr que l'on ferait une excellente spéculation en achetant des turquoises à Paris, et en allant les revendre à la Ligne d'or ou à la Grande-Millione.

Une sorte de bijoux fort à la mode encore en Russie sont les bagues parlantes, raffinement de tendresse à peu près inconnu chez nous.

Par la disposition des pierres, et par la première lettre de ces pierres, on écrit le nom de la personne dont on désire garder le souvenir.

Supposez le nom de Jane, vous l'écrirez avec une Jacinthe, une Améthiste, une Néphrite, une Émeraude.

Rapprochez les quatre initiales en les isolant du reste du mot, et vous trouverez JANE.

Les Russes ont le même amour pour les pierres précieuses que leurs voisins les Asiatiques; mais regardez la main d'un Russe, main presque toujours chargée de bagues, vous y trouverez les turquoises en majorité.

A la foire de Nijni, j'ai vu vendre des turquoises, des rubis et des émeraudes à la mesure, comme on vend chez nous des noisettes. La mesure se vendait cent mille, cent cinquante mille, deux cent mille francs.

Les ouvriers russes sont les premiers monteurs de pierres fines qu'il y ait au monde; nul ne peut les égaler dans l'art de sertir le diamant.

En quittant la Ligne d'or, je demandai à passer par le Kremlin; je voulais voir le tombeau de Matveif, pour lequel

j'avais une certaine sympathie; c'est ce boyard, on se le rappelle, qui avait, en traversant la ville de Kirkini, découvert Nathalie fille de Kyrille, mère de Pierre 1er, et que la princesse Sophie avait livré à la fureur des strélitz révoltés.

Ce tombeau s'élève, près de l'école et de l'église des Arméniens dans la Miasnitskaïa; — la Miasnitskaïa est une chapelle sépulcrale de modeste apparence dont les strélitz ont pu non-seulement fournir les pierres, mais encore être les maçons.

Quant à la fameuse église de Vasili-Blagennoï ou de la Protection de la Vierge, qui s'élève près de la porte Spaskoï, dans le Kitaïgorod, c'est le rêve d'un esprit malade mis à exécution par un architecte fou.

Ivan le Terrible la fit élever l'an 1554, en action de grâces de la prise de Kasan. Nous verrons, en passant à Kasan, un autre monument d'un aspect plus sévère, et qui est le tombeau des soldats morts en faisant cette conquête.

Au reste, le but d'Ivan le Terrible fut rempli. Il avait dit à l'architecte de ne rien négliger pour faire de ce monument le chef-d'œuvre de son art, et l'architecte, à son avis, avait si bien réussi, qu'il lui fit crever les yeux, afin qu'il n'enrichit aucun roi ni aucun État d'un analogue chef-d'œuvre.

Toute l'église, surmontée de je ne sais combien de coupoles bulbeuses, est peinte de couleurs criardes et bigarrées où le vert tendre et le rouge vif dominent.

Je me fis bon nombre d'ennemis à Moscou en ne partageant pas l'admiration universelle pour l'église de Vasili-Blagennoï. Mais ce que l'on ne saurait assez admirer, c'est ce que l'on appelle au Kremlin les salles du trésor et des armes.

Là, dans d'immenses salles, sont rangés avec un ordre parfait une foule d'objets précieux, soit par la matière, soit par le rôle historique qu'ils ont joué, depuis le trône de

Vladimir Monomaque jusqu'au brancard sur lequel se faisait porter Charles XII blessé.

Rien que les trônes, réunis dans une vaste salle, racontent à eux seuls l'histoire de la Russie.

Le premier, et le plus ancien en date — celui de Vladimir Monomaque, que nous venons de nommer, et qui était petit-fils de Vladimir le Grand, — remonte au commencement du XII[e] siècle, puisque Vladimir Monomaque s'assit sur ce trône pour la première fois en 1113. Il est en bois de noyer avec un dais soutenu par quatre piliers.

Il se compose de douze panneaux ornés de bas-reliefs sculptés et représentant :

1° Le prince russe rassemblant son conseil pour déclarer la guerre aux Grecs;

2° L'armement des troupes destinées à cette guerre;

3° Le départ de l'armée;

4° L'attaque de Constantinople;

5° Les villages grecs tombant au pouvoir des Russes;

6° Le retour des Russes rapportant le butin;

7° La guerre des Grecs et des Perses;

8° Le conseil de l'empereur grec se proposant de demander la paix aux Russes;

9° Les ambassadeurs grecs portant à Vladimir Monomaque les attributs de la souveraineté;

10° Leur navigation et leur voyage, de Constantinople à Kiev;

11° La présentation des ambassadeurs, à Kiev;

12° Enfin, le couronnement de Vladimir Monomaque par les ambassadeurs grecs.

Voici quels sont les autres trônes :

1° Un fauteuil grec en ivoire, dont les panneaux sculptés présentent des objets sacrés et profanes, entourés d'arabesques composées de figures, de quadrupèdes, d'oiseaux et de poissons.

Il fut offert, en 1473, au tzar Ivan III, par les ambassadeurs qui accompagnèrent, de Rome à Moscou, la princesse Sophie Paléologue, que le tzar avait demandée en mariage.

Comme date, ce trône rappelle un fait historique remarquable.

Cette princesse Sophie était fille de Thomas Paléologue Porphyrogénète, frère de Constantin Paléologue, le même qui mourut en 1453, en voyant son empire tomber aux mains des Turcs.

Or, par cette union avec les derniers descendants des Paléologues, Ivan III se regarda comme l'héritier de la couronne grecque et comme le souverain de Constantinople et, le mariage consommé, il remplaca par l'aigle à deux têtes — armes de la Russie moderne — le cavalier slave, armes de la vieille Russie, que deux familles polonaises ont seules le droit de porter aujourd'hui : la famille Czartoryski et la famille Sangousko.

2° Le trône du fameux Boris Godounof, le véritable inventeur du servage en Russie, l'assassin du petit Dmitry, dont la mort ouvrit le champ à tous les faux Démétrius; c'est un don d'Abbas, schah de Perse. Parmi les pierres précieuses dont il est orné, on compte huit mille huit cent vingt-quatre turquoises.

Le dossier est surmonté de l'aigle impérial.

3° Le trône d'Alexis-Michaelovitch, père de Pierre le Grand Son ornement, qui est très-riche, est du gothique oriental; les panneaux et le dossier sont ouvragés d'or, ornés d'arabesques et enrichis de huit cent soixante-seize diamants douze cent vingt-quatre pierres précieuses.

Quant aux perles, il serait impossible de les compter.

Sur le dossier, deux anges soutiennent la couronne impériale de Russie.

Il fut offert au tzar par la compagnie arménienne d'Ispahan.

4° Enfin le trône des tzars Ivan et Pierre, fabriqué à Hambourg, en argent massif et appliques. Une séparation placée au milieu de la banquette fait un siége séparé à chacun des empereurs.

Dans le dossier est une ouverture recouverte d'un drap d'or et qui faisait, assure-t-on, un troisième trône pour la princesse Sophie, qui, régnant au nom de ses deux frères, dictait de là les réponses qu'ils devaient faire ou les ordres qu'ils devaient donner.

Comme nous l'avons dit et comme on le voit, ces trônes sont de l'histoire.

Puis, après les trônes, viennent les sceptres, les couronnes, les casques, les cuirasses, les boucliers, la vaisselle d'or et d'argent; cette dernière est splendide; les plats ont l'air de boucliers trouvés sur un champ de bataille, après un combat de géants.

Au reste, ce luxe que les grands princes de Russie empruntèrent à leurs voisins les Grecs, est constaté par les récits des différents ambassadeurs à leurs puissances, récits qui constatent leur étonnement à la vue de tant de richesses.

— L'ambassadeur Chancelor — que le roi d'Angleterre Édouard VI envoya à Ivan IV — raconte qu'il fut invité à un festin où il y avait plus de cent convives, qui tous furent servis dans de la vaisselle d'or; le repas dura six heures, et, pendant le repas, les domestiques, magnifiquement vêtus, changèrent quatre fois de costume.

Les ambassadeurs du Holstein près de Michael Fœdorovitch donnent, de leur côté, la description d'un festin qui leur fut offert par ordre du grand prince. Parmi les pièces de vaisselle, toutes plus belles les unes que les autres, dont la table fut surchargée, ils mentionnent trois coupes d'or qui avaient chacune un pied de diamètre; et on leur servit trente-huit mets différents, qui furent tous apportés sur des plats d'argent.

Mayerberg, ambassadeur de l'empereur Léopold auprès du tzar Alexis-Michaelovith, écrivit qu'au repas que lui fit donner ce prince, la table était couverte d'une multitude confuse de vases et de gobelets en vermeil, et que cent cinquante mets furent présentés à la fois sur des plats d'argent.

Le seul catalogue des objets enfermés au trésor forme un volume, et je crois qu'en évaluant leur prix matériel en dehors de leur valeur artistique, on pourrait les estimer à quinze ou seize millions.

De tous ces trésors, Napoléon n'avait pris, en quittant Moscou, que les drapeaux conquis par les Russes sur les Turcs depuis cent ans, une madone que l'on prétendait enrichie de diamants, et la croix du clocher d'Ivan Veliky, que le peuple croyait d'or pur et qui n'était que dorée.

Consignons ici une observation à l'endroit des croix qui surmontent les églises. Presque toutes écrasent de leur pied un croissant.

Lors de la domination des Tatars, ceux-ci avaient placé partout le croissant au-dessus de la croix.

Il est entendu, que par les Tatars, nous comprenons non seulement les peuples primitifs de la Tatarie, mais encore les Mongols de Tchingis-Khan, qui reçurent le nom des vaincus, tout au contraire de leur imposer le leur.

En 1571 particulièrement, les Tatars de Pérécop vinrent jusqu'à Moscou.

La place où ils franchirent la Moskova, à trois verstes de Moscou, et où il y a un bac pour traverser la rivière, s'appelle encore aujourd'hui le gué des Tatars.

Ce fut Ivan-Vasilievitch IV, dit le Terrible, qui débarrassa la Russie de ces sauvages conquérants.

Ivan le Terrible est l'homme légendaire de la Russie. Pendant quatorze ans, il atteint aux premiers degrés du sublime; pendant trente, aux dernières limites de l'hor-

rible. Près de lui, Caligula est une colombe; Néron, un agneau.

Il est vrai que sa naissance a été saluée du dernier soupir des libertés russes; que son enfance s'est développée au milieu des barbares saturnales des derniers princes de la maison de Rourik. Autour de lui la vieille Russie croule, et, lorsqu'il sera tombé lui-même, rien ne restera plus des anciens temps, qui achèveront de disparaître avec son fils Fœdor et le Tatar Boris Godounof.

Hélène, sa mère, est à elle seule la Messaline, la Poppée, l'Agrippine du Nord. C'est la seconde régente de la Russie; la première est Olga.

Les mœurs moscovites eussent voulu que cette veuve de Vasili-Ivanovitch entrât dans un couvent, et de son voile de deuil fît un voile de religieuse. La Lithuanienne resta insolemment, cependant, quatre ans régente de l'empire; son amant Telenef régna comme un grand prince.

Tout à coup, on apprend à la fois trois nouvelles inattendues.

Hélène est morte empoisonnée.

Le vieux prince Chouisky s'est déclaré chef du gouvernement.

Et Telenef, arrêté, est condamné à mourir de faim.

Le triomphe du prince Chouisky est celui de toute sa famille; de père en fils, les Chouisky ont été traités en ennemis par le grand prince et par l'État : à eux de traiter en ennemis l'État et le grand prince.

L'héritier de la couronne, dont on a empoisonné la mère, Ivan IV, qui sera plus tard Ivan le Terrible, tombe entre leurs mains à l'âge de sept ans.

Son trésor est pillé, son domaine envahi; c'est tout au plus si on ne le chasse pas de son palais. — Chouisky reçoit un ambassadeur, assis, les bottes éperonnées étendues sur la poitrine du jeune tzar.

Ivan assiste à leurs exécutions, exécutions dans lesquelles ils sont à la fois juges et bourreaux. Devant lui, et malgré ses supplications, ils égorgent le prince Belsky en plein conseil; ils écrasent sous leurs pieds le boyard Voronzof, et déchirent avec leurs éperons les vêtements du métropolitain, qui essaye d'arracher le patient de leurs mains.

Mais trop de prospérité rend les Chouisky imprudents. Au moment où Ivan vient d'atteindre sa quatorzième année, les Glinsky, ses oncles, parviennent jusqu'à lui, et, au milieu d'une chasse, encouragés par le jeune tzar, ils sortent d'une embuscade, s'élancent sur Chouisky, le saisissent et le jettent aux chiens, qui le dévorent tout vivant.

Alors, à l'esclavage des Chouisky succède pour le jeune grand prince une liberté sans limite. Les Glinsky lui disent qu'il peut tout, que les terres, les richesses, la vie de ses sujets sont à lui. Ils le poussent à punir sans raison, à récompenser sans mesure. Ils établissent enfin leur influence sur la complète destruction du sens moral. Ils lui apprennent à torturer les animaux pour l'amener à tuer les hommes. Ils lui font jeter du haut des tours du Kremlin des chiens, des chats, des chèvres. Ils lui font piquer, à coups de lance, à travers les barreaux de leurs cages, les loups et les ours.

Un jour, le jeune tzar se réveille aux cris du peuple et aux lueurs d'un incendie. Moscou brûle pour la quinzième ou vingtième fois. Les Glinsky sont mis en pièces; on lui en apporte les morceaux au bout des piques.

Mais, au bruit de ces clameurs, au milieu de ces incendies, entre ces piques sanglantes et ces hideux trophées, s'avance vers l'enfant royal un de ces inspirés qui, à cette époque, parcouraient la Russie, et qui, pareils aux prophètes juifs, aux derviches musulmans, n'hésitaient point à s'attaquer aux princes eux-mêmes.

Celui-ci s'avance vers Ivan IV, et, au nom du Seigneur,

lui déclare, l'Évangile dans la main gauche, la main droite levée au ciel, que le courroux de Dieu vient des crimes des princes; il énumère les victimes : la régente empoisonnée, Telenef mort de faim, Chouisky mangé par les chiens, les Glinsky mis en pièces, Moscou en flammes, puis ces innombrables boyards, victimes secondaires, et qui sont tous passés de ce monde à l'autre, la corde au cou ou le poignard dans la poitrine.

Et, sous la parole éloquente du moine, les spectres évoqués apparaissent aux yeux hagards du jeune Ivan.

On lui amène en ce moment sa jeune et belle épouse; il se réfugie près d'elle, se cache la tête dans sa poitrine, et promet, non pas de se repentir, il se repent, mais de s'améliorer.

Au courageux moine, à la chaste épouse se joint un boyard connu pour son courage et sa loyauté.

Pendant quatorze ans, la Russie bénit les trois noms de Sylvestre, d'Anastasia et d'Adaschef.

Pendant ces quatorze ans, tout s'apaise, tout s'ordonne; l'armée est régularisée, les strélitz sont créés; sept mille Allemands forment une milice permanente; les contingents de guerre sont payés; tous les propriétaires de terres comportant trois cents livres pesant de semences de blé doivent fournir un cavalier armé, ou son équivalent en argent. — Le grand prince se met à la tête de son armée, prend Kasan conquiert le royaume d'Astrakan et élève des forteresses qui tiendront en bride les Tatars, tandis que quatre-vingt mille Turcs, envoyés par Sélim II, périssent dans les déserts qui s'étendent de l'Oural au Volga. Enfin, le bandit Yermack conquiert la Sibérie, la réunit à l'empire russe et passe grand homme.

Voilà pour la guerre; maintenant, voici pour la paix :

Une imprimerie est ouverte. Cent vingt artistes de tout genre sont demandés à Charles-Quint; Arkhangel est fondé; le nord de l'empire a une première fenêtre ouverte su

l'Europe; en fondant Saint-Pétersbourg, le tzar Pierre ouvrira la seconde.

Ce n'est pas tout : l'œuvre sociale marche du même pas que la guerre et les arts; l'abolition des préséances de la noblesse commence; l'avidité du clergé est réprimée dans ses accroissements territoriaux; les mœurs des prêtres sont châtiées; les pratiques du paganisme disparaissent du culte; les lois sont revisées dans un code nouveau, et ces deux anges du bien, Adaschef et Sylvestre font exercer gratuitement la justice par les vieillards et les notables des villes et des villages.

Toute la gloire des cinquante années du règne d'Ivan est renfermée dans cet âge d'or de la Russie.

Par malheur, le bon génie d'Ivan IV remonte au ciel, la tzarine meurt.

Ivan tombe dans une sombre mélancolie. Ceux que lassent toujours la paix, le bien, la justice, se glissent jusqu'à l'oreille du tzar. Ils lui inculquent tout bas un infâme soupçon. C'est que la mort de sa bien-aimée Anastasia n'a pas été naturelle.

Le tzar a vu tant de morts violentes, qu'il croit facilement à cette calomnie.

Ce n'est pas tout. Les boyards, à ce qu'on lui assure, vont se révolter.

Comment connaîtrait-il l'état de la Russie? Depuis quatorze ans, il ne voit que par les yeux de ses deux ministres.

D'où vient, chez le grand prince, une pareille abnégation de lui-même ou plutôt un pareil aveuglement?

Lui-même le dit, lui-même le reconnaît. Sylvestre et Adaschef n'ont pu prendre un pareil ascendant sur lui qu'à l'aide de la magie et des maléfices.

Enfin, —on ne croirait point à une telle folie si cette pièce

n'existait pas ; — il les accuse, dans une lettre, de tous les bienfaits dont la Russie lui attribue la gloire !

La prison récompensa les deux ministres : Sylvestre fut confiné dans un monastère de la mer Blanche ; Adaschef reçut l'ordre de ne pas sortir de Fillen.

Deux mois après ces ordres reçus, ce dernier avait cessé de vivre.

A peine la tzarine était-elle morte, que Ivan retomba dans les orgies et dans les meurtres dont son enfance avait été entourée. Il poignarde de sa propre main le boyard Obolensky, qui a insulté Basmanof, un de ses mignons ; il fait assassiner au pied de l'autel Repnine, qui a osé lui faire des remontrances ; il exile avec sa famille Vorotinsky, le vainqueur de Kasan ; il fait mettre à la torture la terreur des Tauriens, le voïvode Scheremetef, et, dans les intervalles de la question, l'interroge lui-même.

— Qu'as-tu fait de tes trésors ? lui demande-t-il.

— Je les ai envoyés à Jésus-Christ, par la main des pauvres, lui répondit Scheremetef.

A partir de ce moment, le règne d'Ivan n'est plus qu'une folie furieuse, une furie ardente, à laquelle, par la recrudescence des accès, on peut compter six redoublements, et, dans un de ces redoublements, il dit aux Russes :

— Je suis votre dieu comme Dieu est le mien.

Et, en effet, si la puissance divine se prouve par l'extermination, nul n'est plus dieu que Ivan le Terrible.

Tout ce qui lui tombe sous la main de boyards du sang de Rourik est décapité, empoisonné, empalé.

Leurs femmes et leurs enfants se réfugient dans les forêts.

On organise des chasses ; on les poursuit à cheval ; on les force ; on les fait périr sous le knout.

Les bois ne retentissent plus du rugissement des ours et

des hurlements des loups. Ils retentissent des gémissements des mères et des plaintes des enfants.

Ivan rêve que Novgorod, soumise par son grand-père, s'est révoltée contre lui. Il y entre sans résistance. Il perce de sa lance tous ceux qu'il rencontre sur son chemin. Il fait entasser tout ce qui ne fuit pas dans une vaste enceinte de palissades, fait ouvrir des tranchées dans les glaces du Volkof, fait conduire par centaines les prisonniers sur le fleuve, et lâche sur eux des ours, des chiens et des loups affamés; et, comme ils ne peuvent remonter sur l'une ni l'autre rive gardées par ses soldats, ou ils sont déchirés par les animaux féroces, ou ils sont engloutis dans les abîmes de la rivière.

Puis, quand les exécutions ont duré un mois, quand vingt mille innocents ont péri, Ivan se retire en disant sérieusement à ceux qui survivent :

— Priez pour moi !

Puis il passe à Tver, à Pskof, et y commet les mêmes crimes, ou plutôt les mêmes folies.

Moscou apprend qu'il va rentrer dans ses murs, et Moscou tremble.

Le jour de son arrivée, la population voit dresser avec terreur des bûchers surmontés de chaudières dans les rues et des gibets sur les places.

Cinq cents nobles appartenant aux familles les plus illustres, déjà brisés par les tortures, sont pendus à ces gibets et jetés dans ces chaudières bouillantes.

Beaucoup n'arrivent pas jusqu'à cette destination, déchiquetés qu'ils sont en chemin par les couteaux des courtisans moscovites.

Les proscriptions de Marius et de Sylla n'atteignaient que les hommes ; celles de Ivan-Vasilievitch atteignent les femmes et les enfants.

Ivan fait pendre les femmes au-dessus des portes, et, pour

rentrer chez eux, les maris sont obligés d'écarter les cadavres, jusqu'au jour où les cadavres, tombant d'eux-mêmes de la potence, obstrueront le seuil au lieu d'obstruer l'entrée.

Quant aux enfants, on les fait clouer sur leur siége et à la table des domestiques. Les pères et les mères, en y prenant leurs repas, auront auprès d'eux ces convives muets et immobiles.

Convenez-en, ni Phalaris, ni Caligula, ni Néron n'avaient rien inventé de pareil.

Quand il y a par trop de cadavres dans les rues, par trop de miasmes dans l'air, des chiens et des loups affamés sont chargés de nettoyer la ville.

Mais, de même que l'adultère ne suffisait pas aux empereur romains et qu'il leur fallait l'inceste, il faut à Ivan IV des raffinements dans le meurtre, des fratricides et des parricides. Il force Prosorovsky à tuer son frère, et Bananof, son père; épouse sept femmes, viole sa belle-fille, et, soupçonnant son fils Ivan, le tue d'un coup d'épieu.

Cependant les Tatars reparaissent et marchent sur Moscou; la Suède lui enlève l'Esthonie, Étienne Battori la Livonie.

Ivan prend peur, il se sauve de Moscou et s'enferme à Alexandrovsky, où il se fait moine avec trois cents de ceux qui l'ont, comme bourreaux, le mieux aidé dans ses exécutions.

Mais les peuples sont ainsi faits : ils ne peuvent se passer de leurs tyrans.

Qui désormais pourra les défendre si leur vaillant grand prince n'est plus là ? — Pourquoi les a-t-il fuis ? pourquoi les craint-il ? — N'a-t-il pas sur eux un droit imprescriptible de vie et de mort ? — Qu'il revienne donc et les punisse à son gré. L'État ne peut vivre sans maître. Ivan est leur souverain légitime. — S'il n'est plus là, qui conservera la

pureté de la religion, qui sauvera des millions d'âmes de la damnation éternelle?

Cette prière touche Ivan et il revient.

Mais personne ne veut plus le reconnaître .

« Un mois seul, dit l'historien russe, s'est écoulé depuis le départ d'Ivan : son corps, grand et robuste, sa haute poitrine, ses larges épaules, se sont affaissés; sa tête, qu'ombrageaient d'épais cheveux, est devenue chauve; les restes rares et parsemés d'une barbe qui, autrefois, faisait l'ornement de son visage, le défigurent; ses yeux sont éteints, et ses traits, empreints d'une férocité bestiale, sont déformés. »

C'est qu'enfin il approche de la mort; ce qui ne l'empêche pas de faire décapiter le prince Gorbati Chouisky avec son fils Pierre. Le royal Fœodorof est accusé d'avoir voulu le détrôner : il le fait asseoir sur son trône à sa place, et l'y poignarde; il fait enfourner dans un poêle rougi le prince Tchenatef; il fait hacher par morceaux le trésorier Touttine et ses quatre enfants; il fait brûler vif le prince Vorotinsky, et lui-même attise les charbons. Goloksvastof, proscrit par lui, a pris une robe de moine pour échapper à la proscription; il le fait asseoir sur un tonneau de poudre et le fait sauter en l'air en disant : « Les cénobites sont des anges qui doivent s'envoler au ciel. » Il arrose de soupe bouillante son bouffon, et, comme celui-ci ne rit pas de la plaisanterie, il le tue d'un coup de couteau; il coupe une oreille au voïvode Titof, qui le remercie de lui laisser l'autre.

Une comète parait en 1584. — C'est sa mort qu'elle annonce. Il fait venir des magiciens et des astrologues, leur donne une maison à Moscou, leur assigne un traitement et tous les jours envoie son favori Belsky s'entretenir avec eux. Puis, comme les astrologues ont pronostiqué sa fin, en ont fixé le jour, il monte sur la plate-forme de sa fameuse église Vasili-Blagennoï, y fait amende honorable et

8.

publique, demande humblement les prières des plus petits, écrit son testament, désigne pour successeur son fils Fœdor; — on se rappelle qu'il a tué Ivan; son autre fils Dmitry, que tuera Boris Godounof, et dont nous verrons la tombe à Ouglitch, est encore au berceau. — Il négocie avec Dieu pour avoir de bonnes conditions dans le ciel. Se trouvant mieux le jour que les astrologues ont indiqué devoir être celui de sa mort, il leur fait annoncer que ce sont eux qui mourront et non pas lui. Il s'apprête à faire une partie d'échecs avec son favori Belsky, pousse un cri en touchant le premier pion, se lève, va tomber à reculons sur son lit et expire.

Un autographe de Nicolas, portant la date du 17 mars 1808, est exposé à l'Ermitage et se compose de ces quelques lignes :

« Le tzar Ivan-Vasilievitch IV fut sévère et emporté, ce qui donna lieu de le nommer *le Terrible*. Il était avec cela juste, brave, libéral dans ses récompenses, et surtout il contribua au bonheur et au développement de son pays.

» NICOLAS. »

Le jeune prince avait douze ans lorsqu'il émettait cette opinion sur Ivan IV.

LIV

VISITE A LA MOSKOVA

Pendant les quinze premiers jours de mon séjour à Moscou, le fameux quadrige de Narychkine eut fort à faire. Je visitai Tzaritzina, ruines d'un palais qui ne fut jamais achevé, et dans lequel Catherine refusa même de mettre le pied, attendu, dit-elle, qu'avec son corps de logis allongé et les six tours qui le flanquaient, il avait l'air d'un tombeau entre six cierges. Je visitai Kolomenskoé, palais campagnard qui garde les souvenirs de la première enfance de Pierre: la tour des faucons et des gerfauts auxquels il allait donner à manger lui-même, et les quatre chênes sous lesquels il venait étudier avec son maître le diacre Zotof. Je visitai Ismaïlof, où il retrouva cette petite chaloupe, grâce à laquelle il prit ses premières leçons de navigation avec maître Brandt. Je visitai la montagne des Moineaux, d'où l'on embrasse le panorama de Moscou. Je visitai les couvents, les églises, les musées, les cimetières, et chaque pierre, chaque croix historique eut mon hommage ou ma prière. Enfin, quand, les archéologues moscovites interrogés, il n'y eut plus rien à voir, je me décidai à partir pour visiter le champ de bataille fameux que deux noms différents désignent à l'Europe : Borodino, la Moskova.

Ce fut encore Narychkine qui se chargea de nous, même pendant le temps où nous ne devions pas être près de lui.

Il nous fit préparer une exellente voiture de voyage, et nous donna son homme de confiance, Didier Delange, compatriote à nous, parlant assez bien le russe pour nous servir d'interprète, et qui devait, à l'aide d'un padarojné, nous épargner tous les ennuis de la poste.

A notre retour à Moscou, nous partirions tous ensemble pour visiter le couvent de Troïtza, et, de Troïtza, nous gagnerions une terre de Narychkine, nommée Jelpatiéve, où, vers le 25 août, nous ouvririons la chasse.

Puis je continuerais mon voyage vers Astrakan, par Nijni-Novgorod, Kasan et Saratof.

Le 7 août, nous partîmes.

En sortant de Moscou, nous traversâmes la grande plaine de la Cadinka, qui sert aux courses de chevaux et aux revues, et nous prîmes le faubourg de Dorogomilof.

C'est dans ce faubourg que Napoléon s'arrêta, prenant, avant d'aller s'installer au Kremlin, son logement provisoire dans une grande auberge qui se trouvait à sa droite en entrant, et que nous, par conséquent, trouvions à notre gauche en sortant.

C'est là que quelques citoyens et quelques négociants de Moscou, voyant la ville abandonnée par son gouverneur, livrée au pillage, et ne sachant pas encore qu'elle était condamnée au feu, vinrent implorer la clémence du vainqueur.

Ce fut le général Gourgaud qui les introduisit près de Napoléon.

Comme cette auberge était bâtie en pierre et située, en outre, à l'extrémité du faubourg, elle échappa à l'incendie, et on la montre encore aux étrangers comme ayant servi de halte à Napoléon.

Sur la route à droite, et avant d'arriver à la montagne du Salut, — ainsi nommée parce que c'est de son sommet que les pèlerins découvrent Moscou, la ville sainte, et la saluent,

— s'élève l'isba où le général Koutousof tint le conseil de guerre dans lequel on décida que Moscou serait abandonné.

C'est au haut de la montagne du Salut que toute l'armée française s'arrêta, mit les schakos au bout des baïonnettes, les colbacks au bout des sabres, et d'une seule voix cria :

— Moscou ! Moscou !

Napoléon, en entendant ces cris, s'avança au galop et, comme un simple pèlerin, salua la ville sainte.

C'est qu'en effet, à cette distance et de ce faîte, Moscou présente un merveilleux aspect : on dirait une ville ou plutôt une province orientale.

C'était le matin du 14 septembre 1812.

« Le 14 septembre, dit M. de Boutourline, l'historien russe de notre campagne de 1812, jour de deuil éternel pour les cœurs vraiment russes, l'armée leva le camp de Fili à trois heures du matin, et pénétra, par la barrière de Dorogomilof, dans la ville, qu'elle avait à traverser dans sa plus grande longueur, pour sortir par la barrière de Kolomna. Moscou présentait l'aspect le plus lugubre ; la marche de l'armée russe avait plutôt l'air d'une pompe funèbre que d'une marche militaire ; des officiers et des soldats pleuraient de rage et de désespoir. »

Nous aussi, nous nous arrêtâmes au haut de la montagne du Salut ; seulement, nous retournions de l'avenir vers le passé, portant le deuil de la grande défaite, tandis que l'armée et Napoléon allaient du passé vers l'avenir, pleins de joie, d'espérance et d'orgueil.

Puis nous reprîmes notre chemin, et traversâmes bientôt le village de Veslaina, qui appartenait autrefois à Boris Godounof ; l'église et son bizarre campanile furent bâtis sur ses dessins.

Puis Narra, donné avec son petit lac, par Alexis-Michaelovitch, en 1654, au couvent de Saint-Sava de Zvénigorod.

Des poteaux surmontés d'aigles indiquent qu'il appartient à la couronne.

Puis Koubenskoé; un troupeau de moutons y rentrait tout seul et sans bergers; il appartenait à tout le village, et chaque mouton retrouvait sa bergerie respective et rentrait tout seul chez lui.

J'avais vu la même manœuvre exécutée par un troupeau de vaches à Moscou; c'est ce qui me faisait dire que Moscou était, non pas une ville, mais un grand village.

Vous figurez-vous un troupeau de vaches, rentrant tout seul à Londres ou à Paris?

Le soir, nous étions à Mojaïsk. — On nous y fit attendre trois heures nos chevaux. Cela nous donna le temps de monter sur le rocher où sont les ruines de l'ancien kremlin, et d'entrer dans l'église de Saint-Nicolas le Miraculeux.

Le saint est représenté tenant l'église d'une main et un glaive de l'autre.

Napoléon, en traversant Mojaïsk, avait ordonné de respecter l'église.

Il s'était arrêté, le lendemain de la bataille de la Moskova, dans un petit village, à une demi-lieue de Mojaïsk, et, le 9 au matin, il avait fallu un combat assez vif pour emporter Mojaïsk. Quand l'empereur y entra, les rues étaient encore emcombrées de morts et de blessés russes.

« Leurs compagnons, dit Larrey dans ses Mémoires, les avaient abandonnés sans aucune espèce de secours. Les cadavres de ces infortunés gisaient au milieu des vivants. »

On est tout étonné de voir Larrey s'étonner d'un spectacle qui avait dû si souvent se présenter à ses yeux.

L'empereur reste à Mojaïsk du 9 jusqu'au 12. Il a pris pour logement, ou plutôt les fourriers lui ont choisi une grande maison qui n'est pas encore achevée, qui n'a pas de portes, mais dont les fenêtres ferment.

On y transporte quelques poêles, car les nuits sont déjà froides.

L'empereur en occupe tout le premier étage.

C'est la grande maison blanche qui se trouve sur la place et à laquelle on monte de deux côtés par des marches.

Là, Napoléon veut reprendre ses travaux de cabinet, interrompus depuis cinq jours; mais les trois dernières nuits passées sous la tente lui ont donné une extinction de voix tellement complète, qu'il ne peut parler.

Il est obligé d'écrire ; sept secrétaires, au nombre desquels sont le comte Daru, le prince de Neuchâtel, Menneval et Fain, essayent de déchiffrer son indéchiffrable écriture.

C'est là qu'il rédige le bulletin de la bataille, écrit à l'impératrice, et fait une circulaire aux évêques pour que l'on chante un *Te Deum* par tout l'empire.

Ce qui retient surtout Napoléon à Mojaïsk pendant ces trois jours, c'est la crainte de manquer de munitions.

De notre seul côté, on a tiré quatre-vingt-onze mille coups de canon !

L'empereur ne quitte Mojaïsk que rassuré par un rapport du général de la Riboissière, qui lui annonce que huit cents voitures d'artillerie viennent d'arriver de Smolensk.

A trois heures du matin seulement, nous obtenons des chevaux et nous continuons notre route.

Au point du jour, nous dépassons le couvent de Feraponté, qui avait été changé en hôpital et crénelé par les Français.

Puis le village de Gorky, appartenant à la couronne, et qui fut, pendant la bataille de Borodino, le quartier général de Koutousof.

Entre Gorky et Borodino, nous traversons la Kolochia, un des cinq ruisseaux qui sillonnent le champ de bataille et qui tous cinq semblent prédestiner le terrain sur lequel ils roulent à de fatales destinées.

En effet, voici les noms de ces cinq ruisseaux, que personne n'a eu l'idée de nommer avant moi :

Kolochia.	*Ognitch.*	*Stenktz.*	*Voina.*
La Lutte.	Le Feu.	La Douleur.	La Guerre.

Setokva.
Les Lamentations.

Après Borodino, nous tournons à droite, et nous venons demander une hospitalité — offerte, au reste, — à Romanzovo.

J'avais dit, dans une de nos soirées de Petrosky-Park, devant un jeune officier nommé Jorinof, enseigne dans le régiment d'Ismaïlof, que je comptais faire un pèlerinage au champ de la Moskova.

Il avait à l'instant même écrit à l'un de ses amis, le colonel de la garde Constantin Vargenevsky, qui habite une charmante maison à trois verstes du champ de bataille, pour lui faire part de mon intention.

Huit jours après, j'avais reçu une lettre de M. Vargenevsky, lequel mettait sa maison de campagne, ses chevaux et sa voiture à notre disposition.

Nous avions accepté, et nous arrivions.

Nous fûmes d'autant mieux reçus que l'on regardait mon voyage à Borodino comme un projet en l'air, et que l'on ne comptait pas sur nous.

On improvisa un dîner, et l'on nous donna un pavillon pour notre halte de nuit.

Le matin, nous partîmes dans la voiture du colonel. Un domestique tenait, en outre, deux chevaux de main pour les endroits auxquels on ne pourrait pas arriver en voiture.

Je priai le colonel d'ordonner au cocher, dût-il faire un détour, de nous conduire en arrière du champ de bataille,

afin que nous puissions y arriver par le même chemin que l'armée française, et voir la plaine sous le même aspect.

Le cocher nous conduisit un peu en avant du couvent de Kolotskoï.

C'est du haut du clocher de ce couvent que, aussitôt les Russes débusqués par nos soldats, Napoléon examine le terrain et étudie le futur champ de bataille.

On passe la journée du 5 à prendre la redoute de Schvardino, qui s'élève sur un mamelon à l'extrême droite.

Malgré l'acharnement des Russes, qui reviennent trois fois à la charge, cette redoute, une fois dans nos mains, ne retombe pas entre les leurs.

C'est entre cette redoute, qui devient notre extrême droite, et la grande route, qui fait notre extrême gauche, que se masse toute notre armée.

Napoléon a sa tente à notre extrême gauche, de l'autre côté de la route, en avant du village de Valouiévo.

Cet emplacement est devenu sacré, et jamais la charrue, en labourant le reste du champ, n'a passé dessus.

Il est donc encore aujourd'hui tel que l'ont foulé les pieds du conquérant.

Dans la soirée, les éclaireurs de la cavalerie du général Ornano ont fait boire leurs chevaux dans une rivière.

— Quel est le nom de cette rivière ? demandent-ils.

— La Moskova.

— C'est bien ! La bataille que nous allons gagner s'appellera la bataille de la Moskova.

— Soit, dit à son tour l'empereur, auquel on rapporte ce propos, il ne faut pas démentir ces braves gens.

Le lendemain, au point du jour, l'empereur passe sa redingote grise, monte à cheval, reconnaît les avant-postes russes, et parcourt toute la ligne, parlant aux chefs, saluant les soldats.

Le général Pajol me disait un jour qu'en traversant ce

matin-là son bivac, Napoléon fredonnait cet air, peut-être un peu trop longtemps oublié :

La Victoire, en chantant, nous ouvre la barrière.

C'est en revenant de cette inspection préparatoire qu'il trouve à la porte de sa tente le préfet du palais, M. de Bausset, arrivant de Saint-Cloud, et le colonel Fabvier, arrivant du fond de l'Espagne.

M. de Bausset apporte des lettres de l'impératrice et un portrait du roi de Rome.

Le colonel Fabvier apporte la nouvelle de la perte de la bataille des Arapiles.

Napoléon essaye d'oublier le second message pour se concentrer tout entier dans le premier; il expose le portrait du roi de Rome sur un petit mamelon, près de sa tente, afin que tout le monde puisse voir cet enfant pour l'hérédité duquel on va se battre.

C'est assis à l'endroit même où le portrait était exposé que je prends mes notes et que Moynet fait un croquis du champ de bataille.

Rien de plus facile que de s'en rendre compte.

A part deux ou trois ondulations, la plaine est plate.

Trois de ces ondulations sont à l'armée russe, deux à nous.

Sur une de ces ondulations, en avant de la tente de l'empereur, est une forte batterie de canons.

Sur l'autre, à l'extrémité opposée, est la redoute prise la veille par le général Compans.

Il y a une lieue, à peu près, entre ces deux points; l'intervalle est une pente inclinée couverte de broussailles et, dans certains endroits, de petits bois.

Le 7 septembre au matin, cent vingt mille hommes, c'est-

à-dire toute l'armée française, étaient ainsi disposés entre ces deux points :

L'extrême gauche s'étend jusqu'à Bessoubova ; c'est le vice-roi prince Eugène qui la commande ; il tiendra ferme, et l'on mettra de telles forces à sa disposition, qu'il ne puisse être tourné.

Au centre, entre la grande route de Moscou, qui est à nos pieds et qui se recourbe par un arc insensible vers l'extrême gauche des Russes, en enfermant dans cet arc le champ de bataille, sont le prince d'Ekmühl et Ney, qui ajoutera ce jour-là le titre de prince de la Moskova à celui de duc d'Elchingen.

Comme là sera le fort de la bataille, ils seront soutenus par les trois corps de cavalerie du roi de Naples, aux ordres de Montbrun, de Latour-Maubourg et de Nansouty.

En outre, c'est là que se tient l'empereur avec toute sa garde.

A l'extrême droite manœuvreront Poniatovski et Murat.

Ils sont adossés à la redoute de Schvardino, que nous occupons depuis la veille.

Koutousof, qui, dans ce moment, fait porter dans les rangs de l'armée russe l'image sainte enlevée à Smolensk, cette fameuse image que l'on a reconduite processionnellement de Moscou jusqu'à l'endroit où se trouve aujourd'hui le couvent de Novo-Dévitchei, Koutousof a son extrême droite protégée par les escarpements du ravin de la Kolochia et par des batteries placées sur les hauteurs de Gorky.

Son centre occupe la seconde des ondulations qui se trouvent dans son camp ; au sommet de cette éminence, derrière laquelle on aperçoit la masse noire d'un petit bois de sapins, il a élevé cette redoute devenue si fameuse sous le nom de *grande redoute*.

Enfin, son extrême gauche s'appuie au village de Seme-

nenskoé, qui, comme Gorky, au côté opposé, domine un énorme ravin.

Si Napoléon avait conservé la confiance de Marengo et avait affaire à Melas, voici ce qu'il ferait :

Il risquerait une manœuvre qui déplacerait complétement le champ de bataille.

Il porterait, au risque de laisser enfoncer sa gauche, tous ses efforts sur l'extrême droite, et, dans ce mouvement, d'adossée au couchant qu'elle est, notre ligne parallèle ferait face au nord.

Obligé de nous suivre dans cette conversion, la ligne parallèle russe, d'adossée qu'elle est à l'orient, ferait face au midi.

Notre aile droite, alors, dans le crochet qu'elle ferait en dépassant l'ennemi, rejoindrait la route de Moscou, dont s'empareraient Poniatovski et Murat.

L'armée russe, séparée de sa capitale, serait acculée dans l'immense contour que dessine la Moskova et poussée dans la rivière.

Mais il a affaire à Koutousof, à un vieillard de quatre-vingt-deux ans, qui, tout en succédant à Barklay de Tolly, peut avoir hérité de son système de temporisation. Il renoncera à une pareille manœuvre, capable d'inspirer assez de crainte au général en chef russe pour lui faire refuser la bataille tant attendue et le déterminer à la retraite. Il attaquera le taureau par les cornes et enfoncera le centre, au risque de laisser dix mille hommes dans les fossés de la grande redoute.

Maintenant, voici un historien russe, que nous avons déjà cité et qui va prouver que cette crainte de l'empereur n'était pas dénuée de fondement.

« Des avantages trop prononcés sur la droite de l'armée française devaient obliger les Russes à une retraite précipitée, sous peine de voir leur armée rejetée sur la Moskova,

hors de toute communication avec Moscou et les provinces du Midi. Il ne dépendait même que de Napoléon de forcer les Russes à évacuer sans combat leur position. Il n'avait pour cela qu'à manœuvrer sur la droite en menaçant leurs communications avec Mojaïsk ; mais ces manœuvres n'eussent fait que prolonger la guerre. »

Donc, du moment qu'il voulait la bataille, le plan de l'empereur était bon.

Pendant la nuit, le général Poitevin a jeté quatre ponts sur la Kolochia, afin que, selon les nécessités du combat, le prince Eugène puisse passer rapidement d'une rive à l'autre.

Pendant la nuit, toujours, on dispose les batteries; outre les batteries de Bessoubova, on en établit deux autres devant le front du prince d'Eckmühl, et le général Sorbier place dans chacune d'elles soixante pièces de la réserve de la garde.

En outre, le général Pernetti organise une batterie mobile de trente bouches à feu, qui suivra, ou plutôt qui précédera les mouvements du prince d'Eckmühl.

Enfin, le général Foucher, qui commande l'artillerie du maréchal Ney, pointe en avant de sa ligne soixante pièces sur le centre des Russes, c'est-à-dire sur la grande redoute.

L'empereur dort à peine. Il donne ses derniers ordres. — Au premier rayon de l'aube, il fait appeler l'aide de camp de service, que l'on trouve enveloppé de son manteau et pressant de ses lèvres le portrait de sa jeune femme. Il enfonce vivement le portrait dans sa poitrine et se rend aux ordres de l'empereur.

C'est un de ceux qui resteront dans la grande redoute.

A cinq heures du matin, les rideaux de la tente de Napoléon s'ouvrent; les officiers qu'il a fait demander l'attendent.

L'air glacé de la nuit l'a saisi, et, d'une voix légèrement enrouée, il dit :

— Messieurs, il fait un peu froid ce matin; mais voilà un beau soleil, c'est celui d'Austerlitz.

Puis il monte à cheval, se porte au galop sur sa droite, suivi de toute sa garde; les tambours battent aux champs, l'armée prend les armes; les colonels placés devant les régiments, et les capitaines lisent à haute voix à leurs soldats la proclamation suivante :

« Soldats,

» Voilà la bataille que vous avez tant désirée; désormais la victoire dépend de vous. Elle nous est nécessaire : elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers, un prompt retour dans la patrie; conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Witepsk, à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée; que l'on dise : « Il était à cette grande bataille » dans les plaines de Moscou. »

Les Russes peuvent entendre les hourras, les tambours et les fanfares qui acompagnent sur toute la ligne le passage de l'empereur.

Il va se placer au pied du glacis de la redoute de Schvardino, d'où la ligne russe se développe distinctement à sa vue, de son extrême gauche, à Semenenskoé, jusqu'à son extrême droite, à Gorky.

A six heures et demie, Poniatovski se met en mouvement pour attaquer l'extrême gauche de la ligne russe.

A sept heures, les premiers coups de canon se font entendre.

C'est le prince Eugène qui a commencé le feu de cette terrible journée où, de notre côté seulement, on tirera,

nous l'avons dit, quatre vingt-onze mille coups de canon.

Les Russes avaient six cent quarante bouches à feu; combien en ont-ils tiré?

Peut-être ne devrais-je pas me lancer dans le récit de cette terrible bataille, qui n'a de pendant que celle d'Héraclée, laquelle faisait dire à Pyrrhus, ce Napoléon de l'Épire: « Encore une victoire comme celle-là, et nous sommes perdus! »

Mais, si, un jour, mon livre à la main, un autre pèlerin de la France vient, comme moi, visiter ce vaste ossuaire, il sera heureux de trouver, sur le champ de bataille même, tous les détails de cette terrible journée, recueillis, non pas dans les bulletins, dans les journaux, dans les historiens, mais là où ont palpité une des dernières espérances et un des derniers orgueils de la France.

LV

SUR LE CHAMP DE BATAILLE

« Les jours qui précédaient une grande bataille, dit le général Gourgaud, Napoléon était constamment à cheval pour reconnaître la force et la position de l'ennemi, étudier son champ de bataille, parcourir les bivacs de son corps d'armée. La nuit même, il visitait la ligne, pour s'assurer encore de la force de l'ennemi par le nombre de ses feux, et, en quelques heures, il fatiguait plusieurs chevaux. Le jour de la bataille, il se plaçait sur un point cen-

tral, d'où il pût voir tout ce qui se passait. Il avait près de lui ses aides de camp et ses officiers d'ordonnance. Il les envoyait porter ses ordres sur tous les points. A quelque distance en arrière de lui étaient quatre escadrons de la garde, un de chaque arme; mais, lorsqu'il quittait cette position, il ne prenait pour escorte qu'un peloton. Il indiquait ordinairement à ses généraux et à ses maréchaux le lieu qu'il avait choisi, afin d'être facilement trouvé par les officiers qu'ils lui enverraient. Aussitôt que sa présence devenait nécessaire quelque part, il s'y portait au galop. »

Cette fois encore, ce matin du 7 septembre, le jour de la bataille de la Moskova, l'empereur n'avait point failli à ses habitudes.

Du glacis de Schvardino, il n'est guère qu'à huit cents toises de l'ennemi. Un peu sur la gauche s'élève la redoute qui couvre le centre de l'armée de Koutousof; à son extrême gauche, il distingue les hauteurs de Gorky, où a couché le général en chef russe, et voici les premières fumées du canon d'Eugène qui enveloppent Borodino; à son extrême droite, il a Semenenskoé, et, outre son ravin et ses bois qui font sa défense naturelle, trois flèches destinées à venir encore en aide à la force du terrain.

La prince d'Eckmühl lui fait remarquer tous ces détails, que le coup d'œil rapide de Napoléon a déjà vus et appréciés.

— Oui, dit-il, la position est forte; mais elle ne l'est pas au point de rien changer à mes dispositions; les redoutes ne sont encore qu'ébauchées; les fossés, peu profonds, ne sont ni palissadés ni fraisés; l'ennemi ne peut avoir plus de cent vingt ou cent trente mille hommes à nous opposer; nos forces sont donc égales.

Et, en effet, les Russes avaient cent trente-deux mille hommes : cent quinze mille de troupes régulières, sept mille Cosaques; dix mille miliciens.

Leur artillerie seulement était supérieure à la nôtre : ils comptaient six cent quarante pièces de canon.

Ainsi placé entre la route neuve de Moscou et la vieille route de Smolensk, l'empereur a devant lui, rangées en bataille, les troupes du prince d'Eckmühl, du maréchal Ney et du duc d'Abrantès.

Un peu en arrière de ces troupes, à leurs deux flancs et sur la même ligne que lui, se tiennent les trois corps de la cavalerie de Montbrun, de Latour-Maubourg et de Nansouty, commandés par le roi de Naples.

La garde impériale, formée en carré, l'entoure comme une forteresse vivante; la jeune garde et la division polonaise du général Claparède sont les deux points les plus rapprochés de l'ennemi. Les bataillons de la vieille garde, commandés par le duc de Dantzick, s'alignent en grande tenue, tandis que le maréchal Bessières place en réserve ses bataillons d'élite.

L'empereur, qui jusqu'alors est resté à cheval, met pied à terre.

Comme si c'était un signal donné, les batteries du général Sorbier éclatent comme un orage. Au bruit de ce tonnerre, à la lueur de cette foudre, deux divisions marchent sur les flèches qui couvrent Bagration, Voronzof, Névérovsky, le prince Charles de Mecklembourg et le général Touchkof, frère du général déjà fait prisonnier à Valontina. Le prince d'Eckmühl est à leur tête.

Ces redoutes s'élevaient sur l'emplacement même où est aujourd'hui le couvent de Borodino-du-Sauveur, qui sert de tombe au général Touchkof.

Poniatovski, de son côté, attaquera Semenenskoé par la vieille route de Smolensk.

De cette façon, la ligne entière sera engagée.

Toute l'attention de Napoléon se concentre sur l'attaque du prince d'Eckmühl.

Mais le terrain par lequel s'avancent les deux divisions placées sous ses ordres, est encombré de ronces et de broussailles. Il lui a même fallu franchir un bois touffu dans lequel ses soldats se sont débandés. Arrivés de l'autre côté du bois, ils se sont trouvés à demi-portée de mitraille, foudroyés par les batteries des redoutes et par le feu des tirailleurs embusqués dans les buissons et dans les plis de terrain.

Ils ont été ramenés derrière le taillis.

Le général Teste, qui a trouvé moins de difficultés sur sa route, a pénétré dans l'enceinte; mais le général Compans vient d'être blessé; la retraite de ses hommes a isolé le général Teste, qui a été obligé d'abandonner le terrain gagné.

Rapp part aussitôt, lancé par l'empereur, pour remplacer le général Compans.

Pendant que Rapp franchit au galop l'intervalle qui le sépare de la division qu'il va commander, le général Duplain a été grièvement blessé en ramenant ses hommes au feu.

A peine Rapp est-il en ligne, qu'il est blessé à son tour.

Puis le bruit se répand autour de l'empereur que le prince d'Eckmühl vient d'être tué.

Napoléon appelle le roi de Naples, et, d'une voix dont il est facile de reconnaître l'altération :

— Voyez dit-il à Murat, et, si la nouvelle est vraie, mettez-vous à la tête des deux divisions; il faut que ces redoutes soient prises.

Au moment où le roi de Naples s'élance pour exécuter l'ordre de l'empereur, on apprend que le cheval seul du prince d'Eckmühl a été tué, et, en s'abattant, a donné lieu à la fatale nouvelle.

Mais le maréchal Davoust s'est relevé aussitôt; il en a été quitte pour une contusion.

Malgré cet accident, le prince d'Eckmühl ne veut pas quitter le combat. Il se fait amener un autre cheval et conduit la troisième attaque.

En ce moment, des nouvelles de notre extrême gauche arrivent à l'empereur.

Repoussé d'abord dans sa première attaque sur Borodino, le vice-roi est revenu à la charge, a enlevé le village et s'y est établi.

C'est pour annoncer cette nouvelle qu'il envoie un courrier à l'empereur.

Maintenant qu'il tient la position, que doit-il faire?

Le prince Eugène laissera Borodino, qu'il surveillera encore quelques instants, à la garde du général Delzons, en détachant de son corps d'armée les trois divisions Morand, Gérard et Broussier, qu'il dirigera sur la grande redoute du centre.

Cet ordre est à peine donné, qu'un aide de camp du prince d'Eckmühl accourt.

Les colonnes réunies du maréchal Davoust et du maréchal Ney, arrivées en même temps sur les redoutes de Semenenskoé, ont été reçues par un feu terrible; mais rien n'a pu les arrêter : elles se sont jetées dans les intervalles des ouvrages et les ont tournés à la gorge; les soldats des généraux Ledru et Compans sont entrés pêle-mêle dans la redoute et n'ont pas même laissé le temps aux Russes d'enlever leurs pièces.

Les redoutes sont encombrées de cadavres ennemis. Bagration a été obligé de se replier; Touchkof a soutenu la retraite. Ils ont reculé pas à pas, mais enfin ils ont reculé.

Le premier acte du grand drame dont le dénoûment sera la prise de Moscou, est joué, et l'honneur en est à nous.

Le second s'ouvre. — Bagration, qui comprend l'importance de la position qu'il vient de perdre, envoie à Koutousof

courrier sur courrier pour obtenir de lui des secours. Ces secours arrivent; il les réunit sous sa main, et se reporte avec eux sur les redoutes. Mais c'est nous qui y sommes établis à notre tour. Prises par nous, elles sont devenues imprenables, et les Russes sont foudroyés avec leurs propres canons et viennent mourir au pied des fortifications qu'ils ont dressées.

Mais Bagration ne se lasse pas, et, pour la troisième fois, il ramène ses soldats au feu.

En ce moment, le roi de Naples tombe sur lui, conduisant une de ces charges brillantes comme lui seul sait les exécuter.

Bagration et Touchkof se replient, laissant quinze cents morts sur le champ de bataille; le grand mouvement d'ensemble que Napoléon a préparé contre la redoute du centre va s'accomplir.

Tandis que le prince Eugène quitte Borodino, point par lequel Koutousof s'obstine à croire que Napoléon veut forcer la route de Moscou, et se met à la tête des trois divisions indiquées par l'empereur, le prince d'Eckmühl, laissant un nombre suffisant de défenseurs dans les redoutes de Semenenskoé, pivote sur le centre; il avait à sa droite les bois que nous avons eu tant de peine à franchir: il va les avoir à dos; de son côté, l'empereur, qui voit le double mouvement d'Eugène et de Davoust, dispose des Westphaliens qui étaient sous les ordres de Ney, mais dont Ney n'a plus besoin; le duc d'Abrantès, se plaçant au pas de course entre Davoust et Poniatovski, remplira le vide qui se fera par la divergence de leurs attaques, et favorisera la victoire ou soutiendra la retraite.

C'est alors que Bagration, qui voit que va peser sur lui tout l'effort de l'armée française, appelle à grands cris les réserves du général en chef, lequel s'obstine à croire que l'attaque principale est celle de Borodino; enfin, le grand

mouvement de concentration qui s'opère en convergeant vers la redoute du centre lui ouvre les yeux.

La bataille est déjà compromise quand il la croit à peine commencée. La prise de la redoute, c'est la perte de la journée, c'est l'armée russe frappée au cœur!

Et, en effet, avant qu'il ait pu venir au secours de Bagration, le général Broussier s'est logé dans le ravin entre Borodino et la grande redoute; la division Morand s'est avancée sous une grêle de balles et s'est établie sur le flanc des ouvrages par un si rude choc, que le genéral Paskevitch n'a pu le soutenir; enfin, le 30e régiment, ayant le général Bonami à sa tête, a pénétré jusque dans la batterie.

Koutousof n'a pas un instant à perdre : il demande deux hommes de dévouement qui répondent de la grande redoute sur leur tête. Koutaïsof et Yermolof se présentent.

Koutaïsof est le chef de l'artillerie; Yermolof commande une partie de la garde.

Yermolof, c'est-à-dire un homme de la taille de Murat et de Ney; héros de roman, héros de poésie, chanté à la fois par Marlinsky et par Lermontof.

Les deux généraux rallient la division Paskevitch, la ramènent au combat, quoiqu'elle ne soit plus qu'une masse informe; de nouveaux renforts arrivent. Le 30e régiment est assailli de tous côtés. Yermolof, à la disposition duquel on a mis trois croix de Saint-Georges, les montre à ses soldats, marche à leur tête malgré le feu terrible dirigé contre lui, arrive au pied de la redoute, et jette ses trois croix par-dessus l'épaulement, en criant :

— Que ceux qui les veulent aillent les prendre!

Et, donnant l'exemple, il s'élance le premier dans les retranchements.

Écrasé sous le nombre, le 30e régiment est forcé d'abandonner la redoute, en essayant d'entraîner son général. Bonami se cramponne à une pièce de canon, demeure dans

la redoute; mais, n'étant pas soutenu à temps, il est fait prisonnier.

Koutousof voit clair un instant sur ce grand échiquier où se joue la bataille; il reconnaît le besoin qu'a Bagration de secours et lui envoie Ostermann et Bagavout avec leurs corps d'armée.

Ce mouvement n'échappe pas à Napoléon. La division Friant, qui a pris position au delà du ravin, est la plus exposée.

Il envoie le général Roguet avec la jeune garde pour la soutenir, tandis que Lauriston déploie sur le front des Russes une batterie de quatre-vingts canons.

Force leur est de s'arrêter devant cette barrière de feu.

Ils lancent sur elle leurs cuirassiers.

Mais sur leurs cuirassiers Napoléon pousse les carabiniers du général Lepaultre et du général Chouars, les cuirassiers du général Saint-Germain, les hussards du général Pajol et les chasseurs du général Bruyère.

C'est une mêlée sanglante qui devient bientôt une horrible boucherie, d'où nous sortons complétement vainqueurs.

— C'est le moment! dit l'empereur en voyant fuir la cavalerie russe devant la nôtre et reculer l'infanterie russe devant notre feu.

Et il donne l'ordre de reprendre la redoute et de percer le centre.

A peine cet ordre est-il donné, qu'un immense hourra se fait entendre à l'extrême gauche, et qu'on voit une foule de charretiers, de domestiques, de chariots, se précipitant, dans le plus grand désordre, à l'endroit où était dressée la table de l'empereur. Sans doute, les troupes d'Eugène, attaquées dans Borodino par des forces supérieures, n'ont pu s'y maintenir et repassent la Kolochia.

L'empereur suspend le mouvement de la jeune garde.

Peut-être va-t-il en avoir besoin, et il s'informe : au milieu de dix ou douze rapports confus, il croit comprendre que Koutousof a laissé rouler ses masses de Gorky sur Borodino, que notre gauche est tournée, et que la division Delzons, entourée, n'a eu que le temps de former ses carrés.

On ajoute que le vice-roi a dû chercher un refuge dans les rangs du 84e.

Napoléon saute en selle, met son cheval au galop, arrive jusqu'au bord de la rivière, et, là, apprend que toute cette alerte est causée par les sept mille Cosaques de Platof, qui ont passé la Kolochia.

Quant à Ouvarof, après avoir chargé inutilement sur nos carrés et avoir laissé à chaque charge trois ou quatre cents Russes sur le terrain, il vient de repasser la rivière.

La chose, au reste, a été sérieuse. Le prince Eugène a eu un cheval tué sous lui, et ses deux aides de camp, l'un, Maurice Mejean, a été blessé, l'autre, Gifflenga, a été démonté.

Mais tous les efforts de cette nuée de cavaliers sont venus se briser sur les baïonnettes du 84e, et encore une fois il a été digne de sa devise : « Un contre dix! »

Il n'y a plus rien à craindre de ce côté. Napoléon revient sur ses pas ; on continue de s'égorger à Semenenskoé. Pour la troisième fois, les Russes viennent de renouveler leur ligne ; il y a déjà eu deux batailles, nous avons déjà vaincu deux fois.

Il faut frapper un coup décisif. Tout ce qu'il y a d'artillerie disponible entrera en ligne, tonnera en même temps, et, protégé par l'ouragan de fer, un mouvement général s'accomplira.

Poniatovski fait dire qu'il a tourné l'extrême droite, et dépassé les bois ; mais un ravin presque à pic l'arrête.

Napoléon fait dire d'escalader le ravin, et il ajoute :

— Dites au prince que ses adversaires doivent être fatigués et que les Polonais ne le sont jamais !

A gauche, le prince Eugène, renforçant Borodino de tout ce qu'il a encore de troupes disponibles, se mettra à la tête des trois divisions Morand, Gérard et Broussier, et marchera sur la grande redoute ; ce qui reste du 30e régiment, qui, au premier assaut, a pénétré dans la batterie, leur montrera le chemin

Le général Morand vient d'être blessé.

Le général Lambert prendra sa place.

L'empereur lui-même dirigera le centre, il laissera derrière lui les redoutes emportées le matin et coupera la ligne ennemie en pénétrant jusqu'à Semenenskoé.

C'est en vain que, pour s'opposer à ce mouvement, toute l'artillerie ennemie tonne à la fois, les colonnes françaises, dit l'historien russe, resserrent leurs rangs à mesure qu'ils sont éclaircis et continuent leur mouvement avec une constance admirable.

Alors, l'infanterie de la garde impériale russe s'avance à la baïonnette. La cavalerie de Korf, de Pahlen, de la garde, et les guides chargent à fond de train. La plus terrible mêlée s'engage. On se bat corps à corps.

Mais on ne fait pas reculer des hommes comme Ney et Davoust. Ils élargissent l'espace, livrent un passage à Murat ; sa cravache à la main, celui-ci charge à la tête des cuirassiers. La terre tremble sous les pas de six mille chevaux ; les masses russes sont écrasées aux pieds, décimées par le sabre. Bagration tombe mortellement blessé ; on l'emporte aux yeux de ses soldats, qui le croient mort. Ney fait des prodiges, Davoust redevient l'homme d'Eckmühl, Murat est ce qu'il est toujours, l'archange des batailles.

Par son ordre, un régiment de cuirassiers a fait un rapide à gauche. La grande redoute tient toujours. Prise trois fois par les nôtres, elle a été trois fois reprise par les Russes. Yermolof, beau comme Kléber, brave comme Murat, semble invulnérable comme Achille.

C'est aux cuirassiers qu'est réservé l'honneur de sa dernière prise.

Un boulet de canon emporte Montbrun, qui conduit la charge. Auguste Caulaincourt, ce jeune aide de camp de l'empereur, que l'ordonnance de Napoléon a trouvé le matin embrassant le portrait de sa femme, prend sa place ; le régiment se précipite au galop, dépasse la redoute, disparaît dans la fumée ; mais immédiatement il se rabat dessus, et, au moment où Eugène et ses grenadiers escaladent le parapet, il entre par la gorge. Leurs deux généraux en tête, les soldats russes se retournent sur ces nouveaux assaillants, et font feu à bout portant. Lambert et Caulaincourt tombent. Les soldats russes sont sabrés, les artilleurs sont égorgés sur leurs pièces. Cette fois, la redoute est bien à nous, mais elle coûte cher!

Les nouvelles se succèdent. L'empereur les recueille au milieu du feu.

Poniatovski et ses Polonais ont escaladé le ravin de Semenenskoé; et, après une lutte homme à homme, ils en repoussent les Russes.

Le général Touchkof, en revenant pour la quatrième fois à la charge, a été enveloppé à vingt pas par une grappe de mitraille, et a été littéralement pulvérisé. Enfin, la grande redoute est prise; mais Lambert et Caulaincourt sont tués.

Au moment où l'on annonce cette dernière nouvelle à l'empereur, il a à ses côtés le grand écuyer Armand Caulaincourt, duc de Vicence, frère du mort; son regard se porte vivement sur lui; le grand écuyer est resté immobile, et on le croirait impassible si des larmes silencieuses ne roulaient le long de ses joues.

— Vous avez entendu, lui dit l'empereur; voulez-vous vous retirer?

Le grand écuyer n'a pas la force de répondre, mais il fait un signe de remercîment et reste.

Dans ce moment, on entend le canon de Poniatovski derrière les Russes ; l'ennemi est complétement tourné.

L'empereur met son cheval au galop, et, sans s'assurer s'il est suivi, s'avance jusque sous le feu des tirailleurs ennemis.

Il voit alors leurs masses acculées sur le ravin de Psarevo ; le corps d'Ostermann a remplacé celui de Rajevsky, qui a cessé d'exister ; le troisième corps de cavalerie, celui de Pahlen, est anéanti ; ce qui reste de ces deux divisions s'est réfugié dans celle du général Korf.

Cependant, soit faute de direction, soit entêtement désespéré, les Russes, dont les masses ne peuvent plus revenir contre nous, s'obstinent à ne pas vouloir reculer. On dirait que, ne pouvant pas avoir vivants le champ de bataille, ils veulent le conserver morts.

Napoléon les regarde pensif et semble hésiter. Il n'a qu'un ordre à donner : cette défaite deviendra une déroute ; tous les soldats qui l'entourent ont fait des prodiges, mais sont harassés !

Murat et Ney murmurent à l'oreille de Napoléon :

— La garde, sire, faites donner la garde.

En effet, Napoléon a à la portée du geste quarante mille hommes de troupes fraîches.

— Et si j'ai à donner une autre bataille, répond-il, avec quoi la donnerai-je ? Non, que le canon achève ce qu'il a commencé, et, puisque les Russes s'obstinent à rester sous le feu de nos batteries, tirez tant que vous aurez des boulets et de la poudre.

Et vingt deux mille coups de canon dirigés par la Riboisière, Sorbier, Pernetti, d'Anthouard et Foucher, fouillent ces masses inertes, de quatre heures de l'après-midi à sept heures du soir.

LVI

RETOUR A MOSCOU

Napoléon, jetant de Sainte-Hélène un regard sur cette terrible journée, a dit :

« Koutousof avait tous les avantages pour lui : supériorité d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie ; position excellente ; un grand nombre de redoutes.

» Il fut vaincu !

» Intrépides héros, Murat, Ney, Poniatovski, c'est à vous que la gloire en est due ; l'histoire dira comment ces braves cuirassiers forcèrent les redoutes et sabrèrent les canonniers sur leurs pièces ; elle racontera le dévouement héroïque de Montbrun et de Caulaincourt, qui trouvèrent la mort au milieu de leur gloire, et ce que nos canonniers, découverts, en pleine campagne, firent contre des batteries nombreuses et couvertes par de forts épaulements, et ces intrépides fantassins qui, au moment le plus critique, au lieu d'avoir besoin d'être rassurés par leur empereur, lui criaient :

» — Sois tranquille, tes soldats ont juré de vaincre et ils vaincront ! »

Est-ce une louange ? est-ce une lamentation ?

En tout cas, on l'a vu, Napoléon fut deux jours avant d'oser écrire le bulletin de cette terrible bataille.

Koutousof n'hésita pas, lui. Il écrivit le même soir à l'empereur Alexandre que, vainqueur sur tous les points, il était resté maître du champ de bataille.

Il ajoutait :

« Les Français se retirent sur Smolensk, poursuivis par nos armées victorieuses. »

L'empereur Alexandre reçut la dépêche à sept heures du matin, fit Koutousof feld-maréchal, ordonna qu'un *Te Deum* fût chanté à l'église du Sommeil-de-la-Vierge, et décréta qu'une colonne serait élevée sur le champ de bataille, en commémoration de la victoire.

Le lendemain au soir, il sut la vérité. Mais Koutousof était nommé feld-maréchal, mais le *Te Deum* était chanté ; on laissa les choses comme elles étaient, et les habitants de la capitale ne surent réellement à quoi s'en tenir que lorsqu'ils virent l'armée russe sortant de Moscou par la porte de Kolomna et l'armée française entrant à Moscou par la barrière de Dorogomilof.

Nous étions maîtres du champ de bataille, mais nous n'avions pas fait un pas au delà.

Tout ce qui avait combattu — et tout le monde avait combattu, excepté la garde — était harassé.

La nuit se passa à ramasser et à panser les blessés ; il faisait froid, et un vent piquant éteignait les torches.

Nulle différence n'était faite entre les blessés russes et les blessés français.

Écoutez Larrey ; au milieu de cet ossuaire, c'est lui qui s'avance ; au milieu de ce silence de mort, c'est lui qui parle :

« Le temps était très-froid et souvent devenait nébuleux ; les vents du nord étaient très-forts en raison de l'équinoxe qui s'avançait, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine que l'on pouvait, pendant cette nuit, conserver sous mes yeux de la cire allumée ; d'ailleurs, je n'en avais absolument besoin que pour faire la ligature des artères.

» J'ai retardé mon départ de trois jours pour achever le pansement de nos blessés, et celui des Russes. Ceux-ci, dis-

persés dans les villages voisins, y restèrent jusqu'à leur guérison.

» Sur onze sujets auxquels j'ai fait l'amputation du bras à l'épaule, deux seulement ont péri dans les évacuations; tous les autres étaient arrivés guéris en Prusse ou en Allemagne avant notre retour dans ces contrées. Le plus remarquable de tous ces blessés fut un chef de bataillon : à peine fut-il opéré, qu'il remonta à cheval, se mit en route et continua sa marche sans interruption jusqu'en France.

» On rencontrait sur la route des amputés qui avaient su se faire des jambes de bois, et qui, à l'aide de ces jambes, tout informes qu'elles étaient, s'éloignaient des ambulances et gagnaient le pays.

» En somme, nous avons eu douze à treize mille hommes hors de combat et neuf mille tués. »

Quant aux Russes, leurs historiens eux-mêmes portent leur perte à cinquante mille hommes.

C'est à peu près le chiffre des Autrichiens à Solferino.

Maintenant, sur ce vaste champ de bataille, il ne reste d'autres traces de cette sanglante journée que trois choses :

La place de la tente de l'empereur, le couvent de Borodino-du-Sauveur, et la colonne victorieuse des Russes, s'élevant à la place même où était le centre de la grande redoute.

Le couvent de Borodino-du-Sauveur renferme dans ses murs l'emplacement d'une des redoutes placées en avant de Semenenskoé, celle-là même qui était défendue par le général Touchkof.

Il fut bâti par sa veuve, qui obtint d'en être la première abbesse. Elle vint elle-même, après la bataille, afin de reconnaître son mari au milieu des morts; mais, comme je l'ai dit, le cadavre, emporté par une volée de mitraille, avait disparu.

Tout ce qui restait du brave général était une main cou-

pée un peu au-dessus du poignet. La veuve la reconnut à son alliance et à une turquoise qu'elle avait donnée à son mari.

Cette main fut enterrée dans un terrain bénit; puis, au-dessus de la tombe, madame Touchkof fit bâtir une église, près de l'église un couvent; puis, couvent et église, tout fut entouré de murs.

C'est sur l'emplacement de la redoute même que la chapelle est élevée; la tombe est à gauche en entrant, couverte d'une simple pierre où sont gravés ces mots :

« Souvenez-vous, Seigneur, dans votre royaume céleste, d'Alexandre, tué sur le champ de bataille, et du jeune Nicolas. »

Le fils fut enterré avec ce qui restait du père.

Du côté opposé était la tombe de la veuve du général avec son frère.

Sur cette tombe est une pierre en tout semblable à l'autre avec cette inscription :

C'EST MOI, SEIGNEUR !

*

LA FONDATRICE DU COUVENT
DE BORODINO-DU-SAUVEUR,
L'ABBESSE MARIE.

Au-dessus de la porte d'entrée sont écrits ces mots et ces dates :

—

ANNÉE 1812, 26 AOUT.

—

HEUREUX SONT CEUX QUE TU AS ÉLUS
ET QUE TU AS PRIS DANS TON SEIN !

—

16 OCTOBRE 1826 !

On sait que le calendrier russe est de douze jours en arrière sur le nôtre. Par conséquent, le 26 août est notre 7 septembre, date de la bataille, et le 16 octobre correspond au 28 du même mois.

Nous visitâmes les appartements de l'ancienne abbesse ; on nous montra ses vêtements, son portrait et sa crosse ; puis une lettre de l'impératrice Marie, à propos de la mort de la princesse Alexandra.

Nous fûmes reçus par l'abbesse actuelle, qui est une princesse Ouroussof.

Je lui promis de lui rapporter un chapelet de Jérusalem.

Je tiens à sa disposition ce chapelet, rapporté, non par moi, mais par ma fille ; il a été bénit par le patriarche et a touché le tombeau du Sauveur ; mais comment faire passer un chapelet à Borodino ?

Si quelqu'un peut m'en indiquer le moyen, je lui donnerai un second chapelet pour lui.

En sortant du couvent, nous traversâmes un champ de pommes de terre qui avait été gelé pendant la nuit. Nous étions au 9 août.

En Russie, il gèle un peu plus ou un peu moins ; mais il gèle toujours.

Lorsque nous partîmes de Moscou, le 7 août, les feuilles commençaient de tomber comme au mois d'octobre chez nous.

Du couvent, nous montâmes à Semenenskoé, pauvre village d'une trentaine de maisons, qui dut être fort étonné le jour où il se trouva le théâtre d'un terrible combat. Il est évident que les trois quarts de ses habitants ignoraient pour qui et pour quoi l'on se battait.

De Semenenskoé, nous suivîmes le ravin qui donna tant de labeur à Poniatovski. Bientôt nous nous trouvâmes dans une espèce de marais à hautes herbes baigné par un ruisseau qui doit être l'Ogniktch, et, après une verste, nous nous

trouvâmes derrière le petit bois qui ombrage le versant oriental du monticule où était la grande redoute, et où est aujourd'hui la colonne commémorative de la bataille.

C'est dans ce petit bois que furent enterrés les morts de la grande redoute ; ces bossellements de terrain que l'on y voit, ce sont les tombes.

En sortant du petit bois et en marchant vers l'occident, on fait face aux positions de l'armée française, et l'on arrive au pied de la colonne.

Une grande pierre se présente alors avec une inscription. C'est la tombe du prince Bagration; blessé, comme nous l'avons dit, dans la journée du 7, il mourut le 24, dans le gouvernement de Vladimir.

Par ordre de l'empereur, son corps fut rapporté à Borodino et enterré sur le champ de bataille.

Didier Delange, qui est un homme de précaution, et qui envisage les champs de bataille sous un aspect plus philosophique que moi, avait fait préparer un excellent déjeuner sous les arbres du petit bois. Nous nous réfugiâmes sous cette ombre silencieuse, et, tombes pour tombes, je fus forcé de m'avouer à moi-même que celles d'un champ de bataille qui renferme de tels souvenirs, valent bien celles d'un cimetière de village, fût-il chanté par Grey ou Delille.

Le 28 octobre, l'armée française repassa par ce même champ de bataille. Laissons de côté les très-belles pages que M. Philippe de Ségur a écrites à ce propos dans son poëme sur la campagne de Russie, pour prendre à M. Fain ces quelques lignes pleines de cœur de son manuscrit de 1812 :

« Le 28 octobre, dit-il, on a laissé Mojaïsk sur la droite et l'on est rentré sur la grande route de Smolensk, non loin de Borodino. Nos cœurs se sont serrés à la vue de cette plaine où tant des nôtres ont été ensevelis ! Ces braves avaient cru mourir pour la victoire et la paix ! Nous pas-

sons sur leurs tombes en marchant avec précaution, de peur que la terre ne leur soit pesante sous les pas de notre retraite. »

Mais il n'y avait pas que des morts à Mojaïsk et à Borodino, il y avait aussi des blessés en convalescence; l'empereur en trouve un certain nombre à ce même couvent de Kolotskoï, du sommet du clocher duquel il a vu à l'horizon le champ de bataille de la Moskova. Son cœur saigne à l'idée de les laisser derrière lui, et il ordonne que chaque voiture prenne un de nos compatriotes; il commence par les siennes et charge les médecins de sa maison, Ribes et Lherminier, de veiller, pendant la route, au convoi qu'il vient d'improviser.

M. de Bauveau, jeune lieutenant de carabiniers qui venait d'être amputé, fut au nombre des blessés recueillis. Il fit la retraite dans le landau de l'empereur.

Larrey constate ce fait dans ses Mémoires.

« Dans les ambulances que nous avions établies, dit-il, auprès de l'abbaye de Kolotskoï, se trouvaient encore des officiers russes que nous avions pansés après la bataille. Ils étaient guéris de leurs blessures. Quelques-uns vinrent à ma rencontre pour me témoigner leur reconnaissance. Je leur laissai de l'argent, afin qu'ils se procurassent, par des juifs ambulants, les choses de première nécessité, en attendant l'arrivée de leurs compatriotes; je leur recommandai en même temps les malades que nous laissions. J'ai lieu de croire que ces officiers les auront protégés. »

Si l'on entend quelque chose au fond de la tombe, ce passage de l'empereur, l'écho de cette voix bien-aimée, furent le dernier bruit qui fit tressaillir ces braves; leur sommeil est trop profond, le pas des quelques rares pèlerins qui visitent le champ de bataille est trop léger pour les avoir troublés depuis cinquante ans.

En 1839, l'empereur Nicolas passa une grande revue et

fit donner par cent quatre-vingt mille hommes une représentation de la bataille de la Moskova.

Le 9 août, à cinq heures du soir, nous partîmes pour Moscou, où nous étions de retour le lendemain à la même heure.

Je trouvai Narychkine un peu préoccupé; il avait appris en notre absence qu'un de ses villages, Doromilov, avait brûlé. Deux cent cinquante maisons n'étaient plus que cendres. Le feu, par le moyen d'un pont, avait traversé la rivière, et, poussé par le vent, avait été incendier un autre village.

Si on veut se faire une idée d'un vieux boyard russe, il faut étudier Narychkine.

Il a des terres partout, des maisons partout, à Moscou, à Jelpatiévo, à Kasan, que sais-je? il ne sait le compte ni de ses villages ni de ses serfs, cela regarde son intendant.

On peut, sans faire tort ni à l'un ni à l'autre, admettre que son intendant lui vole cent mille francs par an.

Sa maison est le tabernacle de l'insouciance, l'apothéose du désordre.

Un jour, Jenny manifesta l'intention de manger des ananas.

Il donna l'ordre d'en acheter.

Je vis passer un mougik avec une brassée d'ananas magnifiques, coupés par le pied. Le mougik disparut du côté des communs.

J'étais probablement le seul qui l'eût vu passer; car sept ou huit jours s'écoulèrent sans qu'un seul ananas parût à table.

— Eh bien, dis-je un jour que Narychkine se plaignait de son dessert, et tes ananas?

— C'est vrai, dit-il, j'en ai demandé.

— Et on te les a apportés; seulement, on oublie de

te les servir; il y a probablement dans la maison quelqu'un qui les aime.

On fit venir tous les domestiques, depuis Koutaïsof, le cuisinier, jusqu'à Carmouchka, le cocher; nul n'avait vu les ananas, nul ne savait ce que nous voulions dire.

— Allons les chercher nous-mêmes, dis-je à Jenny.

Et nous nous mîmes en quête.

Nous trouvâmes les ananas dans l'angle d'un petit caveau où l'on descendait par une échelle, et où l'on mettait le gibier et la viande de boucherie.

Il y en avait quarante.

En les estimant vingt francs pièce, c'était deux cents roubles.

Il y avait un chasseur attaché à la maison qui était chargé de la fourniture de gibier; ce gibier venait d'une terre située je ne sais où, et je crois que Narychkine n'en savait pas sur ce point beaucoup plus que moi.

Tous les huit jours, le chasseur apportait des paniers pleins de canards sauvages, de bécasses et de lièvres. Si nous ne veillions pas, Jenny et moi, à ce que ce gibier ou du moins une partie de ce gibier fût distribuée en cadeaux, les trois quarts en étaient perdus.

Un jour, le chasseur vint, accompagné d'un fort beau lévrier.

— Est-ce que tu as des lévriers de cette race? demandai-je à Narychkine.

— Je crois qu'oui, dit-il; j'en ai fait acheter deux à Londres pour mille écus, il y a trois ou quatre ans.

— Le mâle et la femelle?

— Oui.

— Recommande que l'on me garde un des premiers petits qu'ils feront.

— Il y en a peut-être de grands. Appelle Siméon.

On appela Siméon; c'était le chasseur.

— Siméon, demanda Narychkine, ai-je des lévriers à Jelpatiévo?

— Oui, Excellence.

— Combien?

— Vingt-deux.

— Comment, vingt-deux?

— Votre Excellence n'avait point donné d'ordre; on a gardé tous ceux qu'ils ont eus; quelques-uns sont bien morts de la maladie; mais, comme j'ai l'honneur de le dire à Votre Excellence, il en reste vingt-deux bien portants.

— Tu vois, me dit Narychkine, que tu peux, sans me faire tort, en prendre un, et même une paire si tu veux.

Narychkine a un haras, un des plus précieux de Russie, le seul peut-être où se soit conservée pure la fameuse race des chevaux de Grégoire Orlof.

Il a dans ce haras une centaine de chevaux dont jamais il ne vend un seul; ce sont les premiers trotteurs de la Russie.

Ces trotteurs lui servent à gagner la moitié des courses, — bénéfices d'orgueil, bien plus que bénéfices matériels. La valeur de ces prix peut monter à deux ou trois cents louis. Son haras lui coûte cinquante mille francs. Mais aussi son haras fait son bonheur.

Tous les matins, en robe de chambre de cachemire, Narychkine venait s'asseoir sur son perron, et passait la revue de ses chevaux : les uns étaient conduits par la bride, les autres montés par des écuyers, et c'était vraiment une belle chose à voir que ces splendides animaux aux formes irréprochables.

Quand je voyais un homme se donner le luxe, tout en étant gêné parfois, d'avoir pour huit cent mille francs ou un million de chevaux dans ses écuries, je haussais les épaules en pensant à nos élégants et à leurs attelages des Champs-Élysées et du bois de Boulogne.

Notez qu'avec tous ces chevaux, Narychkine n'avait jamais, à sa calèche et à son quadrige, que des chevaux de louage, qui lui coûtaient cinquante francs par jour.

Jenny, par exception, avait, à sa calèche de Saint-Pétersbourg, deux trotteurs qui faisaient le désespoir des grandes dames russes, furieuses de voir qu'une simple artiste allait deux fois plus vite qu'elles où il lui plaisait d'aller.

Lorsqu'il fut décidé que nous irions ouvrir la chasse à Jelpatiévo, on s'informa de l'état dans lequel était le château. Narychkine y avait été deux fois dans sa vie, mais seul.

Or, Narychkine, en sa qualité de vieux boyard, est l'homme qui sait le mieux faire du luxe, mais qui sait aussi le mieux s'en passer.

Narychkine ne se rappelait même pas s'il y avait des lits à Jelpatiévo.

On résolut d'envoyer Didier Delange, comme maréchal des logis.

Didier Delange partit dans une voiture en poste.

Quatre jours après, il revint avec la liste des objets absolument nécessaires.

Il y en avait pour sept mille francs : draps, matelas, batterie de cuisine.

On acheta tous les objets nécessaires, on les achemina sur trois fourgons, et Didier Delange repartit pour aller installer les objets achetés.

Nous devions rester trois jours à Jelpatiévo.

On comprend qu'il n'y a pas de fortune russe, si considérable qu'elle soit, qui résiste à une pareille manière de vivre, doublée d'un intendant et quelquefois de deux !

Avant de partir de Moscou, nous fîmes nos achats de vêtements d'hiver. Nous allions nous trouver, dans la saison des neiges, au milieu des steppes de la Kalmoukie et des montagnes du Caucase. Il fallait aviser à combattre quinze ou vingt degrés de froid.

Nous fîmes, Moynet et moi, faire chacun un costume le plus commode que je connaisse en voyage. Nous joignîmes à ce costume deux de ces redingotes de peau de mouton que portent les riches mougiks, et que l'on nomme des touloupes. Enfin, nous complétâmes notre garde-robe moscovite par des bottes fourrées et un assortiment complet de pantoufles de Tarjok.

J'oubliais de grands bonnets de poil de mouton qui nous donnaient des airs formidables à nous faire crever de rire nous-mêmes.

Deux objets nous manquaient encore : un nécessaire de voyage avec samovar pour faire le thé, et un interprète à l'aide duquel nous pussions conserver, pendant la route, avec les naturels du pays que nous allions parcourir.

Nous trouvâmes le nécessaire au bazar, et Jenny ne voulut s'en remettre à personne du soin de voir s'il n'y manquait rien.

Quant à l'interprète, il nous fut fourni par le recteur de l'Université, lequel fit un choix parmi ses meilleurs élèves, et nous en présenta un *de confiance*, comme on dit chez nous.

Il portait le nom euphonique de Kalino.

Le 6 septembre au soir, nous allâmes, par un clair de lune non moins beau que celui du 4 août, faire notre dernière visite au Kremlin.

Nous lui devions bien cela pour les souvenirs qu'il nous laissait.

Le lendemain, nous dîmes adieu à notre cher petit pavillon, que, pour mon compte, j'espère bien revoir un jour.

Nous partions pour Troïtza dans deux voitures : Narychkine, Jenny et moi dans la calèche de voyage; Kalino et Moynet en télègue. Ils avaient préféré ce mode de locomotion, qui ne les enchaînait pas à nous, et leur laissait faire les écoliers en vacances.

Nous devions nous retrouver à Troïtza.

Dès cinq heures du matin, Moynet et Kalino, enchantés d'avoir reconquis leur liberté, s'étaient mis en route. Narychkine, qui n'apportait pas le même enthousiasme au pèlerinage, ne voulut partir qu'après avoir bien déjeuné.

Didier Delange était revenu la veille, nous assurant que nous pouvions désormais partir sans rien craindre, et que, si nous devions être moins bien à Jelpatiévo qu'à Saint-Pétersbourg, nous y serions du moins presque aussi bien qu'à Moscou.

Il va sans dire que Delange faisait partie de notre personnel.

Delange ne quitte pas plus Narychkine que son ombre.

Quant à Koutaïsof, il partit dans un dernier fourgon, avec ses ustensiles intimes. Comme il n'avait aucun besoin à Troïtza, il devait nous attendre à Jelpatiévo pendant la journée du 9.

Le dîner devait être sur la table à six heures. Si nous arrivions plus tard, il servirait de souper.

Siméon était prévenu, et une chasse devait être organisée pour le lendemain.

Comme on le dit en France, nous mangions notre pain blanc le premier.

A midi, nous partîmes au grand galop de nos quatre chevaux.

Un relais était préparé à moitié chemin sur la route, c'est-à-dire à cinq ou six lieues.

La route de Moscou à Troïtza est magnifique, et toute plantée d'arbres; les points les plus remarquables de cette route sont à Pouchkino-Celo et à Rachmanova. En sortant de Moscou, on suit quelque temps des yeux l'aqueduc de Myticha, construit par Catherine et qui donne de l'eau à la grande tour de Soukharef, le réservoir de Moscou.

On ne fait pas cent pas sur cette route sans rencontrer un pèlerin allant ou revenant.

LVII

LE COUVENT DE TROÏTZA

Grâce à la rapidité de notre course, nous arrivâmes à Troïtza au soleil couchant.

Il est difficile de voir quelque chose de plus majestueux que cet immense couvent, grand comme une ville, à cette heure de la journée, et quand les rayons obliques du soleil se réfléchissent sur ses flèches et sur ses coupoles dorées.

Avant d'arriver au couvent, on traverse l'immense bourg auquel il a donné naissance, et dans lequel on compte mille maisons et six églises.

Entouré d'éminences qui donnent à la contrée un aspect plus pittoresque que ne l'est, en général, celui des villes de Russie, constamment bâties dans des plaines, le monastère est sur une hauteur qui les domine toutes; il est fortifié par une muraille de pierres épaisse et élevée, et défendu par huit tours.

C'est du moyen âge vivant, comme Aigues-Mortes, comme Avignon.

Cette enceinte comprend le clocher, neuf églises, le palais du tzar, la demeure de l'archimandrite et les cellules des moines.

Nous y entrerons demain. Ce soir, nous soupons et nous retenons nos chambres à l'auberge du couvent.

Quand je dis : nous soupons à l'auberge du couvent, j'ai tort. Je dois dire : nous soupons *dans*. La façon dont j'ai parlé des auberges de Konivetz et de Valaam a éveillé la susceptibilité de Narychkine, et, dans les caissons de la voiture, Didier Delange a emménagé un excellent souper préparé à Moscou.

Il ne s'agit donc plus que des chambres et des lits. Les chambres sont sales, les lits sont durs. Mais, au bout du compte, avec d'excellent thé et une bonne causerie, on gagne facilement deux heures du matin, et, en se levant à six heures, c'est quatre heures de martyre.

On peut bien risquer quatre heures de martyre dans le couvent de saint Serge.

Ce martyre, au reste, devient doux et facile pour certains pèlerins et certaines pèlerines. Troïtza n'est pas seulement, à ce qu'assurent des gens bien informés, un pèlerinage religieux : il a un but tout mondain pour ceux qui ne craignent pas de donner aux passions humaines un voile sacré. Quel serait le Russe assez peu orthodoxe pour empêcher sa femme d'aller faire un pèlerinage à Troïtza? Un pareil [illegible] serait un scandale, et, il faut le dire, ce scandale ne s'est jamais produit.

Une fois à Troïtza, le hasard fait qu'on y rencontre quelqu'un dont la présence est un étonnement, mais, Dieu merci! n'est pas un ennui. On échange quelques paroles, dans lesquelles on donne le numéro de sa chambre; l'intelligence de celui à qui on s'adresse, et les précautions philanthropiques de l'architecte qui a bâti l'auberge et voulu la prospérité du couvent, font le reste.

Le lendemain, on remercie saint Serge, sans même se rappeler si l'on a été bien ou mal couché.

Les premiers anachorètes, les solitaires de la Thébaïde ne couchaient-ils pas sur la pierre?

J'étais prêt à entrer au couvent à l'ouverture des portes.

Une discussion historique que j'avais eue la veille en prenant le thé avec Narychkine aiguillonnait ma curiosité.

J'avais prétendu que je trouverais à la porte de la cathédrale Ouspensky, à gauche en entrant, une pierre tumulaire de six pieds de long, sciée au cinquième de sa longueur, du côté où devait dans la tombe se trouver la tête du mort.

Cela se rattachait à une légende de Pierre le Grand, que j'avais entendu raconter à mon vieil ami M. de Villenave.

Je m'enfonçai donc rapidement sous la voûte, et, par une belle allée plantée d'arbres, j'arrivai jusqu'à la cathédrale, entourée d'une grille enfermant le cimetière des moines.

Je fis quatre ou cinq pas à gauche dans l'intérieur de la grille, et poussai un cri de joie.

Ma pierre était là, sciée au cinquième de sa longueur, et, malgré le peu de connaissance que j'avais des lettres russes, en les rapprochant des lettres grecques, avec lesquelles elles ont beaucoup de ressemblance, je crus lire sur la pierre le nom d'Abraham Lapoukine.

Je courus annoncer mon triomphe à Narychkine. Il dormait encore. Je le réveillai. Ce fut sa punition.

Voici maintenant la légende :

Nous avons raconté la conspiration d'Eudoxie-Alexievna Lapoukine en faveur de son fils Alexis.

Nous avons dit comment le boyard Glebof, amoureux d'elle, était entré dans cette conspiration.

Nous avons raconté enfin comment il avait été empalé sur un échafaud aux trois coins duquel étaient, sur des billots, les têtes de ses complices.

Le quatrième billot, vide, portait le nom d'Abraham Lapoukine, qui s'était dérobé à la colère du tzar, lequel, malgré les recherches les plus actives, n'avait pu s'emparer de lui.

Abraham Lapoukine s'était réfugié au couvent de Troïtza, avait revêtu la robe monacale, et, trois ou quatre ans après, y était mort, de sa mort naturelle.

Il avait été enterré dans le cimetière des moines.

Pierre Ier. qui avait ignoré sa retraite tant qu'il avait vécu, fut avisé de sa mort par l'abbé lui-même, lequel compta, pour rester impuni, sur la vénération que Pierre avait pour le couvent.

La première idée du tzar avait été d'exhumer le cadavre et de le décapiter; mais, sur les prières de l'abbé, qui le supplia de s'épargner ce sacrilége, il ordonna que le tombeau seulement serait scié à la hauteur de la tête.

Ne pouvant décapiter le cadavre, il décapitait la pierre qui le couvrait.

Il y avait à la fois dans cette exécution du justicier et du sauvage.

Une chose étonnait toujours Narychkine, c'est que je susse mieux l'histoire de Russie que les Russes eux-mêmes ne la savent.

Mon amour-propre satisfait, je retournai à la cathédrale; j'avais encore autre chose à y voir.

C'était l'autel sous la nappe duquel Pierre Ier fut caché par sa mère Nathalie, le jour où, poursuivie par les strélitz, elle chercha un asile dans la cathédrale. Je trouvai l'autel; un aigle à deux têtes indique l'endroit où la scène eut lieu.

Je cherchai ensuite, et trouvai dans un angle le tombeau de Boris Godounof, de Théodore, son fils, et de sa fille Xenia, qui fut violée par le faux, ou, qui sait? peut-être par le vrai Démétrius.

Les corps ont été transportés à Troïtza, de Moscou, où ils étaient. Boris avait toujours eu une grande vénération pour Troïtza et avait comblé le monastère de bienfaits.

Ivan le Terrible, Ivan le Fou, Ivan l'Enragé, avait eu, lui aussi, une suprême vénération pour saint Serge, dans la châsse duquel il avait été placé par son père Vasili-Ivanovitch, le jour même de sa naissance.

Cette châsse du saint, dans laquelle fut placé Ivan IV, acte

de religion qui, soit dit en passant, ne porta point bonheur à la Russie, est tout en vermeil.

Elle est placée dans la cathédrale de la Trinité, et non dans celle où Pierre Ier chercha un refuge, et où sont enterrés Boris et ses deux enfants.

Un baldaquin en argent, soutenu par quatre colonnes du même métal, la recouvre; ce baldaquin a été donné, en 1737, par l'impératrice Anne. Il pèse dix quintaux.

C'est des impératrices débauchées et des rois féroces que les saints reçoivent, en général, leurs plus riches cadeaux.

Cette seconde cathédrale, plus riche que la première, est bâtie à l'endroit où le corps de saint Georges fut retrouvé par le patriarche Nikon, après le passage des Tatars, que conduisit jusqu'à Moscou leur chef Jedeghi.

Il va sans dire que les envahisseurs, en leur qualité de mahométans, avaient complétement dévasté le couvent. Il va sans dire aussi que les moines s'étaient enfuis à leur approche.

Les Tatars, comme un fleuve débordé qui rentre dans son lit, se retirèrent vers Kasan, après avoir mis Moscou à feu et à sang.

Alors, les moines rentrèrent, non pas dans leurs cellules, leurs cellules étaient à ras de terre, mais dans les ruines du monastère.

Au milieu de ces ruines, le patriarche Nikon retrouva le corps de saint Serge en état de parfaite conservation. C'était en 1422. Il construisit de nouvelles habitations; la piété des princes lui vint en aide; la conservation du corps de saint Serge parut miraculeuse, et une pieuse curiosité fit, de toute parts, affluer les fidèles. Le couvent s'enrichit par leur dons et par ceux des souverains. Nous avons dit que, parmi ceux-ci, Ivan le Terrible et Boris Godounof furent les plus généreux.

A Moscou, dans le palais de ce même patriarche Nikon,

on nous montra quelques-uns de ses ornements sacerdotaux : l'omophore, espèce d'étole qu'il portait sur l'épaule, et qui retombait sur la poitrine, et une grande tunique tellement chargée de pierres précieuses et de perles, qu'elle pèse cinquante livres de Russie.

Au moment des troubles causés par le faux Démétrius, que l'on accusait de vouloir introduire les Polonais en Russie, les immenses richesses du couvent de Troïtza servirent à payer les défenseurs de la vieille Russie, en même temps que ses murailles leur donnaient asile; aussi les Polonais, sachant qu'il renfermait à lui seul autant de richesses que toute la Pologne, le vinrent-ils assiéger en 1609, sous la conduite de leur grand hetman Sapieha.

Un simple moine fut alors leur plus terrible antagoniste; frère Abraham Palitzine parcourut le pays, prêchant la guerre sainte, appelant les nobles et les princes à faire à la patrie le sacrifice de leurs intérêts, de leurs amitiés et même de leurs haines, ce qui est autrement difficile; ce fut lui qui décida le prince Pojarsky à marcher sur Moscou, en lui conduisant Minine, le boucher de Nijni-Novgorod.

Enfin, las de sept mois de siége inutile, les Polonais demandèrent la paix. Elle fut signée en 1616, dans le village de Deoulina, situé à une lieue du couvent et qui était une de ses dépendances.

En 1664, année où Catherine confisqua les biens du clergé au profit de l'État, le couvent de Troïtza avait sous sa dépendance quatorze autres couvents et possédait cent six mille huit cent huit serfs.

Saint Serge était né à Rostov, en 1315. Décidé à se livrer à la contemplation et à la solitude, il demanda au prince André de Radonége de lui céder le terrain sur lequel il bâtit sa première cellule. Le prince, au lieu de quelques pieds de terrain que lui demandait saint Serge, lui en donna une verste carrée.

A côté de son ermitage, saint Serge éleva une église consacrée à la Trinité ; de là le nom de Troïtza, donné aujourd'hui au couvent qui renferme cette petite église.

Le prince André de Radonége, premier donateur du terrain, a son tombeau près de celui de saint Serge, dans l'église de la Trinité.

Il faut avoir vu le trésor de Troïtza pour se faire une idée des richesses que peut renfermer un couvent russe. Dix grandes salles sont encombrées d'objets précieux : chasubles, vêtements de métropolitains, couvertures de cercueils, devants d'autels, livres d'Évangiles, missels, calices, croix, offertoires. L'œil est ébloui par les diamants et les pierres précieuses de toute espèce qui semblent ruisseler sur les étoffes et les ornements sacrés. Un autel seul est estimé quinze cent mille francs.

Au milieu de tous ces objets précieux, on remarque, dans une armoire, près d'une porte, une bride de cheval et une vieille robe de chambre.

C'est la bride de cheval de Pojarsky et la robe de chambre d'Ivan le Terrible.

Au nombre des objets les plus précieux, on fait voir aux visiteurs un onyx trouvé en Sibérie et donné au métropolitain Platon par Potemkine. Il porte l'empreinte naturelle d'un crucifix au pied duquel est un homme agenouillé et en prières.

Enfin, comme opposition à toutes ces richesses mondaines, on finit par nous montrer le froc déguenillé de saint Serge, qui était bien loin de se douter certainement que son successeur Nikon porterait une tunique alourdie par cinquante livres de pierreries.

Autrefois, le monastère était peuplé de trois cents moines. Il n'y en a plus que cent aujourd'hui.

De toutes les dépendances conservées par le monastère, une des plus curieuses est le restaurant de *Troïtza*, à Mos-

cou. Il appartient aux moines ; il est très-couru, attendu qu'il a la réputation des soupes au sterlet.

Il est permis, du reste, d'y boire et de s'y enivrer comme dans les autres cabarets; seulement, il n'est pas permis de fermer les portes des cabinets particuliers.

Je crois que, si la même prescription était faite pour l'auberge de Troïtza, cette prescription diminuerait considérablement le nombre des pèlerins et des pèlerines de Troïtza.

Pendant que je prenais les inscriptions d'un obélisque de mauvais goût élevé au milieu de la cour par le métropolitain Platon, Kalino m'amena un jeune moine qu'il avait découvert, et qui parlait français; seulement, tout le monde l'ignorait dans le couvent, et il me supplia de ne pas le faire repentir du grand désir qu'il avait eu de me connaître, en révélant un secret qui pouvait lui faire le plus grand tort vis-à-vis de ses supérieurs.

Depuis deux mois, ceux-ci étaient prévenus de mon arrivée à Saint-Pétersbourg, et invités, si je me présentais à Troïtza, *à se défier* de moi.

J'en suis encore à savoir sur quel point leur défiance devait être éveillée.

Narychkine vint nous rejoindre au milieu de nos investigations ; il n'était pas fâché de s'assurer par lui-même du fameux coup de scie historique donné par le bourreau de Pierre Ier à la tombe de Lapoukine.

Il le vit de ses propres yeux, et sa considération pour moi s'en augmenta notamment.

Son déplacement avait un second but : celui de nous rappeler l'heure du déjeuner. Notre cher boyard avait une habitude : c'était, dans quelque circonstance de la vie que ce fût, de regarder comme sacrées les heures des repas.

Nous rentrâmes à l'auberge sainte, où nous trouvâmes, toujours grâce à Didier Delange, un excellent déjeuner.

J'avais manifesté l'intention de faire une course au couvent de Béthanie, lieu de naissance du père et de la mère de saint Serge.

Comme les chemins n'étaient pas très-bons, Didier Delange n'avait pas jugé à propos de risquer la voiture de son maître. Il nous avait, en conséquence, procuré un véhicule complétement nouveau pour moi, quoique bien populaire en Russie : une tarantasse.

Figurez-vous une énorme chaudière de locomotive posée sur quatre roues, avec une fenêtre sur le devant pour voir le paysage, et une ouverture sur le flanc pour s'y introduire.

Pour la tarantasse, le marchepied n'est pas encore inventé; on pénétrait dans la nôtre à l'aide d'une échelle mobile, que l'on enlevait et appliquait selon les besoins.

Quand les voyageurs étaient enfournés, on accrochait l'échelle à la machine.

Comme la tarantasse n'est aucunement suspendue et qu'elle n'a pas de banquettes, le fond est garni de paille que les voyageurs scrupuleux sont libres de renouveler. Si le voyage doit être long et que l'on soit en famille, on y étend deux ou trois matelas au lieu de paille; ce qui fait qu'on économise les auberges et que l'on peut voyager la nuit comme le jour.

On peut, sans être gêné, tenir de quinze à vingt dans une tarantasse.

En voyant cette abominable mécanique, qui avait quelque ressemblance avec la vache de Dédale ou le taureau de Phalaris, Moynet et Kalino déclarèrent que, comme la distance à parcourir était de trois vertes seulement, ils la feraient à pied.

Quand à Narychkine, il nous regardait du balcon avec son air narquois et son œil slave, en nous souhaitant toute sorte de plaisirs.

— Avouez, dis-je à Jenny en l'aidant à grimper dans la machine, qu'il mériterait bien que nous le prissions au mot.

Nous mîmes trois grands quarts d'heure à faire trois verstes par un chemin exécrable, mais au milieu d'un paysage charmant; ce qui fait que nous trouvâmes Moynet et Kalino arrivés depuis vingt minutes.

Le lecteur sait déjà mon opinion sur les choses célèbres que l'on visite pour les avoir vues, et surtout pour pouvoir dire : « Je les ai vues. »

Le couvent de Béthanie est une de ces choses-là.

L'église renferme le cercueil que saint Serge a troqué contre une châsse de vermeil; le tombeau de l'archevêque Platon, son portrait après sa mort; une espèce de reposoir naturel avec des ruisseaux, des prés et des arbres, où paissent toute sorte d'animaux, et un tableau de sainteté rapporté d'Italie par Souvorof, le même qui est représenté en Achille, près du palais de marbre à Saint-Pétersbourg.

L'église visitée, il nous restait à voir l'habitation du fameux métropolitain Platon, que la Russie moderne m'a paru fort disposée à mettre au-dessus de son homonyme de l'ancienne Grèce.

C'est, au reste, une petite maison fort simple, au-dessus de la porte de laquelle est écrit ce souhait tout chrétien :

Qui que tu sois qui entres, Dieu te bénisse !

A part un stippoo donné par Louis XVI, et des rideaux brodés par Catherine II, les meubles sont de la plus grande simplicité.

Dans la chambre à coucher, près du lit, le chapeau de paille du digne métropolitain est suspendu à un clou.

De l'autre côté, et comme pendant, un cadre renferme ce

quatrain français d'un poëte russe; je ne vous le donne pas comme bon, comprenez bien, je vous le donne tel qu'il est :

L'honneur de notre Église, esprit rare, honnête homme,
D'Aaron même il sut ressusciter le ton,
Et, dans l'art de toucher le cœur par la raison,
Surpasser Augustin, balancer Chrysostôme.

BELASETSKI.

Si vous eussiez fait ce quatrain, cher lecteur, vous ne l'eussiez pas signé, ni moi non plus.

Il est vrai que, si l'on vous disait d'en faire autant en russe que M. Belasetski en a fait en français, vous seriez, fort embarrassé.

Mais vous auriez un avantage sur lui, c'est que vous ne le feriez pas.

LVIII

LA ROUTE DE JELPATIÉVO

Le lendemain, Troïtza étant visité à fond, nous laissâmes Moynet derrière nous pour prendre tous les croquis que bon lui semblerait, et nous partîmes

Deux routes conduisent de Troïtza à Jelpatiévo, si l'on peut appeler routes de pareils chemins.

Il fut convenu que, pour tout voir avec nos quatre yeux,

— les deux de Kalino ne comptaient pas, — Moynet prendrait celle des deux routes que nous dédaignerions. Avec sa télègue, Moynet avait la juste prétention de passer partout.

La route du lac lui échut.

Qu'on ne me demande pas, sur le lac, d'autres renseignements que celui-ci :

Il produit des harengs exactement de la même espèce que ceux de l'Océan.

Je fis promettre à Moynet d'en manger pour vérifier le fait. Quant à Kalino, comme, en sa qualité de Petit-Russien, il n'avait jamais mangé de harengs, je ne pouvais m'en rapporter à lui.

Notre route passait pour la meilleure; cela nous donna une agréable idée de celle que suivait Moynet.

Au reste, elle m'offrit une chose curieuse, en ce qu'elle m'était complétement inconnue : c'était une route tracée sur un marais mouvant avec des sapins couchés les uns près des autres et reliés les uns aux autres.

La route avait une trentaine de pieds de large.

Je regrettais sincèrement Moynet, tout en suivant ce chemin mobile, long de plus d'une verste, et qui tremblait sous les pieds de nos chevaux et les roues de notre voiture; j'aurais voulu qu'il prît un dessin de cette originalité. Je fus servi à souhait en arrivant à Jelpatiévo : la première chose que Moynet me montra, ce fut une vue d'un marais et d'un pont que j'aurais juré être les nôtres.

C'étaient tout simplement un marais et un pont pareils.

Narychkine nous assura qu'il y avait bon nombre de ces marais et de ces ponts-là en Russie, et que nous ressemblions beaucoup aux enfants qui, la première fois qu'ils vont au bord de la mer, emplissent leurs poches de galets.

Nous étions prévenus par Didier Delange que nous au-

rions à gravir une certaine montagne de sable, le long de laquelle on avait oublié de dérouler un pont de sapins, et que la situation serait difficile.

A tout moment, nous demandions à Delange :

— Sommes-nous à la montagne de sable ?

— Non, nous répondait Delange. Quand vous y serez, vous le verrez bien.

Au second relais, on mit huit chevaux à la voiture au lieu de quatre, et nous nous doutâmes que nous approchions du *malo sitio*, comme on dit en Espagne.

Avec nos huit chevaux, nous allâmes d'abord comme le vent ; nous avions l'air de Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies.

Au bout d'une demi-heure de cette course splendide, nous vîmes une petite tranchée jaune, ouverte dans une colline et faisant monticule.

— Est-ce ce roidillon-là que vous appelez la montagne de sable, Delange ? demandai-je.

— Celui-là même.

— Bon ! je m'attendais à voir quelque chose comme Montmartre ou le Chimboraço, et c'est pour cette taupinière que vous avez fait mettre huit chevaux à la voiture ?

— C'est pour elle, et Dieu veuille que nous ne soyons pas obligés d'en mettre huit autres !

Je n'avais pas encore vu dans le Sourham soixante-deux bœufs à la voiture de l'ambassadeur anglais en Perse, de sorte que je trouvais que seize chevaux étaient un grand luxe pour quatre personnes.

— Bah ! dis-je à Delange, il faut espérer que nous nous en tirerons avec douze.

— *Pachol ! pachol !* cria Narychkine au postillon.

Le postillon fouetta ses chevaux, qui redoublèrent de vitesse et qui s'engagèrent assez crânement sur la pente de la montagne ; mais bientôt leur course se ralentit ; du ga-

lop, ils passèrent au trot, du trot, au pas, et enfin ils s'arrêtèrent tout à fait.

— Eh bien? demandai-je.

— Eh bien, nous y voilà, dit Delange.

Je me penchai en dehors de la voiture; les chevaux étaient entrés dans le sable jusqu'au ventre, la voiture jusqu'à la caisse.

— Diable! fis-je, je crois qu'il est urgent d'alléger le véhicule.

Et j'ouvris la portière et je sautai à terre.

A peine eus-je touché le sable, que je poussai un cri.

— Qu'y a-t-il? demanda Jenny tout effrayée.

— Il y a, dis-je en m'accrochant au marchepied, que je vais disparaître dans les sables mouvants, ni plus ni moins qu'Edgard de Ravenswood, si vous ne me donnez pas la main.

Trois mains au lieu d'une se tendirent vers moi; j'accrochai la plus vigoureuse et je parvins à remonter sur le marchepied.

— Eh bien, demanda Delange, qu'en dites-vous, de ma montagne de sable?

— Je dis, mon cher ami, qu'elle est encore plus creuse qu'elle n'est haute. Mais ce n'est pas cela; il faut quitter la voiture et gagner la terre ferme.

— Comment cela? demanda Jenny, qui commencait à s'inquiéter.

— Oh! lui dis-je, soyez sans crainte; nous allons suivre la loi adoptée dans les navires en perdition et commencer par sauver les femmes.

— D'abord, je ne descends pas, dit Jenny.

— Vous allez voir que vous allez descendre et gagner la terre ferme aussi légèrement qu'une bergeronnette.

— Je ne demande pas mieux, si j'ai des sûretés suffisantes.

— Levez-vous d'abord, charmante sylphide. Lève-toi, gros paresseux !

Jenny et Narychkine se levèrent.

— Cela nous fait déjà quatre coussins, et les deux coussins du siége, six. Passez-nous vos deux coussins, Delange. La, très-bien.

Narychkine me regardait faire sans rien comprendre.

Je pris un coussin, que je posai bien carrément sur le sable à côté du marchepied, un autre que je jetai plus loin, et un autre que je jetai plus loin encore.

— Oh! je comprends, dit Jenny. Cher ami, cela ne m'étonne plus, que vous fassiez des romans : vous êtes plein d'imagination.

Je pris les trois autres coussins entre mes bras, et, à l'aide des trois premiers, j'établis, sinon un pont, du moins des piles de pont dont la dernière touchait presque la terre ferme.

— Allons, dis-je à Jenny.

Elle sauta de coussin en coussin comme une bergeronnette fait de pierre en pierre. Puis elle se trouva sur la terre ferme et poussa un cri de joie.

— Voilà les femmes sauvées! Sauvons les vieillards; à ton tour, Narychkine.

— Vieillard, vieillard, grommela-t-il; j'ai deux ans de moins que toi.

— Cela ne veut pas dire que tu ne sois pas un vieillard, n'est-ce pas, Jenny?

Jenny se mit à rire, mais ne répondit pas.

Narychkine gagna la plaine à son tour.

Je suivis Narychkine. Delange me suivit en recueillant les coussins au fur et à mesure qu'il nous rejoignait.

— Qu'allons-nous faire maintenant? dit Narychkine. Imbécile de Delange! pourquoi n'as-tu pas pris l'autre chemin?

— D'abord, ne grogne pas, boyard, et assieds-toi; tu as

trois coussins pour toi tout seul; il y en a deux pour Jenny, un pour moi; tu vois qu'on te traite selon ton rang.

— Avec tout cela, nous n'arriverons pas pour dîner.

— Nous arriverons pour souper, le cas est prévu.

Puis, me tournant vers Delange :

— Delange, mon ami, lui dis-je, vous avez parlé de huit autres chevaux, n'est-ce pas?

— Oh! je crois qu'avec quatre, nous en aurons assez.

— Va pour quatre, Delange; mais amenez deux hommes et une planche.

— Je vous obéis aveuglément, dit Delange.

— Je te demande un peu ce que tu veux faire de ta planche, dit Narychkine.

— Cela ne te regarde pas ; je me suis nommé capitaine du bâtiment naufragé : le sauvetage est mon affaire.

Delange fit dételer un cheval par le postillon, et le tira si bien par la longe, qu'il finit par l'amener en terre ferme. Aussitôt que l'animal fut solide sur ses jambes, Delange sauta sur son dos et partit à fond de train.

— A propos, lui criai-je, apportez des cordes, les plus solides et les plus longues possible.

— Dix minutes après, Delange reparaissait avec ses quatre chevaux, ses deux hommes, ses cordes et sa planche.

— Tu as tout ce qu'il faut, me dit Narychkine; j'espère que tu vas nous tirer de là.

— A moins que tu ne veuilles t'en tirer toi-même.

— Ma foi, non, tu as dis que cela te regardait.

— Alors, silence dans les rangs, et qu'on obéisse au commandement. Delange, établissez un va-et-vient de la voiture à nous à l'aide de la planche. — Très-bien! — Maintenant, mettez vos deux hommes sur la planche, montez sur le marchepied de la voiture, et débarrassez-la de tout ce qui peut l'alourdir.

— Bon! dit Delange, je comprends.

Faites la chaîne avec vos hommes.

Le déménagement commença. En un instant les malles et les nécessaires furent près de nous; c'était bien deux cents kilogrammes dont nous n'avions plus à nous occuper.

— Maintenant? dit Delange.

— Maintenant, dételez les chevaux.

— Tous?

— Tous!

— Alors, tu vas tirer la voiture? dit Narychkine.

— Peut-être.

Il haussa les épaules.

— Les chevaux sont dételés, dit Delange.

— Tâchez de les faire sortir du sable.

N'ayant plus rien à traîner, les chevaux s'en tirèrent à l'aide de quelques coups de fouet.

On les amena comme nous sur la terre ferme.

— Attention maintenant, Delange.

— J'y suis.

— Attachez de toute la longueur de leur corde vos quatre chevaux frais à la voiture, et vos huit chevaux fatigués à vos quatre chevaux frais.

— Eh bien, ma foi, dit Delange, je crois que cela va aller tout de même, monsieur Narychkine.

— Parbleu! fis-je.

On attela les quatre chevaux frais de toute la longueur des cordes à la lourde voiture et les huit chevaux fatigués aux quatre chevaux frais.

Les douze chevaux se trouvaient sur la terre ferme. Ils eussent enlevé une pièce de canon de 80; au premier effort, ils enlevèrent la voiture.

— Eh bien? dis-je à Narychkine.

— La belle malice! fit celui-ci.

— Je le sais bien; c'est l'œuf de Christophe Colomb.

Puis, m'adressant à Delange:

— Maintenant, lui dis-je, faites porter à bras par vos hommes, de l'autre côté de la montagne, les malles et les caisses, et montez, en maintenant au moins quatre chevaux sur la terre ferme, tandis que les autres se débarbouilleront comme ils pourront.

— Et nous, alors, nous allons à pied? dit Narychkine.

— Ne seras-tu pas bien fatigué de faire à pied un demi-quart de verste?

— Il me semble cependant que, quand on a une voiture, ce n'est pas pour aller à pied.

— Ah! mon ami, quelle erreur! Je n'ai jamais tant été à pied que quand j'avais des voitures.

La voiture alla de l'autre côté de la montagne comme sur des roulettes; elle fut rechargée et nous reprîmes nos places.

— La, maintenant, dis-je à Narychkine, donne quatre roubles à ces braves gens.

— Pas un sou! Pourquoi n'entretiennent-ils pas mieux les routes?

— Pourquoi la Russie est-elle un pays où il n'y a pas assez d'eau dans les fleuves et où il y a trop de sable dans les routes? Donne quatre roubles, ou j'en donne huit, et c'est moi qui serai le grand seigneur, tandis que tu ne seras pas même le poëte.

— Delange, donne-leur douze roubles et qu'ils aillent au diable!

— Delange, donnez-leur douze roubles, et dites-leur que le prince les remercie et leur souhaite toute sorte de prospérités.

— Je ne suis pas prince. Si j'étais prince, ils auraient eu des coups de bâton et pas autre chose.

— Voilà la première chose raisonnable que tu dis de la journée; aussi Jenny va t'embrasser pour la peine.

— Vous êtes gentil! alors, c'est moi qui paye les pots cassés.

— Payez, payez, Jenny; plus les femmes payent avec cette monnaie-là, plus il leur en reste.

Je ne sais pas s'il y a au monde un homme plus grognon, plus noble, plus généreux et plus grand seigneur tout à la fois que Narychkine.

Croyez-moi, c'est une belle chose qu'un vieux boyard russe policé par une Française.

Nos deux hommes et nos huit chevaux s'en retournèrent, et nous continuâmes notre route sans autre accident.

Seulement, au lieu d'arriver à Jelpatiévo à six heures du soir, nous y arrivâmes à neuf, et, au lieu de dîner, nous soupâmes.

Tout ce que nous avions traversé au clair de la lune m'avait paru très-beau : c'était un pont, une rivière, une montagne fort escarpée, où, au lieu de rester ensablés, nous faillîmes dégringoler en arrière; enfin un grand parc dans les allées duquel nous roulâmes un quart d'heure avant d'arriver au château.

A la porte nous attendaient Koutaïsof, Carmouchka et Siméon.

Plus, une douzaine de mougiks qui voulaient savoir comment se portait leur seigneur.

Leur seigneur se portait à merveille, mais il crevait de faim; ce qui fit qu'il reçut assez mal les hommages de ses humbles vassaux.

Mais Jenny resta en arrière, et je crois qu'en rentrant chez eux, ils n'eurent pas à se plaindre d'avoir perdu leur journée.

Après le souper, qui fit grand honneur à Koutaïsof, nous visitâmes nos appartements.

Koutaïsof avait été digne de lui, mais Delange s'était surpassé.

A cent cinquante verstes de Moscou, au milieu d'un pays perdu au bord du Volga, dans un château inhabité depuis vingt ans, tous les besoins, non-seulement du confort, mais encore du luxe, avaient été improvisés.

Je retrouvai dans ma chambre de Jelpatiévo tous mes ustensiles de toilette de Petrovsky-Park, depuis ma brosse à dents jusqu'à mon verre et à ma cuiller de Toula.

Pendant que nous déjeunions à Petrovsky-Park, Delange, par ordre de Jenny, avait tout emballé et tout mis dans la calèche.

Ajoutons que, lorsque je partis de Jelpatiévo, tout fut, par le même ordre, emballé comme à mon départ de Petrovsky-Park. Si bien que, ce soir, 16 juillet 1861, à l'autre bout de l'Europe, sur la terrasse du palais de Chiatamone, je bois, tout en écrivant ces lignes, de l'eau glacée, teintée du sanbuco napolitain, dans le même verre où je buvais l'hydromel moscovite à Petrovsky-Park et à Jelpatiévo.

Le lendemain, au point du jour, nous courions dans le parc, Jenny et moi, et nous lâchions sur la pelouse les vingt-deux lévriers dont Narychkine ne soupçonnait pas même l'existence.

A onze heures, la voiture de chasse nous attendait; je n'ai vu qu'en Russie ces sortes de voitures très-commodes. Ce sont de longs chars à bancs très-bas, où l'on est adossé comme sur les impériales de nos omnibus. On y tient quatre, six ou même huit, selon la longueur du véhicule, qui n'est jamais plus large, quel que soit le nombre des chasseurs, qui passe par tous les chemins, et qui, par son peu de hauteur, est inversable.

Au moment de partir, nous vîmes descendre un petit chasseur sur lequel nous ne comptions pas. C'était Jenny, qui, sans en prévenir personne, avait fait faire à Moscou un costume de milicien pareil au nôtre, et qui, le fusil à

l'épaule, venait réclamer sa part de nos plaisirs cynégétiques.

Nous avions à peu près une verste à faire. — La chasse commençait à la sortie du parc, et le gibier, n'étant troublé que par Siméon, n'était pas bien farouche.

Au reste, cette terre de Russie, rude à ses enfants, semble n'avoir pas reçu de la nature le germe ardent de la fécondité. J'ai déjà dit combien les oiseaux y sont rares. On sait que l'homme y est plus rare qu'en aucun autre pays du monde, excepté sous les latitudes inhabitables du désert. Le gibier suit cette loi commune de la solitude, et n'y est pas répandu dans la proportion où il devrait l'être.

Il est vrai qu'il y a compensation : les loups y sont par milliers, et il est difficile de lever les yeux, même au-dessus de Moscou, sans voir tournoyer dans l'air soit un milan, soit un faucon, soit un épervier.

Il est vrai que le loup chasse un autre gibier que le chevreuil et le lièvre; l'hiver venu, la neige tombée, la faim arrive et le loup chasse le chasseur.

Il y a quelques années, un si rude hiver a éclaté, qu'en vertu du proverbe « La faim chasse le loup hors du bois, » les loups sortirent des bois et vinrent jusque dans les villages attaquer non-seulement les bestiaux, mais encore les habitants.

Devant une pareille invasion, le gouvernement prit des mesures.

On organisa des battues, et l'on accorda cinq roubles de prime pour toute queue de loup qui serait présentée.

Cent mille queues de loup furent présentées et furent payées cinq cent mille roubles, deux millions et demi.

On s'informa, on s'enquit, on fit des recherches, et l'on découvrit à Moscou une fabrique de queues de loup.

Avec une peau de loup qui valait dix francs, on faisait quinze à vingt queues de loup qui en valaient trois cent

cinquante à quatre cents; c'était, comme on le voit, quel que fût le prix de la main-d'œuvre, un bénéfice de trois mille cinq cents pour cent.

Nous étions cependant dans toutes les conditions requises pour faire une bonne chasse. Cent paysans nous servaient de rabatteurs et nous n'étions que deux chasseurs, Narychkine et moi.

Il est vrai que les lièvres qui vinrent à moi ne m'inspirèrent d'abord qu'un médiocre désir de les tirer; ils étaient, les uns tout blancs, les autres aux trois quarts blancs.

On eût dit une battue de chats angoras.

A la grande joie de Narychkine, je manquai les trois ou quatre premiers que je tirai. La couleur ne m'entraînait pas.

Les pauvres animaux prenaient leur poil d'hiver.

Les lièvres russes, qui ne sont pas tout à fait de la même espèce que les nôtres et dont le poil tire bien plus sur le gris du lapin que sur le roux du lièvre, changent de couleur l'hiver, comme chacun le sait, et deviennent d'un blanc de neige.

C'est une défense que la prévoyante nature leur a donnée contre leurs ennemis.

Nous chassâmes quatre ou cinq heures, et en tuâmes une vingtaine.

A peine si le quart de cette immense terre de Narychkine, soixante ou quatre-vingt mille arpents peut-être, est cultivé; partout les bras manquent, partout l'homme est insuffisant pour le sol, et cependant la terre est bonne; et partout où la récolte pousse, elle est belle.

Narychkine a une autre terre près de Kasan sur les bords du Volga, plus grande que celle de Jelpatiévo et qui contient une centaine de mille arpents. Eh bien, quatre-vingt mille arpents, abandonnés à eux-mêmes, ne produi-

sent que du foin. Et combien se vend le foin? Deux kopeks les douze bottes, pas tout à fait deux sous!

La Russie peut nourrir soixante ou quatre-vingts fois le nombre d'habitants qu'elle a. Mais la Russie restera impeuplée et impeuplable tant qu'existera la loi qui défend aux étrangers de posséder.

Quant à la loi sur l'abolition de l'esclavage, qui doit doubler, sinon le nombre des travailleurs, du moins le travail, il faudra au moins une cinquantaine d'années avant que l'on en éprouve les premiers effets.

Pendant l'espace de huit jours que je restai à Jelpatiévo, nous fîmes trois chasses.

Aux deux dernières assistèrent Moynet et Kalino; chaque fois, nous fîmes des lieues entières sur des terrains incultes, dans des steppes dont les trois quarts ne produisent pas même du foin, mais des bruyères qui ne sont bonnes à rien.

Je donnai le conseil à Narychkine d'en faire au moins des pâturages.

— Bon! dit-il, pour qu'on dise Porcius Narychkine, comme on dit Porcius Caton.

LIX

EN DESCENDANT LE VOLGA

Si bien que je me cramponnasse au temps pour l'empêcher d'avancer, à mon grand désespoir, le temps marchait toujours, les heures s'écoulaient, les journées succédaient aux heures, les semaines aux journées. Il y avait plus d'un

mois que j'étais arrivé à Moscou. Je comptais n'y rester que quinze jours, et j'y en étais resté trente. Je comptais ne rester que trois ou quatre jours à Jelpatiévo, et j'y étais depuis huit jours.

La foire de Nijni-Novgorod, commencée depuis le 15 août, ne durait que jusqu'au 25 septembre. Il fallait quitter ces bons et chers amis avec lesquels j'eusse voulu passer toute ma vie.

Il fut décidé que je partirais dans la soirée du samedi 13.

Quoique le ciel fût magnifique, quoique la comète promenât, au milieu des étoiles qu'elle éclipsait, son panache de flammes; le froid commençait à se faire sentir et il était à craindre que le Volga ne gelât avant que j'eusse fini ma navigation.

Manquer le bateau qui passait à Kaliasine le dimanche matin et qui fait le trajet entre Tver et Nijni, était nous remettre à huit jours, et ces huit jours pouvaient cruellement peser sur la fin de notre voyage.

D'ailleurs, nous étions attendus à peu près partout; à Moscou, un jeune officier, chargé des objets de campement de l'armée, m'avait donné un ordre pour qu'il me fût délivré à Kasan une tente de colonel.

A Moscou encore, un riche négociant d'Astrakan, M. Sapojnikof, avait écrit d'avance à son intendant de mettre à ma disposition sa maison, la plus belle de la ville.

A Moscou toujours, la charmante comtesse Rostopchine avait, comme je crois l'avoir dit déjà, écrit au prince Bariatinsky pour le prévenir de mon arrivée au Caucase.

Puis, à Jelpatiévo, nous avions reçu bon nombre de visiteurs, et, parmi eux, le chirurgien du régiment en garnison à Kaliasine, lequel nous avait fait promettre de ne pas nous embarquer sans qu'il fût prévenu.

Deux autres de ces visiteurs avaient écrit, chacun de son côté, l'un à M. Grass, à Nijni-Novgorod, afin que nous fus-

sions sûrs d'y trouver un logement; l'autre au prince des Kalmouks dans les steppes duquel je comptais faire une excursion.

Enfin il était impossible de rester plus longtemps, et, je dois le dire, il ne fallait pas moins qu'une impossibilité pour nous empêcher de partir.

Deux jours avant notre départ, Didier Delange avait disparu; le soir même du jour où nous devions nous séparer, je le vis revenir avec une magnifique pelisse à Narychkine.

Au moment de monter en voiture, je trouvai la pelisse étendue au fond du drojky; je voulus grogner à mon tour.

— Allons, fit Narychkine, tu te figures que je te laisserai aller au Caucase avec une touloupe de mougik? Si l'on savait que tu as logé chez moi, je serais déshonoré!

Que faire? — Accepter. — C'est ce que je fis.

Elle me servit peu en Russie en 1858, cette magnifique pelisse; mais elle me servit fort en Italie en 1859.

Delange avait mission de nous conduire jusqu'à Kaliasine. Narychkine faisait bien plus que de me donner sa pelisse en me prêtant Delange. Deux jours que Delange avait mis pour aller à Moscou et en revenir; un jour qu'il allait mettre ponr nous conduire à Kaliasine et revenir à Jelpatiévo; c'était un congé plus long que, depuis quinze ans, Delange n'en avait jamais obtenu. Mais je l'avais tant maltraité depuis six semaines, mon cher boyard, qu'il me devait bien quelque chose pour la peine que j'avais prise à refaire son éducation.

L'heure des adieux fut triste; un voyage chez les Kalmouks, chez les Tatars et au Caucase n'est pas sans quelque danger; qui savait si nous nous reverrions jamais?

A deux heures du matin seulement, nous nous séparâmes.

Je n'ai jamais vu plus belle nuit, même dans les mers de

Sicile: la comète, bien plus brillante à mesure qu'on se rapprochait du pôle, flamboyait, en traçant dans le firmament une route de nacre et d'argent; les cieux avaient une profondeur qui donnait une idée de l'infini.

Carmouchka comprit que, s'il ne prenait pas la chose sur lui, nous ne partirions jamais. Il enveloppa ses deux chevaux d'un coup de fouet, et la légère voiture bondit, emportée par leur double galop.

Il y avait à l'horizon un feu immense; sans doute un de ces feux dont nous avons déjà parlé, et qui dévorent des forêts entières.

Après deux heures pendant lesquelles nous dûmes bien faire six à sept lieues de France, nous nous arrêtâmes, pour laisser souffler les chevaux, au village de Troïski-Nerli.

Troïski-Nerli est un village libre.

Comment Troïski-Nerli est-il un village libre? a-t-il racheté sa liberté au gouvernement ou à son maître? a-t-il rendu quelque service qui lui a valu sa liberté en don gratuit? C'est ce que j'ignore. A aucune de ces questions l'aubergiste chez lequel j'entrai ne put répondre.

Il savait qu'il était libre, voilà tout; comment il l'était devenu, il l'ignorait.

Mais un fait incontestable, c'est que Troïski-Nerli est un village bien autrement propre, bien autrement riche et bien autrement heureux, si l'on en juge par l'aspect, qu'aucun des villages esclaves que j'avais encore vus. La petite auberge, surtout, avec sa cuisine toute en faïence, était charmante.

Quand je dis la cuisine, elle était un peu tout : la cuisine, la salle à manger, le salon et la chambre à coucher.

Elle pouvait même, à la rigueur, devenir une salle de danse; car elle était ornée d'un orgue de Barbarie gigantesque.

Il va sans dire que le maître de la maison ne nous laissa

point passer près d'un tel chef-d'œuvre sans nous le faire remarquer. Pendant que nous prenions un verre de son vodky, il nous fit passer en revue tout un répertoire d'airs russes.

Puis, tout à coup, connaissant notre nation, pour nous faire une surprise, sans doute, il changea le cylindre et attaqua le répertoire français.

Nous voulions témoigner de notre satisfaction musicale en lui payant son vodky le double de ce qu'il valait ; mais lui, au contraire, prétendit qu'il était notre hôte et que, par conséquent, il ne voulait rien recevoir, ni pour sa musique, ni pour son vodky. Je rentrai mon rouble dans ma poche et le remplaçai par une poignée de main.

Une chose m'avait fait grand plaisir en entrant dans l'isba de ce brave homme : c'était, au lieu de cette chaleur étouffée, puante, malsaine, qui saisit le voyageur sortant de l'air pur pour s'engouffrer dans une de ces espèces de fours où vivent les paysans russes, de nous sentir suavement inondés d'une douce chaleur.

Lors de mon voyage à Borodino, où, quoique nous fussions en août, les nuits n'étaient pas chaudes, j'avais voulu entrer deux fois dans ces isbas, deux fois j'en avais été repoussé par la fétidité et la chaleur.

A cinq heures, nous nous remîmes en route. A sept, nous arrivâmes à Kaliasine.

Le bateau passait à midi.

Il paraît que Kaliaisine n'est pas une ville libre; car je n'a vu rien de plus sordide que l'auberge dans laquelle nous fûmes forcés de remiser nos chevaux. Nous essayâmes de nous installer dans une espèce de soupente où nous fûmes forcés de déloger une douzaine de corbeaux. Mais, au bout de quelques instants, les démangeaisons effroyables que nous sentîmes aux jambes, nous forcèrent d'aller chercher un autre gite.

Je m'arrêtai un instant, sur le seuil d'une cour boueuse, à regarder une douzaine de filles russes qui préparaient du chou aigre en chantant un air profondément triste. Il y a bon nombre de ces airs-là en Russie, et ils traduisent très-bien cette muette mélancolie dont j'ai parlé et qui accompagne le Russe dans ses plaisirs.

D'ailleurs, j'avais hâte de voir le Volga. Chaque pays a son fleuve national : l'Amérique du Nord, le Mississipi; l'Amérique du Sud, l'Amazone; l'Inde, le Gange; la Chine, le fleuve Jaune; la Sibérie, l'Amour; la France, la Seine; l'Italie, le Pô; l'Autriche, le Danube; l'Allemagne, le Rhin.

La Russie a le Volga, c'est-à-dire le plus grand fleuve de l'Europe.

Né dans le gouvernement de Tver, il va, par soixante et dix-huit bouches, se jeter dans la mer Caspienne, après un cours de sept cent cinquante lieues.

Le Volga est donc une majesté.

J'avais hâte de saluer Sa Majesté le Volga.

Une espèce de vallon creusé dans la ville conduisait au fleuve; on comprenait que c'était par là qu'allaient se jeter dans le sein de leur seigneur et maître les résultats de ces pluies torrentielles qui tombent en Russie.

De loin, nous voyions la rive gigantesque dans laquelle court le fleuve; mais, quant au fleuve, nous ne le voyions pas.

Ce n'est qu'en arrivant tout à fait sur la rive que nous l'aperçûmes, profondément encaissé et large comme une de nos rivières secondaires, l'Orne ou l'Yonne.

Au printemps et lorsque arrive la fonte des neiges, il monte de vingt pieds et souvent déborde; mais nous étions à l'automne, et le Volga en était réduit à sa plus simple expression.

En revenant, un peu désappointés, de notre excursion fluviale, nous rencontrâmes notre chirurgien. Delange,

homme de parole, l'avait prévenu de notre arrivée et il accourait nous offrir son déjeuner.

Nous acceptâmes d'autant plus facilement, que, grâce à nos chasses successives et au talent de Koutaïsof, qui avait métamorphosé en pâtés nos lièvres, nos coqs de bruyère et nos perdrix, nous étions à même d'apporter au déjeuner notre part de vivres, comme, grâce à la cave de Narychkine, dont les échantillons variés étaient passés dans nos caissons, nous étions en mesure d'y apporter notre part de liquide.

Nos richesses, jointes aux siennes, enhardirent notre chirurgien à nous demander la permission d'inviter quelques-uns de ses camarades.

On comprend bien que la permission lui fut accordée.

Mais sans doute que tout le corps d'officiers était des camarades de notre chirurgien ; car, au bout d'une heure, tout ce qui portait épaulette ou contre-épaulette, depuis le sous-lieutenant jusqu'au lieutenant-colonel, encombrait son immense salon.

Chacun apportait ce qu'il avait pu se procurer, de sorte que notre festin, pour les vins, atteignit la hauteur des noces de Cana, et, pour les victuailles, celle des noces de Gamache.

Ce n'était point le tout : la musique, prévenue, arriva à son tour, et, tout à coup, sous nos fenêtres, éclata une immense fanfare.

La fête était complète.

Nous en étions au café lorsque, midi sonnant, on vint nous prévenir que le bateau était arrivé et nous attendait.

Les bateaux sont des messieurs qui se lassent vite d'attendre, de sorte que l'on se hâta de vider les petits verres, et que l'on descendit bras dessus bras dessous, amis comme si l'on se connaissait depuis vingt ans.

La musique, qui n'avait pas été négligée, comme on le pense bien, et qui avait eu sa large part de nos munifi-

cences, nous voyant nous acheminer vers le bateau, jugea que ce qu'elle avait de mieux à faire, c'était de nous y suivre.

Elle nous suivit donc en jouant ses airs les plus gais.

Toute la population de Kaliasine, qui n'avait jamais vu pareille fête, suivit la musique.

Nous arrivâmes au bateau, au grand étonnement des passagers, qui se demandaient quels étaient les voyageurs pour lesquels on pouvait pousser de pareils hourras et jouer des fanfares si enragées.

Mais leur étonnement redoubla lorsqu'ils virent les officiers franchir le pont qui conduisait au bateau. La musique, toujours musiquant, suivit les officiers. Et le plus gai de la société de crier au majordome :

— Garçon, tout ce que tu as de champagne à bord!

Le capitaine crut qu'il était temps d'intervenir.

— Messieurs, dit-il humblement aux officiers, j'aurai l'honneur de vous faire observer que nous partons dans cinq minutes et qu'à moins que vous ne veniez avec nous jusqu'à Ouglitch....

—Au fait, dis-je en riant, pourquoi ne viendriez-vous pas jusqu'à Ouglitch?

— Oui, oui, allons à Ouglitch! crièrent les plus avancés de la société.

— Messieurs, dit le lieutenant-colonel, je vous ferai observer que, sans la permission du colonel, vous ne pouvez faire une pareille escapade.

— Eh bien, envoyons une députation chez le colonel, crièrent les officiers.

— Ce serait à merveille; mais le colonel n'est pas à Kaliasine.

— Eh bien, donnez-nous la permission, en l'absence du colonel.

— Messieurs, cela dépasse mes pouvoirs.

— Oh! commandant! commandant! dirent toutes les voix d'un ton suppliant.

— Impossible, messieurs; je ne puis vous donner cette permission.

— Commandant!.. dis-je à mon tour.

— Mais, ajouta le commandant, je puis déserter comme vous et encourir la même punition que vous, en allant conduire avec vous M. Dumas jusqu'à Ouglitch.

— Hourra pour le commandant! Vive le commandant! A Ouglitch! à Ouglitch!

— Avec la musique? demandai-je,

— Pourquoi pas? dirent les officiers. Allez, la musique!

— Ah! ma foi, s'écria Delange en jetant son chapeau en l'air, le boyard dira ce qu'il voudra; moi aussi, je déserte; moi aussi, je vais jusqu'à Ouglitch.

— Combien de bouteilles de champagne, majordome?

— Cent vingt, mon officier.

— Que veux-tu! ce n'est pas beaucoup, mais on en fera assez. Monte les cent vingt bouteilles.

— En ce cas, messieurs, nous pouvons partir? demanda le capitaine.

— Quand vous voudrez, mon brave homme.

Et nous partîmes au bruit des fanfares et des bouchons de champagne qui sautaient en l'air. Chacun de ces charmants fous risquait quinze jours d'arrêts pour rester avec moi cinq ou six heures de plus.

Il faut avoir vu des Russes boire du vin de Champagne, des Géorgiens du vin de Kakétie, et des Florentins de l'eau de Tetuccio, pour mesurer la capacité de certains estomacs privilégiés.

Je pris le premier prétexte venu pour sortir des rangs, et passer de l'action au repos.

Le poëte Lermontof m'en fournit le moyen.

Les Russes, peuple né d'hier, n'ont encore ni littérature, ni musique, ni peinture, ni sculpture nationale; seulement, ils ont eu des poëtes, des musiciens, des peintres et des sculpteurs, mais pas en assez grand nombre pour former une école.

D'ailleurs, les artistes meurent jeunes en Russie; on dirait que l'arbre de l'art n'est pas encore assez vigoureux pour pousser ses fruits jusqu'à leur maturité.

Pouschkine a été tué en duel à quarante huit ans.

Lermontof a été tué en duel à quarante-quatre ans.

Gogol, le romancier, est mort à quarante sept ans.

Ivanof, le peintre, est mort à quarante-neuf ans.

Glinka, le musicien, à cinquante ans.

Lermontof, dont j'ai déjà parlé, est un esprit de la force et de la portée d'Alfred de Musset, avec lequel il a une grande ressemblance, soit qu'il écrive en vers, soit qu'il écrive en prose. Il a laissé deux volumes de poésies dans lesquels on cite un poëme intitulé *le Démon*, *le Terek, la Dispute du Kasbek et du Chat-Elbrouz*, et une foule d'autres pièces extrêmement remarquables.

En prose, sa ressemblance avec Alfred de Musset est encore plus grande. *Petchorine ou un Héros de notre temps* est le frère de *l'Enfant du siècle*; seulement, à mon avis, mieux bâti et d'une constitution plus solide, il est destiné à vivre plus longtemps.

Les Russes ont pour Pouschkine et pour Lermontof, et les femmes pour Lermontof particulièrement, l'enthousiame qu'ont les peuples pauvres en poésie pour les premiers poëtes qui assouplissent leur langue au rhythme. Cet enthousiasme déborde d'autant plus facilement chez eux, que, le russe étant à peu près inconnu à tout ce qui n'est pas né d'Arkhangel à Cravovie, ou de Revel à Derbend, il ne peut pas être partagé par les autres peuples.

Aussi la manière la plus sûre de faire sa cour à un Russe,

est-elle, comme en général les Russes parlent admirablement notre langue, de lui demander une traduction d'une ou deux pièces de Pouschkine ou de Lermontof.

Dans nos bonnes et chères soirées de Moscou et de Jelpatiévo, les traducteurs abondaient. Il n'y avait pas jusqu'à Narychkine qui, toujours mécontent de la traduction des autres, ne descendît, tout vieux boyard qu'il était, à faire sa traduction.

Nous disions que les femmes étaient particulièrement affectionnées à Lermontof. J'ai vu des femmes savoir tout Lermontof par cœur, et même les vers supprimés par la censure et qui ne sont pas dans les volumes.

Je donnerai une preuve de ce que j'avance dans ma navigation sur le Volga.

Beaucoup de pièces de Lermontof se prêtent à être mises en musique; toutes celles qui l'ont été sont sur les pianos des femmes russes, qui jamais ne se feront prier pour chanter du Lermontof.

Une petite pièce d'une strophe qui ressemble à une mélodie de Schubert, et qui est intitulée *le Sommet des montagnes*, est pour toutes les jeunes filles russes ce que *la Marguerite au rouet,* de Gœthe, est pour toute les jeunes filles allemandes.

Cette petite pièce est remarquable par une profonde mélancolie.

La voici ; autant, bien entendu, qu'une traduction française peut donner une idée de l'original russe :

La montagne s'endort dans le ciel obscurci ;
Les vallons sont muets et trempés de rosée;
La poussière s'éteint sur la route embrasée ;
La feuille est immobile et le vent adouci.

Attends encore un peu, tu dormiras aussi.

Il est évident qu'il y a dans cette pièce un charme insaisissable mais réel.

Celui de nos officiers auxquels je m'étais adressé se faisait donc un bonheur de me rendre le service que je lui demandais. Il me traduisit une pièce de Lermontof fort estimée, intitulée *Pensée*, et qui est d'autant plus curieuse qu'elle exprime l'opinion que Lermontof avait lui-même de ses compatriotes.

J'en donnerai une idée qui sera à peu près la même que celle que la photographie donne de la vie.

PENSÉE

Oh! que des yeux je suis tristement sur sa route
Ce siècle à l'avenir ou vide ou ténébreux!
Sous le poids écrasant du savoir et du doute,
Il vieillit inactif et cependant fiévreux.

Nous pourrions, éclairés des fautes de nos pères,
Nous faire des radeaux de leurs vaisseaux brisés;
Mais, comme un repas pris aux fêtes étrangères,
La vie est insipide à nos palais blasés.

Athlètes énervés, avant d'entrer en luttes,
Le bien comme le mal nous trouve indifférents;
Nous voyons s'accomplir les grandeurs et les chutes
Sans plaindre les proscrits, sans haïr les tyrans.

C'est ainsi qu'un fruit maigre éclos dans une serre,
Pour les yeux sans attraits, pour le goût sans saveur,
Rongé secrètement d'un invisible ulcère,
Meurt de vieillesse alors qu'il devrait être en fleur.

Nous avons, par les longs frottements de l'étude,
Usé le velouté de nos illusions,
Et notre cœur a pris cette triste habitude
De se moquer de tout, même des passions.

Notre main touche à peine à la coupe remplie
Où la bonté des dieux versa la volupté,
Qu'un impuissant désir, changeant le vin en lie,
En place de l'amour boit la satiété.

La poésie est morte et l'art est un fantôme;
Admirer est stupide, et si, dans notre cœur,
D'enthousiasme encor vit un dernier atome,
Vite il faut l'étouffer sous un rire moqueur.

Jusqu'au bout de nos dents ce rire monte à peine,
Nos pleurs sont desséchés avant d'atteindre aux yeux;
Nous ne connaissons plus ni l'amour ni la haine,
Robustes sentiments morts avec nos aïeux.

Nous craignons d'imprimer nos traces dans l'histoire.
Nous raillons ces grands noms qui laissaient un grand deuil,
Et nous hâtons nos pas vers un tombeau sans gloire
En jetant sur la vie un dédaigneux coup d'œil.

En foule taciturne et bientôt effacée,
Nous traversons le monde, où nous n'avons planté
Ni travail fructueux ni fertile pensée
Qui fasse une moisson pour la postérité.

Mais aussi dans la tombe, inutile refuge,
Nous fuyons l'avenir... Sévère historien,
Il nous condamnera comme poëte et juge,
Il nous méprisera comme homme et citoyen.

Nous finissions notre traduction lorsqu'au détour d'un des replis du Volga, nous entendîmes nos compagnons crier :

— Ouglitch! Ouglitch!

Je levai la tête et je vis à l'horizon une véritable forêt de clochers.

LX

OUGLITCH

Je m'étais livré avec d'autant plus d'ardeur à la traduction de Lermontof, qu'il est impossible de rien voir de plus triste que les rives du Volga, de Kaliasine à Ouglitch. — Le fleuve, pendant ces trente ou quarante verstes, roule profondément encaissé entre deux talus qui, ruinés à toutes les crues du Volga, n'ont pas même le charme de la verdure.

En approchant d'Ouglitch, située sur un coude du Volga, la rive droite du fleuve s'abaisse légèrement et déroule un plateau sur lequel la ville est bâtie.

La célébrité d'Ouglitch est toute légendaire; un drame terrible, relativement à l'importance qu'il devait avoir sur les destinées de la Russie, s'y passa en 1591.

Nous avons longuement parlé de cet Ivan IV que les Russes ont surnommé *le Terrible,* que les autres princes, ses contemporains ont surnommé *le Bourreau,* et que nous surnommerons, nous, *l'Insensé*. Lâche et superstitieux, le champ de bataille ne le vit jamais gagner une de ces batailles qui illustrent son règne; et cependant une certaine grandeur historique, un certain respect populaire restent attachés à son nom.

C'est que ce fut sous son règne que, les Polonais repoussés, les Tatars vaincus, les Russes commencèrent d'entrevoir leurs grandes destinées et mesurèrent leurs forces naissantes, rassemblées entre ses mains tyranniques, organisées par son despotisme.

Nous avons dit comment il était mort. En mourant, il laissait, de ses sept ou huit mariages, deux fils : Fœdor et Démétrius.

Dans un moment de colère, on se le rappelle, il avait tué Ivan, le troisième.

Fœdor succéda à son père, et le titre de tzarevitch passa au petit Dmitry, quoique l'Église grecque ne reconnaisse d'enfants légitimes que ceux qui naissent pendant les quatre premiers mariages, et que Dmitry fût né du septième.

Mais, comme Fœdor était d'un caractère doux et d'une santé faible, on ne lui présageait pas une longue vie, et l'on craignait, si le trône n'était pas assuré au jeune Dmitry, les troubles qui suivraient la mort probable de Fœdor.

Son grand plaisir — nous parlons de Fœdor — était, lorsqu'il avait scrupuleusement dit toutes ses prières, de se faire lire de pieuses légendes ou de sonner lui-même les cloches pour appeler les fidèles à l'office.

— C'est un sacristain et non un tzarevitch, disait en soupirant Ivan le Terrible.

Pour un pareil caractère, pour une semblable organisation, la conduite d'un empire comme la Russie était impossible ; aussi Fœdor, tout entier à ses prières, à ses lectures, à ses amusements religieux, laissa-t-il le pouvoir à son beau-frère Boris Godounof.

Ce fut d'abord sous le titre de grand écuyer que le favori apparut, puis sous le titre plus significatif de régent.

Roi fainéant, de la décadence de Rourik, Fœdor avait son maire du palais.

Sa faveur datait d'Ivan, quoiqu'il descendît d'un mourza tatar. Il avait, sous le vieux roi, pris place au conseil de l'empereur, et, chose étrange, la faveur lui venait, près de cette bête fauve à visage d'homme, de ce qu'il était le seul qui eût osé retenir son bras lorsqu'il frappa son fils, et rele-

ver mourant ce fils frappé par lui. Il avait profité de cet ascendant pour marier sa nièce Irène à Fœdor.

Une fois régent, il répartit à chacun son rôle : à Fœdor la responsabilité, à lui les actes, à sa sœur les grâces et les faveurs.

Ainsi la responsabilité, c'est-à-dire la charge la plus lourde, retombait sur celui qui était étranger à toute administration.

Boris avait pour lui l'honneur, sa sœur avait pour elle la reconnaissance.

Par le testament d'Ivan, la ville d'Ouglitch était assignée comme apanage au jeune Dmitry.

Boris envoya l'enfant dans son apanage et, sous prétexte de veiller sur l'éducation du jeune prince, il y relégua — le mot *il y exila* serait plus juste — la tzarine douairière, Marie Fœdorovna, et les trois oncles du tzarevitch, Michel, Grégoire et André Nagoï.

Boris savait, par sa sœur, que Fœdor ne laisserait pas d'enfants; il savait, par les médecins, qu'il mourrait jeune. Il agit donc en conséquence.

En 1591, c'est-à-dire à l'époque où Henri IV assiégeait et prenait Paris, le jeune Démétrius avait dix ans, et tenait à Ouglitch sa petite cour de menins et de grands officiers.

Il va sans dire que quelques-uns de ces dignitaires étaient des espions à la solde de Boris.

La pension considérable du jeune prince lui était payée par un secrétaire de chancellerie du régent, nommé Michel Bitiagovsky, tout entier à Boris Godounof.

Les besoins d'argent de cette petite cour et surtout des trois oncles débauchés, chasseurs et ivrognes, étaient grands; ils amenaient des discussions dans lesquelles les princes arguaient de leur rang, le comptable de ses registres, et qui se terminaient toujours par le triomphe de Bitiagovsky soutenu qu'il était par le régent. Bitiagovsky se vengeait

par les petites vexations, toujours à la disposition de l'homme qui tient la clef de la caisse. Les oncles répondaient des propos grossiers. La tzarine prenait le parti de ses frères et inspirait au jeune Dmitry la haine de Boris.

Ces propos étaient répétés à la cour. Cette haine d'un enfant était exagérée : on disait que la santé faiblissante du tzar tenait à des maléfices exercés contre le prince par les trois Tatars; que l'un deux, particulièrement Michel, entretenait un astrologue qui correspondait avec ceux de France et d'Italie. On se rappelle les figures de cire qui conduisirent, vingt ans auparavant, La Mole et Coconnas à l'échafaud; les mêmes pratiques étaient tentées à l'égard de Fœdor.

Quant au jeune Dmitry, c'était bien le fils d'Ivan le Bourreau ; à dix ans, affirmait-on, il avait tous les instincts sanguinaires du tyran mort. Il ne se plaisait qu'à voir battre des animaux. Il les mutilait de ses mains avec des raffinements de barbarie qui faisaient saigner le cœur du sensible Boris. De plus, et c'était là le grand crime qu'on lui imputait, un jour d'hiver, comme il jouait avec ses menins, les enfants s'étaient amusés à faire avec de la neige des figures d'hommes. A chacune de ces figures on avait donné le nom d'un des favoris de Boris. La plus grande avait reçu celui du régent. Puis, avec des pierres arrachées à une muraille croulante, on avait lapidé tous ces simulacres, tandis qu'armé d'un sabre de bois, le jeune Dmitry lui-même avait abattu la tête de celle qui portait le nom de Boris, en disant :

— Ainsi ferai-je quand je serai grand.

Maintenant, venons au fait pur, simple, historique.

Le 15 mai 1591, vers trois heures de l'après-midi, le jeune Dmitry, que sa mère quittait à l'instant même, s'amusait avec quatre enfants, ses pages et ses menins, dans la cour de son palais, vaste enclos dont les limites sont en-

core visibles aujourd'hui et qui renfermait un certain nombre d'habitations séparées, dont quelques-unes existent encore. Il avait près de lui sa gouvernante Vasilissa Volokof, sa nourrice et une fille de chambre. Il tenait un couteau qu'il s'amusait à ficher en terre en visant des noisettes.

Tout à coup, sans avoir entendu un seul cri, la nourrice vit l'enfant couché à terre et se débattant dans son sang.

Elle courut à lui; il avait la gorge ouverte, l'artère coupée. Il expira sans prononcer une parole.

Aux cris de la nourrice, la tzarine Marie Fœdorovna accourt, perd la tête en voyant son fils expirer, se saisit du premier morceau de bois qu'elle trouve sous sa main, et en frappe violemment la gouvernante, qu'elle accuse de complicité avec les assassins.

Puis, folle de douleur, elle appelle ses frères, leur montre le cadavre de l'enfant et jette toute la responsabilité du crime sur Bitiagovsky.

L'un des trois frères, Michel Nagoï, était ivre comme d'habitude. Il ordonna de sonner la cloche d'alarme à l'église du palais. Aux premières volées du tocsin, chacun accourt, croyant au feu. La tzarine montre l'enfant mort, la gouvernante évanouie et meurtrie de coups, et, voyant paraître Bitiagovsky, accompagné de son fils et de ses gentilshommes :

— Voilà les assassins! dit-elle.

Bitiagovsky essaye de se défendre, dit que l'enfant s'est tué lui-même en tombant sur son couteau, ou s'est frappé dans une des attaques d'épilepsie auxquelles il est sujet; mais, à toutes ses dénégations, à toutes ses défenses, la mère ne répond que par ce cri d'accusation, de douleur et de haine :

— Voilà l'assassin!

Bitiagovsky voit que toute raison sera inutile; il est con-

damné d'avance, vingt bras se lèvent déjà pour le frapper. Il avise la maison la plus proche de lui, s'y réfugie, s'y barricade, s'y défend un instant; mais la porte est enfoncée, on le tue à coups du couteau, de fourche et de bâton.

Son fils est massacré à ses côtés.

L'exaspération était si grande, qu'un serf de la gouvernante, essayant de remettre sur la tête de sa maîtresse le bonnet qu'un des Nagoï lui a arraché en signe de suprême outrage, est tué à l'instant même et mis en morceaux.

Le fils de la gouvernante est égorgé sous les yeux de sa mère, qui commence à reprendre ses esprits.

Vasilissa et les filles de Bitiagovsky furent sauvées par les prêtres de l'église du Sauveur.

Le bruit de cette boucherie se répand à Moscou; le tzar Fœdor déclare qu'il veut partir lui-même pour Ouglitch, afin d'apprécier les faits.

Au moment où il sort de Moscou, Boris Godounof fait mettre le feu à un quartier de la ville. Le cri « Au feu! Moscou brûle! » retentit aux oreilles du tzar; il se retourne, voit sa capitale enflammée, hésite un instant; mais, comme sa présence peut sauver Moscou et ne sauvera point son frère, puisque celui-ci est mort, il rentre à Moscou.

D'ailleurs, Boris s'est chargé de poursuivre l'enquête et de punir les coupables.

L'enquête existe, et le procès-verbal est en original dans les archives de l'empire à Moscou; seulement, tous les historiens déclarent ne pouvoir ajouter foi à une pièce écrite sous la pression d'un ministre aussi puissant que l'était Boris Godounof.

De ce procès-verbal, il résulte que le jeune Dmitry se serait tué tout seul avec le couteau qu'il tenait à la main, et que les accusations portées par la tzarine et ses frères contre Bitiagovsky et ses enfants sont le résultat de la folie ou de la haine.

Le jugement fut rendu avec solennité.

La tzarine douairière, condamnée à prendre le voile sous le nom de Marfa, fut reléguée dans le monastère de Saint-Nicolas, près de Tcherepovetz. Ses deux frères, Michel et Grégoire, furent exilés à cinq cents verstes de la capitale; les habitants d'Ouglitch, qualifiés en masse de rebelles, virent deux cents d'entre eux périr dans les supplices; cent autres eurent la langue coupée et furent jetés dans les cachots. La population presque tout entière se dispersa sous le poids de la terreur, et, de trente mille âmes, fut réduite à huit mille.

Ces huit mille survivants furent envoyés en Sibérie et y fondèrent la ville de Pelim.

La cloche qui avait sonné le tocsin eut son jugement comme tout ce qui avait pris part à ce drame, plus terrible encore par ses suites que par son action principale. Elle fut condamnée à un exil éternel, eut une de ses oreilles arrachée, fut knoutée et perdit ses droits civils, c'est-à-dire qu'il lui fut défendu de jamais plus sonner.

En 1847, les habitants d'Ouglitch demandèrent la grâce de leur cloche; cette grâce leur fut accordée et la nouvelle en fut transmise au gouverneur de la Sibérie.

Ce fut une grande fête à Irkoutsk, où se trouvait la cloche : l'évêque la réhabilita, et les exilés, comme c'est l'habitude quand l'un deux obtient sa grâce, se préparèrent à la reconduire avec des chants et des guirlandes de fleurs.

Mais on n'avait pas prévu une chose : c'étaient les frais qu'occasionnerait ce retour de huit cents lieues. Quand on les eut calculés et que l'on eut vu qu'ils monteraient à quelque chose comme dix ou douze mille roubles, personne ne les voulut plus faire; et la choche resta exilée.

Mais ses droits civils lui furent rendus, et c'est elle que l'on sonne aujourd'hui en signe de joie lorsqu'un exilé a obtenu sa grâce.

Nous avons raconté le fait historique tel qu'il ressort des procès-verbaux de Boris Godounof.

Maintenant, voici la légende qui repose sur cet axiome : « Cherche à qui le crime est utile et tu trouveras le coupable. »

Or, un seul homme avait intérêt à la mort du jeune Dmitry, c'était Boris.

On accusa donc Boris. Et voici le cri populaire qui s'éleva contre lui :

Depuis longtemps, la tzarine avait pénétré les intentions régicides de Boris et veillait sur son fils. L'annaliste Nikon dit positivement que l'on fit sur le tzarevitch plusieurs tentatives d'empoisonnement qui toutes échouèrent.

Ce fut alors que Boris se décida pour le fer, voyant que le poison ne pouvait rien sur l'enfant.

Il cherche quelque temps des assassins sans en pouvoir trouver; mais un menin du tzar Fœdor lui amène un homme prêt à tout faire pour de l'argent.

Cet homme, c'est Bitiagovsky. Son fils, son neveu Katchalof et lui tueront le tzarevitch.

Mais, comme si ce n'était pas assez de trois meurtriers pour tuer un enfant de dix ans, ils s'associent le fils de la gouvernante, Osip Volokhof, et un gentilhomme nommé Tretiatikof.

Cette bande d'assassins met la gouvernante dans ses intérêts, et Vasilissa se charge d'écarter la tzarine.

L'enfant reste seul un instant sur le perron du palais. Tous les assassins sont à leur poste.

Osip Volokhof aborde alors l'enfant, et, mettant la main à son collier, afin d'écarter tout obstacle et de préparer le chemin du fer :

— C'est un collier neuf que vous avez là, monseigneur? lui demande-t-il.

— Non, c'est l'ancien, répond le jeune prince.

A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'il se sent frappé, et pousse un cri, car il n'est blessé que légèrement.

Au cri que pousse le tzarevitch, les autres assassins accourent et l'achèvent.

Mais, à ce cri aussi, le sonneur de la cathédrale, qui a tout vu et tout entendu, se glisse dans l'église et sonne le tocsin.

Là, les deux récits se réunissent et deviennent conformes.

On est libre d'adopter l'un ou l'autre, à moins que l'on n'en admette un troisième, que nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs à propos du faux Démétrius.

Mais, en tout cas, la voix populaire fut unanime et accusa Boris.

Quelque temps après la mort du petit Dmitry, contre toutes les prévisions, la tzarine Irène devint enceinte. Ce fut une grande joie pour la Russie. Mais Irène accoucha d'une fille.

La loi qui concédait l'hérédité du trône de Russie aux femmes n'existait pas encore. On accusa Boris d'avoir fait disparaître le véritable enfant de la tzarine, qui était un garçon, et de lui avoir substitué une fille. Cette fille mourut; on accusa Boris de l'avoir empoisonnée.

Enfin, en 1588, Fœdor mourut ou plutôt s'éteignit à son tour, et, quoique cette mort fût prévue depuis longtemps, ce fut encore Boris que l'on désigna comme le meurtrier.

Il y a dans cette fatalité qui poursuit les restes de la maison de Rourik, et dans cet avènement de Boris à la couronne, quelque chose de la terrible légende de Macbeth.

Boris réunit trois devins et les consulte.

— Tu règneras, lui disent ceux-ci.

— Ah! fait Boris au comble de la joie.

— Mais tu régneras sept années seulement, reprennent les devins.

— Qu'importe ! ne fût-ce que sept jours, pourvu que je règne, dit Boris.

Voilà le souvenir historique qui m'appelait à Ouglitch ; je voulais visiter le palais du petit tzarevitch, conservé comme il était à l'époque de sa mort. Je voulais voir les reliques que l'on garde de cet avant-dernier descendant de la race de Rourik.

Le palais du jeune tzarevitch est situé entre les deux églises ; c'est dans celle dont le clocher penche qu'était la cloche qui a sonné le tocsin.

La nuit était venue pendant que nous gravissions la pente de la colline sur laquelle est située Ouglitch ; une pluie fine tombait, accompagnée d'une froide bise. Tous les officiers, curieux de voir Ouglitch, que la plupart d'entre eux n'avaient jamais vue, m'accompagnaient.

La musique était restée à bord.

Tout était fermé. Nous envoyâmes chercher les clefs ; à mon grand étonnement, deux ou trois prêtres et tous les sacristains arrivèrent.

Mon escorte avait fait son effet ; on avait dit aux desservants — je ne sais quel esprit facétieux s'était permis cette plaisanterie — que j'étais l'ambassadeur d'Angleterre, et que les officiers qui m'accompagnaient, m'accompagnaient par ordre de l'empereur Alexandre.

Il ne faut pas demander si, annoncé de cette façon, je fus bien reçu.

Nous commençâmes par visiter la maison du petit Dmitry. On en a fait une chapelle, dans laquelle sont conservés quelques-uns des meubles qui lui ont servi, et le brancard sur lequel son corps fut transporté à Moscou.

Du palais du tzarevitch, nous passâmes à l'église Rouge, bâtie cent ans après. Là, on conserve le tombeau d'argent dans lequel fut enfermé le corps du jeune prince.

Dans ce tombeau est une plaque de vermeil, de la gran-

deur d'un in-quarto. Aux quatre coins de cette plaque sont retenues, par des attaches en forme de griffe, les quatre noisettes avec lesquelles jouait l'enfant; au milieu, dans un récipient préparé à cet effet, on fait voir de la terre teintée de rouge.

C'est de la boue pétrie avec son sang.

On demandera peut-être pourquoi cette vénération pour ces reliques, et quel intérêt Boris avait à rendre cette mort visible aux yeux de tous.

La politique de l'usurpateur est bien simple : elle mettait le masque de la piété.

Boris avait tout intérêt à ce que cette mort de l'héritier de la couronne fût bien publique et bien connue.

D'abord, cette mort lui ouvrait le chemin du trône.

Ensuite, peut-être son génie prévoyait-il un faux Démétrius auquel il voulait fermer toute chance d'exploiter la crédulité publique.

Sous ce rapport, il n'avait pas encore fait assez.

A la suite d'une famine et d'une peste qui désolèrent la Russie de 1601 à 1603, et que les Russes s'obstinèrent à regarder comme le présage de la chute de l'usurpateur, un bruit, apporté des frontières de Lithuanie, se répandit avec une rapidité effrayante dans toutes les provinces de l'empire.

Le tzarevitch Dmitry, qui avait été assassiné à Ouglitch, était vivant et venait de reparaître en Pologne.

C'était un jeune homme de vingt-deux ans, c'est-à-dire ayant juste l'âge que devait avoir le tzarevitch, petit de taille, mais large d'épaules, comme était Ivan le Terrible, ayant le teint basané de sa mère, la tzarine Marie Fœdorovna ; les cheveux roux, le visage large, le nez gros, les pommettes saillantes, les lèvres épaisses, peu de barbe, et deux verrues au visage, l'une au front, l'autre sous l'œil.

C'était sur ces deux verrues, surtout, que l'on avait pu

remarquer au visage du jeune Dmitry, que le prétendant comptait pour se faire reconnaître.

Voici, disait la légende, comment le jeune tzarevitch s'était fait reconnaître :

Un jour, à Brahin, le prince Adam Viszniovicky étant au bain, un jeune valet de chambre, entré à son service depuis quelques jours seulement, exécuta maladroitement un ordre qu'il venait de recevoir.

Le prince, qui était fort irritable et, comme tous les seigneurs de cette époque, fort prompt de la main, l'appela fils de chien, insulte familière aux Polonais et aux Russes, et lui donna un soufflet.

Le jeune valet de chambre se recula d'un pas, et, sans se plaindre autrement, lui dit avec douceur :

— Oh! prince Adam, si tu savais qui je suis, tu ne me traiterais pas ainsi; mais je n'ai rien à dire, puisque j'ai pris le rôle de secrétaire.

— Qui donc es-tu, lui demanda le prince, et d'où viens-tu?

— Je suis, lui répondit le jeune homme, le tzarevitch Dmitry, fils d'Ivan le Terrible.

— Tu es le tzarevitch Dmitry? fit le prince. Allons donc! Tout le monde ne sait-il pas que le tzarevitch a été assassiné à Ouglitch, le 15 mai 1791, par ordre de Boris Godounof?

— Tout le monde se trompe, répondit le jeune homme, et la preuve, c'est que le fils d'Ivan le Terrible est devant tes yeux.

Le prince demanda une explication, et le jeune homme lui raconta ceci :

Boris, voulant se débarrasser du tzarevitch, avait fait venir un médecin valaque, nommé Simonet, et lui avait fait des offres considérables s'il consentait à assassiner Dmitry. Résolu, au contraire, à le sauver, le médecin avait fait

semblant d'entrer dans les desseins du meurtrier, et avait prévenu la tzarine. En conséquence, la nuit fixée pour l'assassinat, — car, dans le récit du prétendant, c'était la nuit que l'assassinat avait eu lieu, — en conséquence, la nuit qui avait été fixée pour l'assassinat, on avait fait cacher le tzarevitch derrière un poêle et mis dans son lit le fils d'un serf. C'est cet enfant qui avait été égorgé. De sa cachette, le tzarevitch avait vu poignarder le malheureux qui avait pris sa place. Au milieu de la confusion qui avait suivi l'assassinat, le médecin avait pu l'enlever, l'avait d'abord conduit en Ukraine chez le prince Ivan Mstislavsky; puis, le prince mort, il était passé en Lithuanie, après avoir fait une pointe jusqu'à Moscou, d'où il s'était rendu à Vologda. Il sortait de cette ville lorsqu'il entra au service du prince Wiszniovicky.

Et, comme, après ce récit, le prince paraissait douter encore, le jeune homme avait tiré de son sein un sceau russe portant le nom et les armes du tzarevitch, et une croix d'or ornée de diamants, qui, disait-il, lui avait été donnée par son parrain, le prince Ivan Mstislavsky le jour de son baptême.

A ce récit, à la vue du sceau et de la croix, le prince Adam passa de l'étonnement à la conviction, demanda pardon au jeune homme de l'insulte verbale qu'il lui avait faite, du soufflet qu'il lui avait donné; puis, l'invitant à demeurer dans la salle de bains, il le pria de l'y attendre.

Sa femme commandera un souper magnifique, car, le soir, il recevra le véritable tzar de la Moscovie; les palefreniers harnacheront six magnifiques chevaux gris pommelé; chacun d'eux sera conduit par un écuyer richement habillé. En outre, son cocher attellera un carrosse où son intendant entassera les coussins et les tapis les plus précieux.

Ses ordres exécutés, il rentre dans la salle de bains, conduit le jeune homme au balcon, au-dessous duquel sont les

chevaux et le carrosse, fait signe à douze serviteurs portant des cafetans de brocart, des pelisses de zibeline, des armes damasquinées d'or et d'argent, d'entrer et de se mettre à genoux ; puis, à genoux lui-même :

— Que Votre Majesté, dit-il, daigne accepter cette bagatelle. Tout ce que je possède est à son service [1].

Voilà ce que l'on racontait de la façon dont le tzarevitch s'était fait reconnaître.

Le prince l'avait alors présenté hautement comme le fils d'Ivan le Terrible, et, la première fois qu'il avait paru en public avec ce titre, on racontait qu'un Russe, nommé Petrovsky, s'était jeté à ses pieds, déclarant qu'il le reconnaissait parfaitement pour le tzarevitch Dmitry, au service duquel il avait été à Ouglitch.

A partir de ce moment, tous les doutes avaient cessé, et une cour de nobles Polonais s'était rangée autour du jeune homme.

On comprend l'effet que firent à Moscou de pareilles nouvelles, sous le règne d'un homme aussi détesté que l'était Boris Godounof.

On ajoutait à tous ces détails d'autres détails non moins importants. Le jeune prince, qui réclamait ou qui certainement allait réclamer son trône, paraissait parfaitement à l'aise dans ses nouveaux hôtels, montait admirablement à cheval, était adroit aux exercices de guerre, parlait le russe comme sa langue maternelle, parlait aussi bien le polonais que le russe, et savait même quelques mots de latin. C'était l'éducation d'un gentilhomme, et d'un gentilhomme ayant reçu une bonne éducation.

A partir de ce moment, les nouvelles et les événements se succédèrent avec rapidité.

Le prince, ayant refusé dédaigneusement l'argent que lui

1. Mérimée, *les Faux Démétrius*,

offre Boris Godounof pour lui livrer le prétendant, conduit celui-ci chez son beau-frère Georges Mnizek, palatin de Sandomir, où un ancien soldat, fait prisonnier par les Moscovites au siége de Pskof, le reconnaît. Marie, fille cadette du palatin, en devient amoureuse.

Dmitry s'engage, par écrit, à l'épouser lorsqu'il sera à Moscou. Sigismond, le vieil ennemi des Russes, le reçoit, le reconnaît pour tzarevitch, lui donne un apanage de quarante mille florins et autorise les Polonais à s'engager sous ses drapeaux. Cinq ou six mille Polonais, huit ou dix mille Cosaques, quelques centaines de Russes, exilés en Pologne, lui font une petite armée; avec cette armée, il marche sur Moscou, rencontre le prince Mstislavsky, venant au-devant de lui avec plus de quarante mille hommes, gagne cette première bataille, en perd une seconde, se réfugie dans la ville de Poultava, y déjoue le complot de trois moines qui venaient de la part de Boris pour l'empoisonner; fait enfermer deux des trois moines, récompense le troisième, qui a tout révélé; livre à la vengeance de la populace, qui les perce de flèches, les boyards auxquels les moines étaient adressés; écrit à Boris qu'il veut bien user de clémence à son égard : s'il se hâte d'entrer dans un cloître et de lui abandonner le trône, il lui pardonnera ses crimes et le prendra sous sa haute protection.

Cette insolente promesse arrive à Boris au moment où sa sœur Irène, qui a toujours blâmé son usurpation, meurt subitement dans le couvent qu'elle a choisi pour retraite, et où le peuple, qui accuse Boris de tous les crimes, dit tout haut qu'elle meurt empoisonnée. Cette nouvelle accusation, cette insulte d'un aventurier le frappent d'un dernier coup.

Le 13 avril 1605, au moment où il préside le conseil, il se sent indisposé, se lève, veut marcher, chancelle, et s'évanouit. Au bout de quelques instants, il revient à lui; mais c'est pour revêtir une robe de moine, prendre un nom

d'église, *Bogoloup* (agréable à Dieu), et recevoir les sacrements.

Le même jour, il expire entre les bras de sa femme et de ses enfants.

Et, comme si le crime eût dû l'accompagner après sa mort, chacun dit qu'il s'était empoisonné pour échapper à la vengeance du prince.

Et chacun ajouta :

— Il s'est fait justice.

On sait le reste de l'histoire du faux Dmitry, et, qui sait! peut-être du vrai.

Le 20 juin 1605, il se présenta aux portes de Moscou. Les notables de toutes les classes allèrent au-devant de lui avec de riches présents, au nombre desquels un plat d'or massif portant le pain et le sel, hommage symbolique du vassal au souverain.

Leur harangue fut courte et a le caractère de l'époque.

« Tout est prêt pour te recevoir, lui dirent-ils. Réjouis-toi; ceux qui voulaient te manger ne peuvent plus te mordre à présent. »

Son entrée fut splendide. Tout Moscou était descendu des maisons dans les rues. Il lui fallut marcher au pas et fendre la foule pour arriver à l'église de Saint-Michel archange, où il venait prier devant le tombeau d'Ivan le Terrible.

Il entra dans l'église, s'agenouilla devant le tombeau, baisa le marbre en pleurant et dit à haute voix :

— O mon père, ton orphelin règne, et c'est à tes saintes prières qu'il le doit.

Et chacun, à ces paroles, s'écria :

— Vive notre tzar Dmitry; il est bien le fils d'Ivan le Terrible !

Onze mois après, au tocsin des trois mille cloches de Moscou, qui sonnent à la fois, aux lueurs de l'incendie, au

bruit des arquebuses, aux cris de la populace en fureur, on traîne par les rues un cadavre défiguré, déchiqueté, le front fendu, le ventre ouvert, les bras hachés, que l'on coupait sur cent tables dressées au milieu de la grande place afin que tout le monde pût le voir, et que chacun, en le frappant du knout ou en lui lançant sa pierre, pût ajouter un outrage aux outrages déjà reçus.

Ce cadavre, c'était celui du vaillant et hardi jeune homme qui avait conquis, les autres disent reconquis le trône d'Ivan le Terrible.

Trois jours, il resta exposé ainsi sur la place du Marché.

La troisième nuit, on s'aperçut avec terreur qu'une flamme bleue voltigeait au-dessus du cadavre. Quand on s'en approchait, la flamme s'éloignait ou disparaissait, et cela, pour reparaître dès qu'on se retrouvait à une certaine distance. Ce phénomène, qui n'était rien autre chose que le gaz qui s'élève parfois des cadavres en putréfaction, frappa le peuple d'une profonde terreur.

Un marchand demanda la permission d'enlever le corps et de l'enterrer hors la ville dans le cimetière de Serpoukof. Mais, comme si tous les prodiges devaient suivre ce malheureux cadavre, un ouragan éclata au-dessus de toutes les rues par lesquelles passa le funèbre cortége, et, au moment où il franchissait la porte de Roulekho, emporta le toit d'une des tours et couvrit la route de ses débris.

Ce ne fut point tout. La terre sainte ne fut pas pour ce pauvre corps mutilé la terre du repos. Quoique l'on eût remarqué que deux oiseaux inconnus, mais de l'espèce des colombes, s'étaient abattus auprès de sa fosse; quoiqu'on eût, le soir de l'inhumation, entendu dans les airs une musique surnaturelle si douce, que l'on crut que c'était celle des anges, on retrouva, le lendemain matin, la fosse ouverte, bouleversée et vide, et le cadavre sur le sol, à l'extrémité opposée à celle où était la chapelle.

Alors, on cria à la magie, et on résolut de se débarrasser de ce corps qui, selon la multitude, ne pouvait-être que celui d'un vampire.

On dressa un énorme amas de bois, on le coucha dessus, on y mit le feu et on le réduisit en cendres.

Puis ces cendres furent recueillies avec autant de soin qu'on le faisait dans l'antiquité, quand la pieuse sollicitude des parents réservait cette cendre à l'urne funèbre et au colombarium des aïeux.

Mais, cette fois, c'était dans un autre but qu'elle était si religieusement amassée.

On en chargea un canon. Ce canon fut traîné jusqu'à la porte par laquelle le prétendu tzar avait fait son entrée à Moscou, la gueule en fut tournée vers la Pologne, c'est-à-dire du côté par où le maudit était venu. On mit le feu au canon, et la poussière de celui qui était peut-être un imposteur, mais qui, à coup sûr, était digne du rang auquel il était parvenu, fut jetée au vent!

Voilà toute l'histoire du fils d'Ivan le Terrible, du petit Dmitry d'Ouglitch, comme on l'appelle en Russie. Libre au lecteur de l'interrompre à dix ans, ou de la suivre jusqu'à vingt-trois.

Ce que je puis dire, c'est que j'ai rencontré en Russie beaucoup de gens qui croyaient que tous les Démétrius étaient faux, excepté le premier.

C'est à Ouglitch que Lestocq fut exilé par cette même Élisabeth qu'il avait faite impératrice.

LXI

RIVE DROITE ET RIVE GAUCHE

Au moment où nous descendions la pente rapide et raboteuse qui conduit d'Ouglitch au Volga, nous vîmes briller sur le fleuve, au milieu de la plus profonde obscurité, les lanternes tricolores du bateau de Kasan qui arrivait.

C'était celui qui devait prendre nos officiers pour les reconduire à Kaliasine.

Nous nous accommodâmes comme nous pûmes sur notre bateau. Les uns jouèrent aux cartes, les autres s'enveloppèrent dans leurs manteaux et s'endormirent; les autres recueillirent les dernières bouteilles de vin échappées à la bataille de la journée et les burent silencieusement.

Le lendemain, à cinq heures, il fallut se séparer. Chacun se réveilla gelé, moulu, maussade.

Autant l'entrée au bateau avait été joyeuse, bruyante, écervelée, autant la sortie en fut silencieuse, mélancolique, morose.

On n'eût pas dit que c'étaient les mêmes hommes, si pétulants le matin.

Delange aussi nous quittait. Il emportait mes derniers adieux à nos chers amis. Pauvre Delange, il faut lui rendre cette justice: il faisait tout ce qu'il pouvait pour ne pas pleurer; mais ses larmes coulaient malgré lui.

Cependant, arrivés sur le bateau qui devait les emporter, nos amis les officiers de Kaliasine voulurent nous envoyer

encore un adieu. Au moment où il démarrait, leur musique nous salua de ses fanfares.

Mais les musiciens étaient aussi mélancoliques que les officiers, et la musique se ressentait de la disposition des esprits.

Notre bâtiment s'était mis en route pour descendre le Volga, au moment où l'autre se mettait en route pour le remonter.

A mesure que chacun des deux bateaux s'éloignait en sens inverse, le bruit de la musique diminuait; enfin, celui qui allait vers Kaliasine doubla un cap et disparut.

Pendant quelques secondes encore, on entendit la musique d'une façon continue, quoique toujours décroissante; bientôt on n'entendit plus que les instruments les plus bruyants; puis ceux-là s'éteignirent à leur tour, et à peine si l'on put percevoir dans la brise quelque chose comme une plainte harmonieuse, comme un soupir du vent; enfin, plainte et soupir s'évanouirent comme le reste, et tout fut dit.

Nous n'avions pas de dames à bord, et le capitaine, qui n'était pas loin, comme les moines d'Ouglitch, de me prendre pour l'ambassadeur d'Angleterre, m'autorisa à me loger dans la chambre des dames.

Vers le milieu de la journée, nous stationnâmes un quart d'heure à Mologa; nous avions monté d'une trentaine de verstes vers le nord, nous avions atteint le coude du Volga le plus rapproché du pôle.

Puis nous atteignîmes Romanof, le pays de la Russie où l'on fait les meilleures touloupes, grâce aux moutons Romanof, amenés par le tzar Pierre, et auxquels le tzar Pierre, qui cependant n'était pas un agneau, n'a pas dédaigné de donner son nom de famille.

Le prévôt de Romanof était un Français et s'appelait le comte Luxembourg de Ligne.

Nous couchâmes à Somino.

Je ne sais rien de plus triste et de plus uniforme que l'aspect du Volga, toujours encaissé d'une quinzaine de pieds entre ses deux rives, plates et à peines ondulées. De temps en temps, on rencontre une ville isolée et triste, sans aucune de ces maisons de campagne qui font la vie et la joie des nôtres. Pas une île qui rompe la monotomie de cet immense cours d'eau; pas un bateau, pas une barque qui l'anime; c'est la solitude sous la sombre domination de son roi légitime, le silence.

Moynet profita de ce que le pays n'offrait rien de curieux à voir pour me montrer, non-seulement les très-beaux dessins qu'il avait faits à Troïtza, mais encore ceux qu'il avait rapportés de l'excursion qu'il avait faite à Pereslavl en nous quittant.

Le nom de Pereslavl-Zaleskoï, que porte la ville, veut dire Pereslavl *au delà des bois*. On en attribue la fondation à Jouri Vladimirovitch, qui, ayant perdu dans la Petite-Russie une ville de Pereslavl, sur la Troubége, voulut bâtir une ville, en tout semblable à celle qu'il avait perdue, sur le lac Kletchino, et appela Troubége la petite rivière qui en débouche au sud-est.

C'est sur ce lac, qui a la singulière propriété de produire, comme je l'ai dit, des harengs, que Pierre le Grand forma, en 1691, la première escadre russe; de tous les bâtiments qui la composaient, et qui, enfermés dans la circonférence du lac, ne devaient pas être d'une grande utilité, il ne reste aujourd'hui que la petite barque qui servait à Pierre le Grand.

Si l'on veut se faire une idée de la richesse et de la puissance du clergé en Russie, c'est à Pereslavl qu'il faut l'aller chercher. La ville, qui est peuplée de deux mille habitants seulement, possède vingt-cinq églises, dont l'une, celle de la Transfiguration, est d'un style remarquable.

Elle renferme les reliques de saint Nicolas Stylite, qui reposent, après la mort, avec les mêmes chaînes que le saint portait pendant sa vie.

Nous passions devant Jaroslav, où se trouve un des sept lycées de la Russie, lorsque le bateau stoppa, pour laisser venir à bord deux dames. Je me regardais déjà comme dépossédé de ma cabine; mais le capitaine vint me dire que ces dames, ayant su qui j'étais, me priaient de conserver ma place, désirant seulement la partager avec moi.

Je demandai quelles étaient ces dames si hospitalières.

Le capitaine me répondit que c'était la princesse Anne Dolgorouky et sa dame de compagnie.

Comme toutes les femmes russes de distinction, la princesse Anne Dolgorouky parlait admirablement le français.

C'est à Jaroslav, d'où venaient ces dames, que Biren, après son retour de Sibérie, gracié par Paul Ier, fut interné.

Jaroslav est cité pour ses jolies femmes et pour ses passions exceptionnelles : en deux ans, cinq jeunes gens y sont devenus fous d'amour.

Joraslav, chose non moins intéressante pour les voyageurs, possède, dit-on, le meilleur hôtel de toute la Russie, le seul peut-être où, hors des deux capitales, l'on trouve de vrais lits.

L'hôtel, du nom de son propriétaire, s'appelle l'hôtel *Pastoukof*. Ce propriétaire est deux ou trois fois millionnaire, à ce qu'il paraît; mais ce n'est pas avec les lits de son hôtel qu'il s'est enrichi; c'est avec un immense commerce de fer qui fait la Russie tout entière sa tributaire. Il partage ce monopole avec un autre marchand de fer nommé Barkof. Tout ce qui se vend de fer à Nijni, pendant la foire est la propriété de ces deux immenses accapareurs.

La princesse est une femme de trente à trente-deux ans, extrêmement instruite. En Russie, en général, chose qui

peut sembler singulière au premier abord, les femmes sont plus instruites, plus lettrées et parlent mieux français que les hommes. Cela tient à ce que les femmes, complétement en dehors des affaires et de la politique, ont tout leur temps à elles, et, parlant admirablement le français, lisent à peu près tout ce qui se publie en France.

La princesse était une de ces femmes-là : nationale comme tout ce qui porte par naissance ou par alliance le nom de Dolgorouky, c'est-à-dire un des plus vieux noms de la Russie, elle savait toute sa vieille histoire moscovite sur le bout du doigt.

Elle nous prévint donc que nous allions arriver à Kostroma; qu'à Kostroma, on s'arrêtait une heure, et que nous devions profiter de cette heure pour voir le couvent de Saint-Hypate, la maison de Romanof et le monument de Souzanine.

Aussitôt que le bâtiment eut stoppé, nous sautâmes dans une barque et gagnâmes la terre.

La Russie a cela de commode que l'on ne demande pas aux capitaines de patente de santé plus qu'on ne demande de passe-port aux voyageurs. On descend du bateau, on y remonte; on visite les villes, on court la campagne : personne ne vous demande ni qui vous êtes, ni ce que vous voulez.

Nous sautâmes dans un drojky, lequel, par une pente à pic, nous conduisit au haut de la berge. Comme le couvent de Saint-Hypate était le point le plus éloigné de notre excursion, nous commençâmes par Saint-Hypate.

Il en est des couvents en Russie, comme il en est des montagnes en Suisse, comme il en est des lacs en Finlande, comme il en est des volcans en Italie. Il arrive un moment où montagnes, lacs, volcans ne deviennent plus qu'une affaire de conscience; on les visite toujours, mais on ne les décrit plus.

Que le lecteur se rassure, il est à peu près quitte de la description de tous les couvents qui nous restent encore à visiter, y compris le couvent de Saint-Hypate.

Quant à la maison de Romanof, c'est autre chose; l'histoire a pour nous de tels attraits, que nous ne pouvons passer devant un point historique sans nous y arrêter.

Nous avons vu mourir le jeune Dmitry, nous avons vu mourir Fœdor, ces deux derniers princes du sang de Rourik; nous avons vu mourir l'imposteur Démétrius.

Mirabeau, dans un de ces magnifiques élans d'éloquence qui n'appartenaient qu'à lui, dit un jour :

— Caïus Gracchus expirant ramassa la poussière sanglante sur laquelle il était couché et jeta cette poussière au ciel. De cette poussière naquit Marius.

Même chose arriva de ce canon chargé des cendres du faux Démétrius, que l'on tira du côté de la Pologne, pour renvoyer la poussière morte du côté où était venue la poussière vivante.

De cette poussière naquirent cinq ou six autres faux Démétrius et quinze ans de guerre civile et étrangère.

Pendant ces quinze ans, espèce d'abîme de boue et de sang qui sépare la dynastie de Rourik de celle des Romanof, tout le monde aspire au trône de Russie, dix ou douze le touchent, trois ou quatre l'ensanglantent.

Mais, en même temps que ces quinze années sont la honte de la noblesse, vieille ou nouvelle, qui laisse prendre aux Polonais Moscou, aux Suédois Novgorod, elles sont l'époque la plus brillante du clergé russe.

Le clergé, seule classe de l'État qui, par son homogénéité, ait résisté à ces dissolvants de toute espèce que tant de tyrannies successives ont répandus sur la Russie, le clergé est resté non-seulement debout et fort, mais encore national; au milieu de la corruption universelle, l'esprit religieux est une atmosphère à part qui l'isole et dans laquelle

il a vécu, suivant son devoir et gardant sa foi; lui seul résiste à la trahison domestique, à l'invasion étrangère, lui seul et ses héros et ses martyrs, et il établit cette grande vérité sociale, que l'esprit de parti et l'esprit de caste ne peuvent transiger jamais avec l'esprit de secte.

En 1612, au moment où tout semble désespéré en Russie, trois hommes surgissent: Minine pour le peuple, Pojarsky pour la noblesse, Romanof pour le clergé.

Nous avons esquissé les services rendus à la Russie par les deux premiers, à propos du monument de la place à Moscou.

Quant au troisième, c'est-à-dire au métropolitain Romanof, deux fois prisonnier des Polonais, confessant sa patrie et sa religion dans les chaines et en face du supplice, il représente tellement la nationalité russe, que c'est autour de lui que se groupe tout ce qui reste de Russes, et que c'est dans sa famille que la Russie choisit son souverain.

Et cependant ce souverain était d'une race étrangère. La tradition veut que la tige des Romanof n'ait pas poussé sur la terre de Russie. En 1350, un Prussien obscur émigre et vient s'établir sur les bords du Volga. Son fils s'allie à la famille Scheremetef, une des plus illustres de la Russie. Un autre est le frère de l'impératrice Anastasie, mère de Fœdor, dernier tzar du sang de Rourik. Enfin, seul échappé au massacre et à l'exil de sa famille, poursuivi par Boris Godounof, lequel semble prévoir l'avenir qui lui est réservé, Romanof se fait moine à Arkhangel sous le nom de *Philarète* et donne naissance à ce Michel que la Russie élit en 1613 pour son tzar.

Il était à Kostroma, lorsqu'il apprit son élection. La maison de famille qu'il habitait en ce moment existe toujours, et, objet de la vénération des Russes, est recommandée par eux à la curiosité des étrangers.

Quant à Souzanine, dont le monument entrait pour un

tiers dans notre descente à Kostroma, c'est encore un monument de la reconnaissance russe non-seulement à un homme du peuple, mais encore à un paysan.

Pris pour guide par les Polonais, à leur passage dans le petit village de Karabanovo, au lieu de conduire le corps d'armée qui s'était fié à lui sur la route de Moscou comme il en avait reçu l'ordre, il l'engagea dans des chemins de traverse et le conduisit au milieu d'une de ces immenses forêts russes, où, une fois perdu, l'étranger, comme dans les forêts vierges de l'Amérique, ne se retrouve pas sans un miracle.

Arrivé au milieu de la forêt, Souzanine avoua aux Polonais que non-seulement il s'était égaré, mais encore qu'il s'était égaré avec l'intention de les perdre tous. Ni menaces ni coups ne purent dès lors le forcer de remettre l'ennemi dans le bon chemin. Souzanine succomba sous les coups sans qu'on pût le faire bouger de la place où il était. Son dernier soupir enleva aux Polonais leur dernier espoir. Après avoir essayé inutilement de regagner la grande route, ce corps d'armée, se sentant bien véritablement perdu, périt par la faim presque enseveli sous la neige, se débanda, chacun cherchant son salut au hasard; mais nul ne sortit de la forêt. Tout ce qui y était entré y resta, et les cadavres de trois mille Polonais devinrent la pâture des loups.

Le village de Karabanovo, qui avait donné naissance à Souzanine, fut à tout jamais exempté d'impôts et de levées d'hommes par le tzar Michel Romanof.

Ce bien-être en a fait, à ce qu'assurent les méchantes langues, le village le plus dissolu de la Russie.

Le monument de Souzanine est une colonne ronde, en granit rose de Finlande, surmontée du buste du jeune grand-duc Michel Romanof: les bas-reliefs du piédestal racontent toute l'histoire du dévouement du paysan de Karabanovo.

Nous ne revenions pas sans crainte vers notre bâtiment. Nous avions outre-passé notre permission de trois grands quarts d'heure; mais la princesse avait promis d'user de toute son influence près du commandant du bâtiment, qui, d'ailleurs, me croyant un grand personnage politique, ne se montrait pas bien exigeant à l'égard de ma ponctualité. En arrivant au bord du Volga, nous aperçûmes donc le bateau qui se balançait à la même place où nous l'avions laissé, et la princesse Anne, qui, sur le pont, guettait notre retour tout en faisant prendre patience au capitaine.

Rien de charmant comme ces connaissances de voyage, qui deviennent en quelques heures de vieilles amitiés, qui durent un jour ou deux, et dont le souvenir, exempt de tout nuage, subsiste dans l'avenir et demeure dans votre mémoire, pur comme un coin du ciel azuré.

Ma rencontre avec cette charmante femme est un de ces souvenirs-là.

A peine avions-nous le pied sur le pont du bâtiment, qu'il repartit, essayant de regagner les trois quarts d'heure perdus.

Je m'étais, dès les premiers jours, aperçu que notre pauvre Kalino, le meilleur élève de l'université de Moscou, avait une véritable éducation universitaire, c'est-à-dire qu'il ne savait absolument rien de l'histoire de son pays. Par bonheur, j'avais là sous la main la princesse Dolgorouky, laquelle, n'ayant pas reçu d'éducation universitaire, était, je ne dirai pas aussi savante, mais aussi *sachante* que notre écolier était ignorant.

De l'histoire, la conversation passa à la poésie. Je pensai que, puisque le voyage ne nous offrait aucun accident pittoresque, aucun épisode historique, c'était le moment d'utiliser l'amour-propre national en faisant traduire du Lermontof. Seulement, j'avais, je ne sais où, laissé mon volume de poésies.

Mais, d'un seul mot, la princesse Dolgorouky me tira d'embarras.

— Est-ce Lermontof que vous cherchez ? me dit-elle.

— Oui, fis-je ; mais je crois l'avoir perdu.

— Que cela ne vous inquiète pas, me répondit-elle. Je sais Lermontof par cœur ; dites-moi quelle pièce vous désirez, et je vous la traduirai.

— C'est à vous de choisir celle qui vous plaira le mieux, princesse. Je ne suis pas assez familier avec votre poëte pour faire ce choix moi-même.

— Eh bien, alors, je vous en traduirai une qui vous donnera une idée générale de sa manière.

Et la princesse prit une plume, et, aussi facilement que si elle eût écrit sous la dictée, elle me traduisit effectivement une des plus remarquables poésies de Lermontof.

Cette pièce, intitulée *les Dons du Terek*, est une chose toute locale. Nous avons dit que chaque peuple a son fleuve national ; le Terek est celui des Tcherkesses et des Cosaques de la ligne ; on appelle Cosaques de la ligne tout ce qui borde le Caucase.

LES DONS DU TEREK

Mugissant, furieux, sauvage,
Roulant ses rochers de granit,
Le Terek descend tout en nage
Des monts où l'aigle fait son nid.
Sa sueur jaillit en écume ;
Mais, quand sur la plaine qui fume,
Il s'est, rusé Circassien,
Répandu comme une onde honnête,
Présentant son humble requête,
Il dit au vieux lac Caspien [1] :

1. La mer Caspienne n'est, en réalité, qu'un grand lac.

« O vieillard ! partage ton onde
Et reçois mon flot éperdu.
Assez longtemps j'ai, par le monde,
Erré comme un enfant perdu.
Il est temps qu'enfin je me range
Et que d'existence je change.
Près du mont Kasbek je suis né;
Je viens des cimes inconnues,
Enfant allaité par les nues,
A l'orage prédestiné !

» J'ai grandi, faisant, dans ma course,
Autant que je l'ai pu, le mal.
A peine sortant de ma source,
J'ai dévasté le Darial.
En rocs arrachés à leur base,
Je t'amène tout le Caucase... »
Mais, bercé du bruit de ses flots,
Occupé de quelque merveille,
Le vieillard fit la sourde oreille;
Et Terek reprit en ces mots :

« Je comprends, tu ris de l'audace
Que j'ai d'offrir si peu... Pardon,
Laissons mes rochers à leur place;
Je veux te faire un plus beau don :
C'est le plus brave des Tcherkesses.
La mort, arrêtant ses prouesses,
A pris le hardi cavalier
Au moment où, dans sa colère,
Pour mieux frapper son adversaire,
Il se dressait sur l'étrier.

» Il a son harnais de bataille
Qui vaut à lui seul un trésor,
Une riche cotte de mailles,
Des brassards damasquinés d'or;
Ses cartouches pleines de poudre,

Dont chacune lançait la foudre,
Sont d'argent pur de Téhéran;
Son kandjiar est une flamme,
Et porte gravé sur sa lame
Un verset entier du Coran.

» Son œil semble, ouvert et farouche,
En face regarder la mort;
Un sang vermeil rougit sa bouche
Sous sa moustache qu'elle mord.
Sa tresse, humide de rosée,
Descend de sa tête rasée
Sous son papak de laine noir... »
Mais Caspis sur la mer se penche,
Muet, mirant sa barbe blanche
Dans son gigantesque miroir.

Terek alors : « Écoute, père,
Je vais te faire un don sans prix,
Et, cette fois enfin, j'espère,
Tu seras content, vieux Caspis!
J'ai soustrait aux regards du monde
Et je t'apporte, sur mon onde,
Le corps plein de suavité
D'une Cosaque jeune et belle,
Qui, pour la mort, garda, rebelle,
La fleur de sa virginité.

» Sa chevelure déroulée
A les tons du blé qui mûrit;
Son épaule pâle est hâlée ;
Sa bouche tristement sourit;
De même qu'un nuage voile
Parfois la splendeur de l'étoile,
Sur son front la pâleur descend,
Et, de son cou sur sa poitrine,
Comme une larme purpurine,
Coule un faible filet de sang! »

Le fleuve se tait. Froide et blanche,
Alors, sur le flot mugissant,
La Cosaque, aux yeux de pervenche,
Apparaît en se balançant.
Sa natte tombe échevelée
Sur sa gorge à demi voilée,
Réseau d'or sur un marbre pur,
Où la mort, artiste suprême,
De sa main décharnée et blême,
Des veines dessina l'azur!

En la voyant, Caspis sur l'onde
Se dresse le front ruisselant,
Et sous son arcade profonde
Son œil s'allume étincelant.
Il étend les deux bras vers elle,
Et, sur sa poitrine immortelle,
Presse le suave contour,
L'entraîne dans l'humide espace...
Et la vague sur tous deux passe
Avec un murmure d'amour!

Cette poésie est évidemment quelque chose d'étrange et d'inconnu pour nous; elle a une saveur sauvage qui pénètre difficilement dans nos villes; elle étonna en Russie et y eut un grand succès.

Ma traduction me prit une partie de la nuit. Au fur et à mesure que la princesse la mettait en français, je la mettais en vers.

La princesse nous quittait le lendemain matin.

Les bateaux du Volga ne marchent pas pendant la nuit, excepté au printemps, lors de la fonte des neiges ; le Volga n'a pas de fond et les capitaines ont toujours peur de s'engraver.

Nous nous arrêtâmes pour passer la nuit à Plan.

Le lendemain matin, entre Plan et Rechma, le bateau

stoppa. Le moment était venu de nous dire adieu. La princesse descendait dans une de ses terres où elle allait passer quelques jours et qui confine au Volga.

Je descendis le premier dans le bateau pour aider la princesse à descendre, et, quoique l'échelle fût assez roide, elle atteignit le bateau sans accident.

Il n'en fut pas ainsi de sa vieille dame de compagnie : le pied lui glissa, et elle tomba dans le fleuve.

Mais, avec une force toute virile, la princessse la saisit par le bras et la maintint au-dessus de l'eau tandis que je maintenais la princesse dans le bateau.

Nos efforts réunis parvinrent à tirer la pauvre femme du fleuve, mais elle en sortit trempée jusqu'aux os.

Et trempée dans quelle eau ! une eau déjà glacée.

Il n'y avait moyen de la réchauffer que sur le rivage, de sorte que nos adieux furent fort abrégés par cet accident.

Notre bateau continua sa route, et la barque gagna à toutes rames le bord du Volga, où nous vîmes descendre la princesse, qui nous fit, avec son mouchoir, un dernier signe d'amitié.

Encore une charmante réalité qui se dénouait pour ne laisser en moi que cette fumée qu'on appelle le souvenir.

LXII

NIJNI-NOVGOROD

Nous nous arrêtâmes un quart d'heure à Rechma pour prendre une trentaine de passagers ; à Kostroma, nous en avions déjà pris vingt ou vingt-cinq. On sentait que nous approchions de Nijni, et que nous allions nous perdre dans

une grande foule, et cependant nous devions le lendemain seulement arriver à Nijni.

Moynet profita de cette halte pour prendre deux ou trois vues du Volga, toujours les mêmes du reste, et dont toute la variété consiste dans la façon dont sont groupées les isbas.

La nuit venue, nous nous arrêtâmes comme d'habitude et jetâmes l'ancre au milieu du fleuve, en face de Balakna, la ville qui construit le plus de bâtiments de charge. Le matin, notre bateau fut littéralement encombré de gens se rendant à la foire. Le capitaine était assez inquiet; grâce à cette nouvelle charge, le bâtiment tirait un pied d'eau de plus, et déjà même, avant Balakna, nous avions senti la quille labourer le fond du fleuve.

Vers dix heures, nous commençâmes d'entendre un grand bruit comme celui du tonnerre roulant dans le ciel, ou plutôt, pareil au grondement qui précède les tremblements de terre.

C'était le murmure de deux cent mille voix.

Puis, à l'un des détours du Volga, nous vîmes tout à coup le fleuve disparaître sous une forêt de mâts pavoisés. C'étaient tous les bâtiments qui, descendant ou remontant le fleuve, avaient apporté des marchandises à la foire.

Avec une peine horrible, nous parvînmes à nous frayer un passage au milieu d'eux, et nous abordâmes au quai de Sibire.

La seule idée que l'on puisse se faire du fourmillement qui animait les bords du fleuve, est de se rappeler ce que devient la rue de Rivoli un soir de feu d'artifice, quand les bons bourgeois de Paris, après avoir encombré la place de la Concorde, regagnent leurs foyers en critiquant l'avarice de l'édilité parisienne, laquelle fait des feux d'artifice qui ne durent pas toute la nuit.

Il y avait sur la rive du fleuve quelque chose comme un

millier de drojkys et de télègues, au choix des amateurs.

Nous prîmes un drojky qui, malgré les efforts feints ou réels du cocher, ne parvint pas à prendre une autre allure que le pas ; nous passâmes devant l'hippodrome, où jouaient en ce moment deux acteurs en réputation de Moscou, Samarine et Givotchine ; nous laissâmes l'hippodrome à droite, puis nous fîmes queue au pont comme on fait à la porte d'un théâtre. Enfin nous prîmes notre rang et nous finîmes par nous engager sur le pont de bateaux que l'on fait et défait tous les ans.

Après un quart d'heure de traversée, nous arrivâmes au quai de Nijni-Bazar, et nous nous enfonçâmes, toujours au milieu de la même foule, dans la partie qui touche d'un côté l'île formée par les deux bras de l'Oka, de l'autre côté de la foire.

Là, nous nous trouvâmes au milieu d'un encombrement de boutiques bâties sur pilotis.

Ces boutiques contenaient particulièrement des marchandises nationales à l'usage du peuple : bottes, gants, bonnets, touloupes, etc., etc.

Nous gagnâmes enfin la terre ferme et nous nous trouvâmes au bas de la montée qui conduit à la ville.

Cette route, qui s'appelle la montée de Saint-Georges, est une magnifique chaussée d'une verste à peu près de longueur. Elle a coûté plus d'un million et fut donnée à Nijni par l'empereur Nicolas.

Nous laissâmes à notre droite, au tiers de la montée à peu près, l'église Strogonof, fondée par les Strogonof marchands, qu'il ne faut pas confondre avec les Strogonof aristocrates. Enfin nous arrivâmes sur la place de la Fontaine, et nous nous trouvâmes en face d'une magnifique avenue d'une verste à peu près, qui commence derrière l'église et s'étend à perte de vue.

J'avais, comme je l'ai dit, des lettres pour M. Grass et pour

M. Nicolas Brilkine, directeur du *Mercury;* nous nous fîmes conduire au *Mercury.*

Je n'exagérerai pas si je dis qu'il y avait dans les bureaux du *Mercury* au moins trois cents personnes ; nous fendîmes la foule et nous arrivâmes près de M. Brilkine.

Je n'eus pas besoin de me nommer : il me reconnut sans m'avoir jamais vu, et avant même que j'eusse ouvert la bouche.

— Vous arrivez un peu tard, me dit-il, mais enfin nous tâcherons de vous faire voir encore quelque chose. Je vais vous conduire chez Grass, qui vous a préparé un logement. Puis vous mettrez votre carte chez le gouverneur, qui est prévenu de votre passage, qui vous attend et qui vous prépare une surprise.

— A moi?

— Oui, à vous, et une surprise à laquelle vous ne vous attendez pas, je vous en réponds.

— On ne peut pas la savoir?

— Non.

— Et comment s'appelle votre gouverneur?

— Alexandre Mouravief.

— Est-il des Mouravief qui pendent ou de ceux qui sont pendus? demandai-je en riant.

— Il est de ceux qui sont pendus.

— Mais il était en Sibérie, il me semble ?

— Oui ; mais vous savez que l'empereur a donné amnistie générale, et, comme Alexandre Mouvarief avait été envoyé un peu légèrement en Sibérie, il a cru lui devoir un dédommagement et l'a nommé gouverneur de Nijni.

— Mais cet Alexandre Mouravief a été mêlé dans la conspiration de 1825?

— Oui, sur laquelle vous avez fait un roman. Vous trouverez chez lui à qui en parler.

M. Brilkine donna ses ordres pour que tout marchât en

son absence comme en sa présence, et sortit pour nous conduire chez son ami. Mais, comme il nous fit sortir par une porte opposée à celle par laquelle nous étions entrés, je poussai, à la vue du spectacle que j'avais sous les yeux, un cri d'étonnement.

Je dominais complétement la jonction de la rivière et du fleuve, de l'Oka et du, Volga et j'avais sous les yeux tout le champ de foire, c'est-à-dire deux lieues carrées de terrain à peu près, couvertes de baraques entre lesquelles circulait un échantillon de tous les peuples, russes, tatars, persans, chinois, kalmouks, que sais-je ?

La foire, vue du haut de la terrasse du *Mercury*, formait quatre villes.

L'une, entre les deux bras de l'Oka dans l'île.

L'autre, entre le lac Bagrontosovo et le premier canal du lac Motscherskoé.

La troisième, entre les deux canaux qui forment ce même lac.

Enfin, la quatrième, de l'autre côté du second canal, entre ce canal et le bois.

Cette dernière était complétement habitée par des femmes. C'est tout simplement la ville des courtisanes; elle se compose de sept à huit mille habitants qui viennent là, dans les intentions les plus philanthropiques, de toutes les parties de la Russie d'Europe et même de la Russie d'Asie pour les six semaines de la foire.

Il faut avoir vu, à trois cents pieds au-dessous de soi, quatre villes, et, dans ces quatre villes, deux cent mille hommes circulant, entre un fleuve, une rivière, deux lacs, six ponts, huit quais, cent rues, pour se faire une idée de ce que c'est que ce cinquième élément que l'on appelle la multitude.

— Vous avez huit jours pour voir cela, monsieur, dit M. Brilkine en me tirant le bras, tandis que, moi...

— Tandis que vous, interrompis-je, vous quittez vos affaires pour me le faire voir. Allons chez M. Grass.

Nous allâmes chez M. Grass, où nous étions attendus et où notre appartement était préparé.

M. Grass, moins occupé que M. Brilkine, se chargea d'être notre cicérone et de nous promener par la foire.

M. Brilkine nous quitta en me recommandant de nouveau de ne pas oublier de mettre ma carte chez le général Mouravief, qui, vu la foire, habitait son palais des bords de l'Oka.

M. Grass était à notre disposition ; nous ne prîmes que le temps de réparer le désordre que trois jours de navigation sur le Volga avaient mis dans notre toilette, et nous descendîmes la même rampe que nous avions montée un quart d'heure auparaavnt.

En passant devant l'église Strogonof, M. Grass nous fit remarquer une précaution locale. L'église forme deux églises, l'église d'hiver et l'église d'été : l'église d'hiver, basse et que l'on chauffe à l'aide de quatre immenses poêles, et l'église d'été, trois fois haute comme l'autre, surmontée d'une immense coupole, et ornée d'un magnifique iconostase occupant toute sa hauteur.

J'ai dit comment on arrivait à l'avant-garde de la foire, c'est-à-dire à l'île de l'Oka, jointe à la ville basse par un pont de bateaux d'une demi-verste. Comme tous les ans, à la fonte des neiges, le Volga débordait et couvrait l'emplacement du bazar, on a résolu d'exhausser ce terrain de sept à huit mètres, ce qui était déjà un assez joli travail ; on y est parvenuen creusant de trois côtés, à l'entour de l'emplacement que l'on voulait exhausser, un canal qui communique avec le Volga, au moyen du lac Motscherskoé.

La terre tirée de l'immense excavation a suffi à exhausser le terrain.

On a ensuite établi un pilotis sur lequel deux mille cinq

cents boutiques, louées quatre cent mille roubles, c'est-à-dire un million six cent mille francs, ont été bâties.

On arrive à toutes ces boutiques couvertes en tôle, ornées d'une large galerie reposant sur huit mille colonnes de fonte, par le canal, qui est navigable.

L'église de Saint-Macaire, patron de la foire, domine toutes ces immenses bâtisses, ayant à sa droite une église arménienne, à sa gauche une mosquée mahométane.

En avant de Saint-Macaire sont deux rangées transversales de boutiques réservées aux Chinois, qui les couvrent d'ornements fantastiques, comme n'en rêvent pas les autres peuples, et comme en réalise celui-là. Ce sont des banderoles, des bannières, des étendards ornés de serpents, de dragons, d'oiseaux verts, rouges, bleus, jaunes, flottant au vent, au-dessus de toits irréguliers bâtis en couverture de pagode, et peints eux-mêmes de ces couleurs qui, criardes partout, deviennent harmonieuses entre leurs mains et sous leurs pinceaux.

C'est là que se vend particulièrement le thé; au moment de notre arrivée, on en avait déjà vendu trente-deux mille caisses.

On aura une idée de la variété du commerce de cette foire, lorsque nous dirons qu'on y vend pour trois millions de pierreries et pour quatre cent mille francs de noisettes.

Les nattes sont comptées pour quinze cents mille francs, le caviar pour deux millions, la soierie pour huit millions.

Les marchandises russes seules montent (nous prenons, bien entendu, une moyenne) à quatre-vingt-dix millions.

Les marchandises du reste de l'Europe, à dix-huit millions.

Eufin, les marchandises asiatiques de la Chine, des Boukhars, des Kirghis, des Arméniens et des Persans, à dix-sept millions.

Vous comprenez qu'il nous serait impossible de passer en revue une pareille exposition. Nous nous bornerons à des aperçus généraux, tout en faisant observer que toutes les affaires se traitent sur parole, sans un seul contrat écrit, sans une seule feuille de papier timbré.

Autrefois, le marché se tenait à Kasan; mais, en 1554, Vasili-Ivanovitch, afin de ramener à la Russie cet immense commerce, défendit à ses marchands de se rendre dans cette ville, qui n'était pas encore conquise, leur indiquant celle de Makharief pour leur commerce d'échange.

Enfin, en 1817, pour rendre le commerce encore plus central et surtout pour donner plus de facilités au commerce russe, la foire fut transportée de Makharief à Nijni; mais elle reste néanmoins sous l'invocation de saint Macaire, saint qui n'a pas en Russie la mauvaise réputation qu'il a en France.

Aussi, pour tout le temps que dure la foire de Nijni, Makharief lui prête-t-elle obligeamment la châsse de son saint.

La France est représentée à Nijni par quelques marchandes de modes, par quelques bijoutiers et par des marchands de draps de Sédan et d'Elbeuf.

Je dois dire que la bijouterie et les modes ne sont pas appelées à donner aux peuplades asiatiques une haute idée de notre goût.

Il va sans dire que nous passâmes dédaigneusement devan les fers, la fonte, les cordages, les cuirs, les bottes de feutre et les bonnets fourrés pour arriver aux bazards chinois, tatars et persans.

Cela tenait sans doute à ce que les marchands étaient aussi curieux que les marchandises.

Là se déroulaient les châles de l'Inde, les étoffes chinoises, les tissus turcs, les tapis smyrniotes, les soies du Caucase, les ceintures enrichies de turquoises, les sabres, les poignards, les pistolets damasquinés; les pipes de toute es-

pèce, de toute forme, de tout prix, depuis vingt kopeks jusqu'à mille roubles ; les selles, les brides et les caparaçons persans venus d'Erzeroum, de Nouchka, de Téhéran, de ces pays que nous allions voir, que nous ne connaissions encore que par les *Mille et une Nuits,* et que nous avions toutes les peines du monde à ne pas croire fabuleux.

Le premier effet d'une pareille cohue, le résultat d'un semblable tumulte est un étourdissement dont on ne se remet pas le premier jour ; tous ces hommes allant et venant pour leurs affaires, croisés par des colporteurs tatars vendant, avec une infatigable persistance, des haillons, des guenilles, des bagatelles de toute espèce, semblaient autant d'échappés d'une maison de fous, au milieu desquels seuls les marchands turcs semblaient, par l'immobilité, la gravité et le silence, protester de leur raison.

Vers cinq heures du soir, M. Grass nous fit remarquer qu'il était temps de rentrer à la maison, où nous étions attendus pour dîner à six heures.

Nous n'avions guère qu'une verste à faire, mais ce n'était pas trop d'une heure pour la parcourir, attendu la quantité d'individus que nous avions à déplacer sur notre route pour faire passage à nos propres personnes.

En passant devant le palais du gouverneur, je ne mis point ma carte, attendu que j'avais oublié, en partant de France, de me munir de cette espèce de projectile, mais j'écrivis mon nom, qu'un domestique me promit solennellement de faire lire au général.

Le digne serviteur tint sa parole, car nous n'avions pas encore fini de dîner, qu'une ordonnance arriva nous invitant à aller prendre le thé le même soir à l'hôtel du gouvernement et à y aller dîner le lendemain.

On ne pouvait pas mettre plus d'empressement à me faire la surprise promise par M. Brilkine et M. Grass.

Nous nous informâmes à quelle heure on prenait le thé à

Nijni; il nous fut répondu que c'était de dix à onze heures du soir.

Il n'y avait pas à dire, il fallait tirer des malles l'habit noir, le pantalon noir, le gilet blanc, la cravate blanche et les bottes vernies, qui n'avaient pas vu le jour depuis Saint-Pétersbourg.

Nous allâmes attendre l'heure du thé au haut de la rampe qui domine le Volga et, par conséquent, tout le champ de foire.

J'étais curieux de voir s'illuminer toute cette immense scène, où trois cent mille personnes jouaient en plein air une de ces comédies où, comme dans les pièces antiques, le dieu Mercure fait le dénoûment.

L'effet de l'allumage fut magique et donna une illumination spontanée.

En moins de cinq minutes, tout eut sa lumière, torche, flambeau, lanterne ou fanal.

L'effet le plus pittoresque était produit par les barques naviguant sur les canaux, croisant, entrelaçant, mariant leur feux comme des chiffres fantastiques, noués et dénoués par la main des esprits de l'air.

A dix heures précises, nous étions au palais du gouvernement. Je reconnus mon serviteur; je lui glissai trois roubles dans la main et je fis mon entrée.

Le général Alexandre Mouravief était encore en famille avec mademoiselle de Gallinsky, sa nièce, les princesses Scherkaskoï et quelques amis intimes de la maison, entre autres M. Karamsine, le fils de l'historien.

A peine avais-je pris ma place dans le cercle, pensant malgré moi à cette surprise qui, d'après l'accueil que m'avait fait le général, ne pouvait être qu'agréable, que la porte s'ouvrit et que l'on annonça :

— Le comte et la comtesse Annenkof.

Ces deux noms me firent tressaillir, et me rappelèrent un souvenir vague.

Je me levai.

Le général me prit par la main et me conduisit aux nouveaux venus.

— M. Alexandre Dumas, leur dit-il.

Puis, à moi :

— M. le comte et madame la comtesse Annenkof, le héros et l'héroïne de votre *Maître d'armes.*

Je jetai un cri de surprise, et me trouvai dans les bras du mari et de la femme.

C'étaient bien cet Alexis et cette Pauline dont Grisier m'avait raconté les aventures, et des aventures desquels j'avais fait un roman.

En 1825, Annenkof avait pris part à la conspiration républicaine qui conduisit à l'échafaud Paul Pestel, Serge Mouravief, Bestuchef-Roumine, le polonais Kakhovsky et le poëte Ryléief; mais, jugé moins coupable que les autres, Anninkof n'avait été condamné qu'à un exil éternel en Sibérie.

Une jeune fille qu'il aimait, Pauline Xavier, obtint alors de l'empereur, quoiqu'elle ne fût pas la femme du proscrit, de le rejoindre aux mines de Petrovsky, dévouement qu'elle accomplit au milieu de mille dangers.

Ce texte fut pour moi le sujet d'un roman sévèrement défendu en Russie, et qui n'en devint, par conséquent, que plus populaire.

La princesse Troubetskoï, amie de l'impératrice, femme de Nicolas 1er, me racontait, un jour, qu'au fond de ses appartements, dans un boudoir retiré, la tzarine l'avait fait venir pour lire avec elle mon roman.

Au beau milieu de la lecture, la porte s'ouvrit et l'empereur Nicolas parut.

Madame Troubetskoï, qui remplissait la fonction de

lectrice, cacha vivement le livre sous les coussins du divan.

L'empereur s'approcha, et, restant debout devant son auguste moitié, qui tremblait encore plus que d'habitude[1] :

— Vous lisiez, madame? lui dit-il.

— Oui, sire.

— Voulez-vous que je vous dise quel livre vous lisiez?

L'impératrice se tut.

— Vous lisiez le roman de M. Dumas, *le Maître d'armes.*

— Comment savez-vous cela, sire?

— Pardieu! ce n'est pas difficile à deviner, c'est le derque j'ai défendu.

A cause de cette défense même, comme je l'ai dit, le roman du *Maître d'armes* était devenu très-populaire en Russie.

Si populaire, qu'un marchand de toile vendait, à la foire, des mouchoirs représentant une des scènes de ce roman, celle où la télègue qui conduit Pauline est attaquée par des loups.

Il va sans dire que mon héros et mon héroïne m'accaparèrent pour toute la soirée, ou plutôt que je les accaparai.

Ce fut alors à Annenkof de me raconter ses aventures.

Après être resté un an prisonnier à la forteresse, il en sortit en charrette avec les fers aux pieds et aux mains, et fut conduit jusqu'à Irkousk. Ils étaient partis quatre : Annenkof arriva seul; les autres étaient restés en route, morts ou gravement malades.

Arrivé à Asserchinsky, il y retrouva ses compagnons, les

1. L'impératrice, lors des événements de 1825, avait été prise d'un tremblement nerveux qui ne l'a jamais quittée et n'a fait qu'augmenter jusqu'au moment de sa mort.

uns employés aux mines d'argent, les autres enfermés dans un enclos à Tchita.

Cette séquestration avait pour but d'empêcher les proscrits de s'aboucher avec la population.

En effet, tous les ans, la population de la Sibérie augmente. La moyenne des exilés est de dix mille.

Au moment où Annenkof y arriva, on comptait deux cent mille colons.

Parmi ces colons, beaucoup sont volontaires: la vérité s'est faite sur la Sibérie du Midi, et il a été reconnu que c'était un pays magnifique, prodigalement riche, et, grâce aux proscrits que l'on y envoie et qui, en général, sont la fleur de l'intelligence, de deux siècles plus avancé que le reste de la Russie.

Ce fut aux mines de Petrovsky que Pauline Xavier, devenue plus tard la comtesse Annenkof, rejoignit son amant.

Là était Bestuchef, proscrit de la même conspiration, devenu célèbre depuis comme romancier, sous le nom de Marlinsky.

C'est sous ce nom qu'il publia *Ammalat-Beg, Moullah-Nour, la Frégate l'Espérance* et trois ou quatre autres romans qui eurent un succès populaire en Russie.

La comtesse Annenkof me montrait un bracelet que Bestuchef lui avait scellé au bras afin qu'elle ne le quittât pas même à sa mort.

Le bracelet et la croix qui y était suspendue étaient forgés d'un anneau des fers qu'avait portés son mari.

Ils étaient restés en Sibérie de 1826 à 1853, c'est-à-dire vingt-sept ans, et comptaient bien y mourir, lorsque tout à coup la nouvelle de leur grâce arriva.

Ils m'avouèrent qu'ils avaient reçu cette nouvelle sans aucune joie. Ils s'étaient accoutumés au pays, s'y étaient fait une seconde patrie et étaient devenus de véritables Sibériens.

Quant à Bestuchef, il les avait quittés depuis longtemps, ayant obtenu de rentrer dans l'armée comme simple soldat et de faire la guerre au Caucase.

LXIII

KASAN

Nous restâmes trois jours à Nijni. Pendant ces trois jours, nous passâmes deux soirées et dînâmes une fois chez le général Alexandre Mouravief.

Revenu de Sibérie avec les autres prisonniers, il avait été fort étonné de trouver à Perm son brevet de gouverneur de Nijni.

Comme Annenkof et sa femme, dont les biens étaient séquestrés, ne savaient pas encore quel sort les attendait en Russie, le général avait offert à Annenkof la place de son secrétaire, que celui-ci avait acceptée et conservée, quoique, sur son ancienne fortune, le nouvel empereur lui eût déjà rendu douze cents paysans.

Le général Mouravief était un homme ferme et juste, auquel son long exil avait donné un profond sentiment du droit.

Il venait, lorsque nous passâmes à Nijni, de donner un exemple de cette fermeté, si rare chez les hauts fonctionnaires de Russie, qu'elle y est presque inconnue.

Quelque temps après l'avènement au trône du nouvel empereur, et deux ou trois mois à peine après que le général Mouravief était installé dans son nouveau gouvernement,

un propriétaire de la province de Nijni, M. R..., annonça à ses paysans que, pressé par le besoin d'argent, il était forcé de les vendre. M. R... n'était pas un maître sans reproche; cependant les paysans comprirent qu'ils pouvaient tomber dans de pires mains que les siennes, et, se réunissant, ils lui firent don d'une somme considérable, à la condition qu'ils ne seraient pas vendus.

M. R... prit l'argent, et, huit jours après, vendit terres et paysans à M. P...

Celui-ci, son contrat en poche, vint pour prendre possession de son nouveau domaine.

Son étonnement fut grand, lorsque les paysans déclarèrent qu'ils ne le reconnaissaient pas pour leur maître, attendu qu'ils avaient payé leur rançon à M. R...

Le gouvernement central, saisi de la double réclamation de M. P... et des paysans, envoya sur les lieux un jeune aide de camp de l'empereur, qui, cédant à je ne sais quelle suggestion, ordonna au gouverneur et au conseil de régence de Nijni d'envoyer en Sibérie ceux des paysans qui soutiendraient la nullité du contrat passé entre M. R... et M. P...

Mais le général Mouravief refusa absolument d'obéir et en référa au ministre de l'intérieur.

A notre passage, la question n'était pas encore jugée, et l'on avait grande peur qu'elle ne le fût pas selon le droit.

Ce qui nous détermina à partir de Nijni plus tôt que nous ne l'eussions fait, peut-être, c'est que notre digne hôte, M. Grass, partait lui-même pour Kasan, où il était appelé par une affaire pressante. Nous prîmes donc congé de notre honorable gouverneur, de nos chers amis le comte et la comtesse Annenkof, et nous nous embarquâmes pour Kasan sur *le Lotsman*, nom qui correspond à celui de pilote.

Il fallait que notre bâtiment fût digne de son nom pour

retrouver son chemin au milieu des milliers de bateaux qui encombraient le Volga, aussi bien au delà qu'en deçà de Nijni. Enfin il s'en tira sans trop d'avaries, et nous nous retrouvâmes sur une route navigable.

Vers le soir, on me fit remarquer le village de Liscovo, où nous jetâmes l'ancre.

C'était la principauté d'un certain prince géorgien, détrôné vers la fin du dernier siècle par les Russes, et auquel l'empereur Paul avait assigné une pension de cinquante mille roubles qui n'était, au reste, que le quart à peu près du revenu que lui donnait son ancienne principauté.

Ce prince, que l'on ne connaît que sous le nom de *prince géorgien*, Knias Grousinsky, a laissé dans tous les environs, et à dix lieues à la ronde, une réputation d'excentricité qui lui a survécu.

J'ai écrit un recueil de ces excentricités, que j'ai publié sous le titre de *Jacquot Sans-Oreilles*. Ce n'est pas à moi d'apprécier la valeur de ce volume; mais il a au moins le mérite de donner une idée parfaitement exacte des vieilles mœurs russes.

Le lendemain, au point du jour, nous nous remîmes en route; je n'étais plus l'ambassadeur de l'Angleterre, mais j'étais l'hôte de M. Grass; ce qui, aux yeux du capitaine du bâtiment, avait bien une égale valeur. Il en résulte que, depuis le capitaine jusqu'au dernier mousse, tout le monde était aux petits soins pour nous.

Depuis le village de Liscovo, une nouvelle population était apparue à nos yeux. Elle se composait d'espèces de bohémiens parlant une langue à part, qui n'était ni le russe, ni le tatar, ni le kalmouk. La seule industrie de ces malheureux est de traîner à la remorque les bateaux de marchandises qui descendent et qui remontent le Volga, c'est-à-dire de faire le métier que font chez nous les chevaux de

halage; leur nombre est mesuré au tonnage des bâtiments qu'ils remorquent : j'en ai compté jusqu'à quarante attelés à cette rude besogne.

Ils reçoivent, pour douze heures de travail, douze kopeks, dix sous à peu près.

On les nomme *tchouvachs*, et ils ont, à ce que nous assura le capitaine du *Lotsman*, une capitale nommée Tchebocksari. Je les crois d'origine finnoise; presque tous sont chrétiens.

Leur costume est une simple chemise de grosse toile grise brodée de rouge, avec un pantalon qui leur vient jusqu'au genou.

Je leur ai toujours vu les jambes et la tête nues.

Au milieu des troubles qui ont agité le XVI[e] siècle en Russie, cette petite colonie, venue un jour on ne sait d'où, s'est établie entre Nijni et Kasan, et, inoffensive, est restée là, ne se mêlant aucunement aux autres populations, conservant sa vieille langue, observant ses mœurs antiques et n'exerçant pas d'autre profession que celle de remorqueurs de bateaux.

Vers midi, nous laissâmes à notre gauche la ville de Makharief, siége de l'ancienne foire, jusqu'à ce qu'elle cédât ce privilége à Nijni. Du Volga, on ne voit absolument rien de cette petite ville, rendue par le décret de l'empereur Alexandre à sa solitude première. La seule construction qui la signale à la curiosité du voyageur est son fameux couvent de Saint-Macaire, dont l'image va tous les ans présider la foire de Nijni.

J'ai acheté à Kasan de charmants coffres en fer-blanc, qui ont l'air de coffres de l'argent le plus pur et qui viennent de Makharief.

C'est à Makharief que furent internés les Français enlevés de Moscou par Rostopchine à l'approche de Napoléon : un ex-régisseur du Théâtre-Français, à Moscou, M. Armand

Domergues, a publié à Paris, en 1835, une curieuse relation de ce voyage et des mauvais traitements qu'eurent à souffrir, au milieu des populations fanatisées, nos malheureux compatriotes.

Vers six heures du soir, à travers les premières ombres du crépuscule, nous aperçûmes les minarets de l'ancienne ville tatare transformés en clochers, et s'élevant sur une colline située à six ou sept verstes du bord du fleuve.

Il faisait nuit noire lorsque nous jetâmes l'ancre et que nous débarquâmes sur un talus glaiseux, coupé de ravines.

Nous n'avions pas besoin d'aller le même soir jusqu'à la ville. M. Grass, qui avait des intérêts à Kasan, possédait une espèce de grand magasin dans lequel, avec des planches, on avait taillé un logement à cinq ou six cents pas du port.

Nous prîmes deux drojkys pour nous, et une télègue pour nos bagages. Dix minutes après, à travers fondrières et ravins, nous étions par miracle arrivés sans accident à notre destination.

Kasan est une de ces villes que l'on voit à travers le mirage de l'histoire. Ses souvenirs tatars sont encore si frais, que l'on ne peut s'habituer à voir en elle une ville russe. En effet, comme mœurs et comme costumes, c'est là que, jusqu'en 1552, a commencé l'Asie.

Fondée par Sayn, fils de Batou-Khan, en 1257, incorporée à l'immense empire mongol, Kasan fut le chef-lieu d'un khanat qui, vers le milieu du xve siècle, se sentit assez fort pour se rendre indépendant de l'ordre d'Or; seulement, la ville primitive n'était point où elle est aujourd'hui, mais plus haute sur la Kasanka, à vingt verstes environ de l'endroit où elle se jette dans le Volga. Pendant tout le xve siècle, l'histoire de Kasan n'est qu'une longue lutte entre les Tatars et les Russes et ensuite d'assassinats des gouverneurs indigènes par les Russes, ou des gouverneurs russes par

les indigènes. C'est dans cette période que se déroule la légende obscure, mais essentiellement populaire, de la reine Sumbeka. De même qu'au Caucase tous les châteaux sont bâtis par la reine Tamara, il y a à Kasan le palais de la reine Sumbeka, le clocher de la reine Sumbeka, le tombeau de la reine Sumbeka. Cet honneur est, en général, rendu par les peuples aux derniers souverains qui ont représenté leur nationalité.

Au mois d'août 1552, Ivan IV, notre Ivan le Terrible, qu'aucun historien ne s'est jamais avisé d'appeler Ivan le Brave, passa le Volga à la tête d'une armée formidable et établit son camp dans la vaste plaine qui s'étend du Volga à la mer, et dans laquelle s'élève aujourd'hui le monument funéraire élevé aux Russes morts pendant l'assaut du 2 octobre.

Cet assaut fut terrible; les Russes entrèrent par la brèche qu'occasionnna une mine creusée sous le kremlin, par l'ingénieur du tzar Rossmoib. On se battit de maison en maison, de rue en rue, avec l'acharnement que mettent dans l'attaque et dans la défense les peuples ennemis par la race, par les mœurs, par la religion.

Le jour même de la prise de Kasan, Ivan fit bâtir une petite église en bois, dont il avait apporté la charpente toute préparée, et qui fut construite en six heures de la base au faîte. On y dit la messe d'actions de grâces, et l'on y pria pour l'âme des Russes morts pendant le combat.

Selon toute probabilité, cette petite église avait été construite où s'élève aujourd'hui le monument en pierre.

Kasan, brûlé en 1774 par Pougatchef, ce Cosaque qui tenta de se faire passer pour Pierre III, et qui fut conduit à Moscou et montré au peuple dans une cage de fer, fut rebâtie par ordre de Catherine, et rebrûlée en 1815. Vingt-deux églises, trois couvents et les trois cinquièmes de la ville s'écroulèrent au milieu des flammes.

Voilà ce qui explique pourquoi Kasan, avec ses souvenirs orientaux, sa domination musulmane, est aujourd'hui une ville toute russe, avec neuf cent quatre-vingts rues, dix ponts, quatre barrières, quatre mille trois cents maisons, cinquante-huit églises, quatre cathédrales, quatre couvents, dix mosquées, deux hôtels pour les voyageurs, sept auberges, deux gargotes, cinquante mille deux cent quarante-quatre habitants, dont quinze mille sont mahométans, et les autres, chrétiens, russes orthodoxes, raskolniks ou protestants.

Vous comprenez que ce n'est pas moi qui ai compté tout cela : c'est un savant historien allemand nommé Erdmann.

Le peuple allemand a la bosse de la statistique.

On pense bien qu'il n'était pas question de lit dans le magasin de M. Grass. Nous avions dit adieu aux lits à Jelpatiévo pour ne les retrouver qu'à Nijni, et à Nijni pour ne les retrouver qu'à Tiflis.

Je me trompe, je trouvai un lit dans le palais du prince Toumaine, chez les Kalmouks. Nous causerons de ce lit, quand l'heure en sera venue.

Moynet, qui ne pouvait pas s'habituer à la simple planche slave, se réveilla avec le jour, et alla pousser une reconnaissance dans le pays. Une heure après, il revint en poussant des cris d'admiration. Comme il n'était pas d'un enthousiasme exagéré pour la Russie, force me fut de croire qu'il avait, en effet, trouvé quelque chose qui en valait la peine.

Je sautai à bas de mon banc, et je suivis Moynet, tout prêt à me servir de cicérone.

A la façon dont la maison habitée par nous était placée, nous ne pouvions voir Kasan qu'en suivant une ligne diagonale d'une demi-verste. Nous suivîmes notre diagonale, et, à l'extrémité de l'espèce de bourg où nous nous étions arrêtés, nous trouvâmes cette grande plaine dans laquelle Jean IV avait établi son camp.

Elle est aujourd'hui coupée par une immense chaussée de cinq verstes de long, tirée aussi droite que si elle avait été faite au cordeau. Cette chaussée, qui a cinq ou six mètres de haut et autant de large, domine les plus hautes crues du Volga, et même, dans les plus fortes inondations, laisse un passage facile et sûr du fleuve à la ville.

Moins cette chaussée, Kasan a l'air de s'élever alors au milieu d'un immense lac, et présente avec son vieux kremlin que n'a jamais atteint aucun incendie, et les clochers de ses soixante-deux églises, un aspect des plus fantastiques.

Mais ce qui frappe avant tout, comme masse imposante et pittoresque à la fois, c'est le monument élevé aux Russes morts pendant l'assaut; il date de 1811, je crois, n'appartient à aucune architecture connue, et, par sa forme basse et sombre, est parfaitement en harmonie avec le but funèbre que l'architecte s'est proposé.

On y monte par quatre escaliers appliqués aux quatre façades. L'intérieur est une chapelle, et, au milieu de la chapelle, s'élève un immense tombeau contenant toutes les têtes.

Le reste des ossements est dans une espèce de catacombe située au-dessous de la chapelle.

Le gardien qui nous fit voir cet ossuaire prétendait que le choix n'avait pas été fait entre les cadavres si scrupuleusement que le dit l'histoire : à son avis, un certain nombre de squelettes païens s'étaient glissés parmi les squelettes orthodoxes, et, en nous montrant certaines têtes aux mandibules saillantes et au front déprimé, il affirmait les reconnaître pour des crânes tatars.

Le monument funèbre visité, nous continuâmes notre route vers Kasan, qui se présentait à nous par son côté le plus grandiose, c'est-à-dire par celui du kremlin.

Je ne connaissais personne à Kasan ; mais j'avais, on se le

rappelle, une lettre de l'officier chargé des campements de l'armée, pour l'intendant général. Cette lettre m'autorisait à prendre dans les magasins une tente de colonel. Je n'en avais pas besoin de plus pour être sûr que, le lendemain, tout Kasan connaîtrait mon arrivée, et, grâce à l'hospitalité russe, je n'avais plus à m'inquiéter de rien : ni les détails ni les guides ne me manqueraient.

J'allais donc porter ma lettre à M. Jablonovsky. C'était le nom de l'intendant.

On entre à Kasan en franchissant sur un pont un immense ravin qui a conservé le nom arabe de Boulâk.

Ici commence la tradition, moitié mahométane, moitié catholique, avec une tête tatare et une queue russe.

Un immense dragon vivait dans le lac du Bain. — Il y a deux lacs à Kasan : le lac Noir et le lac du Bain. — Le dragon fit un pacte avec les habitants de la ville : c'était de leur percer un canal qui leur donnerait de l'eau et leur servirait de défense, s'ils voulaient, de leur côté, se charger de la nourriture quotidienne qui lui serait portée, tous les matins, sur une montagne située à trois verstes de Kasan, et qui consisterait en un bœuf, deux porcs et quatre brebis. Le pacte conclu, il se mit à si bien travailler avec sa queue, qui était pointue et armée d'un dard d'acier, qu'il perça le canal existant encore aujourd'hui.

Pendant cinquante ou soixante ans, les habitants de Kasan tinrent leur parole, et, tous les jours, ils avaient le spectacle du dragon sortant du lac, déroulant ses immenses anneaux dans le canal qu'il avait creusé et s'en allant sur la montagne dévorer son bœuf, ses deux porcs et ses quatre moutons.

Au bout de ce temps, les Kasanais commençaient à trouver le traité onéreux et cherchaient un moyen de l'éluder, lorsque arrivèrent dans le pays saint Ambroise et saint Gelan.

Les Kasanais leur exposèrent leur cas.

Les deux saints leur promirent leur assistance.

Ce n'était peut-être pas très-délicat de manquer de parole à un honnête dragon qui avait tenu la sienne; mais le dragon était tatar, et l'on n'était pas tenu à de si grands ménagements avec un païen.

Un matin, le dragon vint sur sa montagne; mais, au lieu de sa pitance accoutumée, il n'y trouva que saint Ambroise.

Un saint amaigri par le jeûne et par la pénitence n'était pas une compensation à un bœuf, deux porcs et quatre moutons gras. Aussi le dragon fit-il entendre de si terribles mugissements, que tous les Kasanais en tremblèrent de peur.

Saint Ambroise alors expliqua au dragon que le pacte qu'il avait fait était bon avec des musulmans, mais que, maintenant que les Kasanais s'étaient convertis, la pacte se trouvait résolu de plein droit. Le dragon mugit plus fort. Il trouvait la défaite mauvaise.

Saint Ambroise ajouta alors que si, lui, dragon, voulait recevoir le baptême, et vivre tranquillement dans son lac des poissons qui s'y trouvaient et même des animaux qui s'y laisseraient tomber, il était tout prêt, non-seulement à ne pas lui chercher noise, mais encore à le traiter comme un de ses paroissiens.

Le dragon, pour toute réponse, s'avança vers saint Ambroise, la gueule ouverte et dans l'intention bien évidente de le dévorer.

Saint Ambroise alors, d'une main leva son crucifix, et de l'autre fit le signe de la croix.

Le signe de la croix n'était pas achevé, que le dragon était mort.

Mais cette mort du dragon amenait un bien autre accident. Le corps du monstre couvrait une demie-lieue de terrain; pas moyen, par conséquent, de le transporter ailleurs

ou de l'enterrer. En se putréfiant, il corrompit l'air et donna la peste à la ville.

Alors, ce fut le tour de saint Gelan d'achever l'œuvre commencée par son confrère saint Ambroise. Il se mit à genoux, toujours sur la même montagne, et pria Dieu de faire cesser la contagion.

Dieu entendit son serviteur et la contagion cessa.

De là vient que saint Ambroise et saint Gelan sont les deux patrons de la ville et qu'un monastère est bâti sur la montagne même où le miracle s'accomplit sous l'invocation des deux saints.

Je ne sais, au reste, rien de plus complétement pittoresque que l'immense rangée de maisons, presque toutes en bois, bâties de l'autre côté du ravin, et qui regardent par leurs mille fenêtres sur la campagne. Chaque soir, toutes ces fenêtres, qui ont chacune leur lumière, forment une illumination qui a l'air d'une fête.

Les faubourgs sont au delà du ravin; du côté du lac du Bain et du lac Noir, les habitants de ce faubourg sont presque tous Tatars; cependant, comme ils ont au milieu d'eux quelques Russes orthodoxes, ceux-ci ont une église.

L'église et la mosquée se touchent et présentent, entre le croissant et la croix, une fraternité que l'on ne trouve probablement qu'à Kasan.

Un autre détail de mœurs ne manque pas non plus d'originalité.

Mahomet défend le vin, comme on sait; mais, dans certaines maladies cependant, il l'autorise comme remède.

A Kasan, les marchands de vin portent sur leur enseigne le mot *balzam*, pharmacie.

Le Tatar, malade de soif, entre dans la pharmacie, boit, à titre de remède, une bouteille de vin et sort guéri.

Mahomet n'a rien à dire: c'était un malade et non un ivrogne.

Une autre sorte d'enseignes, que l'on rencontre à chaque pas dans la ville, et qui m'est restée en mémoire, ce sont les enseignes des perruquiers : elles sont presque toutes à deux faces; d'un côté, elles représentent un homme qui se fait coiffer, de l'autre une femme qui se fait saigner.

La vieille tradition musulmane maintient la supériorité de l'homme. Il est beau et destiné à faire des conquêtes.

La femme, au contraire, être faible et maladif, n'est bonne qu'à se faire saigner.

Nous arrivâmes chez M. Jablonovsky. Je ne m'étais pas trompé, nous trouvâmes un homme charmant qui nous invita à venir prendre le même soir le thé chez lui, et qui, sur l'objection que nous lui fîmes que nous demeurions à cinq verstes de Kasan, mit sa voiture à notre disposition.

Il allait se charger le même jour de me choisir une tente plus confortables.

En outre, il se mit à ma disposition pour me faire voir tout ce que Kasan a de remarquable.

Nous commençâmes naturellement par le kremlin. La tradition veut que la plus haute tour, tour carrée, pyramidale, à quatre étages, ait été bâtie par Ivan IV, avec les débris des mosquées abattues par lui.

On nous en montra une autre, un peu moins élevée, à laquelle le peuple a conservé le nom de tour de Sumbeka.

Puis vint la grande cathédrale ou le Sobor, bâtie de 1552 à 1562, toujours par Ivan le Terrible. — Ivan le Terrible et la reine Sumbeka sont les deux personnages populaires de Kasan, l'une parce qu'elle y a fait le bien, l'autre parce qu'il y a fait le mal. — On y conserve (dans la cathédrale) une image miraculeuse connue dans toute la Russie sous le nom de Notre-Dame de Kasan, et, dans un cercueil de vermeil, les ossements de saint Rougotine. J'aurais voulu faire connaître en France ce saint, que j'y crois à peu près ignoré ; mais je n'ai pu, malgré mes recherches, recueillir sur lui

aucun renseignement qui mérite d'être consigné dans nos archives religieuses.

Toutes les églises russes sont bâties sur le même modèle : ce sont toujours cinq coupoles, quatre petites et une grande; elles sont plus petites ou plus grandes, mieux dorées ou plus mal dorées; c'est toute la différence.

En sortant du kremlin, nous allâmes visiter les boutiques.

Le grand commerce de Kasan est en cuirs et en pelleteries.

Nulle ville au monde, je crois, ne travaille le cuir comme Kasan ; j'en ai rapporté trois ou quatre objets qui sont des merveilles de main-d'œuvre : une carnassière, qui m'a été donnée par le général Lahn; un matelas et des coussins, qui m'out été donnés par M. Jablonovsky; une cartouchière des bretelles de fusil, des bottes, que j'ai tout simplement achetées dans un magasin et qui laissent à cent lieues tout ce qui se fait de plus soigné dans ce genre en France, et même en Russie, le pays du cuir par excellence.

Après les cuirs viennent les fourrures. On trouve à Kasan toutes les fourrures, depuis les peaux d'ours jusqu'aux peaux de martre, de petit-gris et de renard bleu. Ces fourrures viennent de Sibérie.

Les petits animaux à fourrure précieuse sont tués au fusil. Le chasseur, pour ne pas endommager leur peau, leur met dans l'œil une petite balle de la grosseur d'un pois.

Quant aux gros animaux, on les prend ou on les tue comme on peut.

Un marchand nous racontait qu'un des plus ardents chasseurs à l'ours était une femme ; depuis cinq ans, elle lui avait fourni cinquante-trois peaux.

Ce même marchand — je ne garantis aucunement la vérité de la recette — nous racontait qu'une des façons

les plus communes de prendre l'ours en Russie, était avec un pot de cuivre étroit de goulot, large de fond. On met du miel au fond du *mednich*, c'est le nom de ce pot national ; l'ours veut manger le miel, fait des efforts pour y fourrer la tête, y parvient, mange le miel, mais ne peut plus retirer sa tête et reste coiffé.

On comprend combien un pareil bonnet donne de facilité pour le prendre.

Le prix d'une belle peau d'ours à Kasan, la même qui se vend cinquante roubles à Moscou, et quatre cents francs à Paris, est de vingt à vingt-deux roubles, c'est-à-dire de quatre-vingts à quatre-vingt-dix francs.

Les peaux d'ours valent cinq roubles, c'est-à-dire vingt francs.

Quant aux peaux de zibeline, de renard bleu et de renard noir, leur prix varie selon l'intensité du froid et la récolte qu'on en a faite. Mais, en général, qu'on se le tienne pour dit, les fourrures sont plus chères en Russie qu'en France.

La fourrure d'ilka, dont Narychkine avait tapissé mon drokjy à mon départ de Jelpatiévo, était estimée huit cent roubles à Kasan.

Tout en faisant nos courses, nous rencontrâmes le recteur de l'université de Kasan, fondée (l'université, bien entendu) en 1804, par l'empereur Alexandre. Il n'y eut pas à s'en défendre, et nous dûmes le suivre à son établissement.

L'université de Kasan est comme toutes les universités : elle contient une bibliothèque, vingt-sept mille volumes que personne ne lit, cent vingt-quatre étudiants qui travaillent le moins possible, un cabinet d'histoire naturelle que les étrangers seuls visitent, et qui cependant contient une pièce unique au monde, un de ces fœtus que Spallanzani a tant demandés aux pâtres de la Sicile et que, malgré toute leur bonne volonté, ceux-ci n'ont pu lui procurer : c'est un monstre à corps de chèvre et à tête d'homme.

Ce phénomène examiné, j'invite les amateurs de légendes à se faire raconter l'histoire des deux squelettes qui forment la perspective d'une des salles, et qui s'offrent aux spectateurs sous une forme des plus maniérées.

La contorsion qui afflige leurs os, m'a dit le recteur, tient au supplice dont ils sont morts.

En Russie, où la peine de mort n'existe pas, la sentence ne porte jamais la peine capitale; seulement, on condamne, selon ses méfaits, un homme à cinq cents, à mille, à quinze cents, à deux mille, à trois mille coups de battogues.

On sait que la plus forte constitution succombe à deux mille deux cents ou à deux mille trois cents; mais la conscience des juges est tranquille. Pourquoi le patient n'a-t-il pas la force d'aller jusqu'au bout? C'est son affaire, ce n'est plus celle du juge qui l'a condamné.

Ces squelettes, dont les os ont conservé l'expression de la douleur, sont, l'un grand, l'autre petit. Ils appartiennent à deux assassins à qui leurs crimes on tfait une réputation dans tout le gouvernement de Kasan.

Le grand, soldat déserteur, forçat échappé de bagne, s'appelait Spaïkine.

Le petit, simple paysan, ayant des dispositions, se nommait Bekof.

Leur bonne fortune voulut qu'ils se connussent et s'appréciassent. De cette appréciation mutuelle naquit une association. Cette association fut dix ans la terreur de Kasan et des environs.

Voici comment et à quelle occasion les deux associés furent obligés de déposer leur bilan :

Il y a sous les murailles du kremlin une petite chapelle succursale d'un couvent de moines.

Cette petite chapelle est fort renommée.

Un moine y dit la messe tous les jours.

Un pauvre sacristain nommé Théodore, espèce d'idiot,

était chargé de faire la quête pendant l'office divin. L'église étant en grande sainteté, la quête était réputée excellente.

Spaïkine, le soldat, crut que le pauvre sacristain quêtait pour son compte, et que, malgré sa misère apparente, il était très-riche.

Théodore logeait dans une petite masure attenante à la chapelle.

Un jour, le moine, venant pour dire sa messe, attendit vainement le sacristain. Impatient de ne pas le voir venir, il résolut de l'aller prendre dans son domicile.

Il le trouva sur son lit, ensanglanté.

Le pauvre idiot était fort aimé. Comme il ne quittait pas l'église, le peuple, grâce à quelques-unes de ces superstitions qu'il a héritées de l'Orient, le regardait comme saint.

Mort d'une façon aussi tragique, il le regarda comme martyr.

Les moines ne jugèrent pas à propos de démentir une croyance qui ne pouvait que faire honneur à leur couvent.

Ils exposèrent publiquement le pauvre diable; mais voilà qu'au grand étonnement des médecins, le corps, échappant à la rigidité cadavérique et à la putréfaction, semblait, le huitième jour, aussi frais que le premier.

Bien plus, des blessures restées vermeilles, le sang continuait de couler.

Le peuple cria au miracle.

On avait vainement fait toutes les recherches possibles pour trouver l'assassin, lorsque, le huitième jour après le meurtre, un homme se présenta chez le grand maître de police, et se dénonça lui-même comme le meurtrier.

Cet homme était Spaïkine.

Voici ce qui l'avait déterminé à cette démarche inconsidérée :

D'abord, la nuit même de l'assassinat, voyant qu'il avait commis un meurtre inutile, puisque le pauvre sacristain

n'avait pas un kopek chez lui, il avait perdu la tête, et, heurtant la muraille de tous les côtés, il cherchait vainement la porte.

Alors, le mort s'était soulevé sur son lit, et, tendant le bras, la lui avait montrée.

Ceci avait déjà été pour lui l'objet d'une grave préoccupation.

La nuit suivante, il s'était réveillé et, s'étant senti les mains humides, il s'était vu les mains couvertes de sang.

Il en était arrivé ainsi les nuits suivantes.

Alors, il s'était enfui de Kasan, et s'était réfugié dans un village.

Mais le phénomène s'était reproduit.

Puis, jusque dans ce village, le bruit du miracle s'était répandu. Le septième jour, un paysan lui raconta à lui-même qu'il avait vu le cadavre du sacristain, que ce cadavre conservait toute sa fraîcheur, et que le sang continuait de couler des plaies.

— Cela ne m'étonne pas, avait dit le meurtrier, si toutes les nuits j'ai les mains sanglantes !

Et, vaincu par ses remords, il était venu chez le grand maître de police, et s'était dénoncé.

Mais le grand maître de police lui fit entendre que c'était une action louable de s'être dénoncé, sans doute, mais que, pour que cette action fût complète et râchetât ses crimes, il devait dénoncer son camarade.

Ceci lui parut moins logique : Bekof n'avait été pour rien dans le meurtre de Théodore.

Mais le prodige des mains ensanglantées ayant continué, mais le miracle de l'exposition du corps allant son train, Spaïkine vit qu'il fallait en finir, et non-seulement dénonça son camarade, mais indiqua même le moyen de le prendre.

Bekof fut pris ; tous deux, mis en jugement, furent condamnés à recevoir trois mille coups de baguettes.

Spaïkine, qui était grand, mince, affaibli par le remords, succomba au deux mille deux cent vingt et unième coup.

Bekof, qui était petit, trapu et impénitent, alla jusqu'à deux mille quatre cents.

Les deux cadavres appartenaient de droit à l'amphithéâtre de médecine. Les étudiants en firent deux beaux squelettes bien propres, qu'ils donnèrent à l'Université.

Il va sans dire que, le jour de la mort du meurtrier de Théodore, le sang du mort, qui avait coulé trente-deux jours, s'arrêta, et le cadavre prit sa rigidité.

Cet avertissement donné, on jugea prudent d'enterrer le corps.

Le pauvre idiot est inhumé dans la chapelle, où, de temps en temps, quand décroît la ferveur des fidèles, il fait des miracles.

A l'Université, nous fûmes rejoints par le grand maître de police, qui venait se mettre à notre disposition.

Je le répète, à moins que l'on ne soit tout à fait inconnu, je ne sais pas de voyage plus facile, plus commode et plus agréable qu'un voyage en Russie. Les politesses de tout genre, les offres de toute espèce se pressent sur votre chemin, sont mises à votre disposition. Ajoutez à cela que tout homme de distinction, tout officier supérieur, tout négociant renommé parle français, et met à l'instant même sérieusement, et pour qu'on les accepte, sa maison, sa table et sa voiture à votre disposition.

En quittant Nijni, par exemple, nous avions trouvé trois ou quatre colis de plus dans nos bagages. On m'avait entendu parler de ma prédilection pour le thé. Chacun m'avait envoyé son offrande.

J'emportais de Nijni trente ou quarante livres de thé, et du meilleur que l'on avait pu trouver.

A Kasan, c'étaient les cuirs et les peaux que l'on m'avait

vu examiner; on trouva moyen de me faire emporter des échantillons de tous les cuirs et de toutes les peaux.

Qu'on ne s'étonne pas de m'entendre toujours répéter la même chose, je n'ai que ce moyen de prouver ma gratitude à ceux qui ont fait, de mon voyage en Russie, un des plus beaux voyages que j'aie faits.

Si nous n'avions pas voulu retourner à la maison de M. Grass, nous eussions, dans cette ville où nous ne connaissions personne le matin et où tout le monde ignorait notre arrivée, nous eussions eu vingt invitations à dîner.

Mais j'avais hâte de revenir aux informations. On m'avait dit la veille, sous forme dubitative, il est vrai, mais on me l'avait dit comme probable, que la navigation postale était interrompue à cause de la saison déjà avancée, et que, si nous trouvions un bateau pour descendre jusqu'à Astrakan, nous ne devrions ce moyen de transport qu'à un heureux hasard.

M. Grass avait promis de courir à notre intention pendant la journée.

Il nous avait tenu parole, mais n'avait rien appris, sinon qu'un bâtiment d'Astrakan même, *le Nakimof*, qui était passé il y avait cinq ou six jours, devait repasser incessamment.

Ce bâtiment portait le nom d'un général russe tué à Sébastopol.

Le soir, j'exprimai mon inquiétude chez M. Jablonovsky; chacun aussitôt s'ingéra à nous trouver, le fleuve manquant, des moyens de transport.

Mais les moyens de transport se bornaient à la route de terre et, par conséquent, à la poste, en télègue ou en tarantasse; ce qui paraissait à tout le monde un pis aller fort acceptable.

Mais ce que je ne pouvais pas dire à tout le monde, c'est que j'avais réglé ma dépense sur les bateaux à vapeur et

non sur les chevaux de poste. Il est vrai que, si j'eusse soufflé un mot de cela, j'aurais eu, le même soir, de quoi faire le tour du monde.

Au reste, les détails d'argent ne sont pas insignifiants pour les voyageurs et surtout pour les artistes. Du moment que l'on est connu ou bien recommandé, le voyage de Russie est un des moins chers que je connaisse.

Dans mon voyage de Russie, c'est-à-dire dans un voyage de quatre mille lieues, j'ai dépensé, pendant dix mois qu'il a duré, un peu plus de douze mille francs, sur lesquels il faut compter à peu près trois mille francs d'achats.

Revenons à notre soirée chez M. Jablonovsky.

Le bruit s'était répandu que j'étais chasseur, de sorte que le général Lahn et son frère le colonel, qui prétendait gracieusement m'avoir connu à Paris, avaient déjà envoyé des messagers pour organiser une battue dans des bois fort giboyeux en lièvres, disait-on, situés à une trentaine de verstes de Kasan.

J'acceptai, sous réserve du *Nakimof.*

M. Lahn prit tout sur lui. Il dit un mot à l'oreille du maître de police, et le maître de police promit que les papiers du *Nakimof* ne seraient en règle que le lendemain du jour où la battue serait faite.

Le despotisme a bien ses inconvénients, mais parfois comme il a son agrément!

Le lendemain au soir, pour partir d'aussi bon matin que possible, nous couchâmes à Kasan.

Le colonel Lahn, qui était garçon, nous offrit l'hospitalité.

A six heures du matin, nous partîmes dans trois voitures de chasse différentes. Nous étions douze chasseurs.

M. le général Lahn m'avait pris pour lui.

C'était un homme fort distingué qui avait été aide de camp de l'empereur Nicolas, et qui n'en parlait que les larmes aux yeux.

Il avait connu tous les généraux distingués de la Russie, depuis le vieux Yermolof, le héros du Caucase, jusqu'à Menchikof, le défenseur de Sébastopol.

S'il n'avait fallu à Menchikof que de l'esprit pour défendre Sébastopol, Sébastopol n'aurait jamais été pris.

Menchikof est un des hommes les plus spirituels de toute la Russie, et ce n'est pas peu dire.

Un jour, une des jeunes grandes-duchesses demanda tout haut, à table, à son père, ce que c'était qu'un eunuque.

— Ma foi! dit l'empereur embarrassé, demande-le à Menchikof; je ne connais que lui qui soit capable de t'expliquer cela.

La princesse se tourna vers Menchikof.

— Princesse, dit celui-ci, c'est une espèce de chambellan du Grand Seigneur qui a encore la clef, mais qui n'a plus les boutons.

Un jour, l'empereur ayant renvoyé son ministre des finances, on s'inquiétait fort devant Menchikof de qui serait nommé.

— Ce sera indubitablement moi, dit-il.

— Comment, vous?

— Oui. Quand il n'y a plus eu de vaisseaux, on m'a nommé ministre de la marine. Quand il n'y a plus eu d'armée, on m'a nommé ministre de la guerre. Vous voyez bien qu'aujourd'hui qu'il n'y a plus d'argent, je ne puis manquer d'être nommé ministre des finances.

Le général Alexandre Tatischef, pendant la campagne de 1813, avait pris Cassel, capitale du nouveau royaume de Westphalie, qui dura en tout quatre ou cinq ans.

Comme c'était le plus grand exploit de son mari, la princesse Tatischef trouvait moyen de le citer au moins une fois par jour.

Or, il arriva qu'en faisant son récit habituel, la narra-

trice, contre toute prévision, oublia le nom de la capitale prise par son mari.

En ce moment, Menchikof traverse l'appartement.

— Prince, lui crie madame Tatischef, prince, quelle est donc la ville qu'a prise Alexandre ?

— Babylone, princesse, lui répond Menchikof sans s'arrêter.

Notre chasse fut tout ce que sont les chasses en battue, un grand bruit de voix, force coups de bâton donnés dans les massifs, et une fusillade interminable.

Quarante-cinq lièvres restèrent sur le carreau ; j'en tuai douze pour ma part et fus ramené en triomphe.

Une bonne nouvelle m'attendait au retour : *le Nakimof* était arrivé et partait le surlendemain pour Astrakan, où le capitaine promettait de nous conduire en dix jours.

Comme il chauffait avec du bois et non avec du charbon, il était obligé de renouveler son combustible tous les deux jours au moins et de s'arrêter cinq ou six heures à chaque chargement.

Ce qui eût été pour des voyageurs pressés un inconvénient n'était pour nous, qui voulions voir le pays, qu'un agrément de plus.

Nous fîmes prix avec le capitaine du *Nakimof* pour deux cents francs.

Le lendemain, riches ou plutôt embarrassés de cinq ou six colis, nous prîmes congé de nos amis de Kasan, et nous allâmes coucher à bord du bateau, qui leva l'ancre pendant la nuit.

LXIV

SARATOV

Nous avons dit que le Volga prenait sa source dans le gouvernement de Tver.

Ajoutons qu'il prend cette source aux environs d'Ostachkov.

Comme la Russie n'est qu'une vaste plaine, les quatre mille verstes du Volga ne sont qu'une longue hésitation.

En sortant de Tver, il se dirige du nord au sud.

Au bout de deux cents kilomètres, il tourne brusquement au nord-est.

Au centre du gouvernement d'Iaroslavl, il roule vers l'est en inclinant, au contraire, vers le sud.

Il fait ainsi mille kilomètres, à peu près, en passant au pied d'Iaroslavl, de Kostroma et de Nijni-Novgorod.

A Kasan, il change de nouveau de direction, et, après avoir décrit un coude septentrional, il court directement au midi sur une longueur de douze cents kilomètres.

A son entrée dans le gouvernement d'Astrakan, il modifie encore une fois sa marche et incline au sud-est, jusqu'à ce qu'il se jette dans la mer Caspienne.

Nous nous aperçûmes de cette déviation en nous éveillant. Le soleil, que nous avions toujours eu en face de nous, ou à peu près, se trouvait complétement à notre gauche.

Au reste, la vue que nous eûmes en montant sur le pont

était magnifique; nous étions à ce point de la navigation où la Kama, qui vient à grande vitesse de la Sibérie, se jette dans le Volga, et change complétement la couleur de son eau. En outre, comme elle venait de pays où la température était moins élevée, elle était couverte de glaçons neigeux qui, de loin, semblaient des bandes de cygnes.

La Kama, on le sait, prend sa source dans les monts Ourals; sa navigation est plus sûre et plus régulière que celle du Volga, en ce qu'il n'y existe pas de bas-fonds; elle est énormément poissonneuse; on y trouve tous les poissons des autres fleuves russes : la sevriouga, l'esturgeon, la truite, le soudak, la belouga, qui pèse parfois quatorze cents livres, et le silure, poisson inconnu chez nous, que l'on retrouve dans le Volga et dans le Dnieper, et qu'on ne peut pas vendre sans qu'il ait été visité, attendu que l'on trouve souvent dans son corps, comme dans celui du requin, des débris humains.

Après sa jonction avec la Kama, le fleuve s'élargit et l'on commence d'apercevoir des îles; la rive gauche reste plate, tandis que la rive droite, accidentée depuis Nijni, s'élève jusqu'à la hauteur de quatre cents pieds; c'est un terrain composé de terre glaise, d'ardoise, de calcaire et de grès sans aucun rocher.

Simbirsk, chef-lieu du gouvernement qui porte le même nom, est la première ville un peu importante que l'on rencontre, et encore est-elle à cinquante lieues de Kasan.

Ce qui frappe surtout en Russie, ce qui attriste par-dessus tout, c'est la solitude. On comprend que la terre pourrait nourrir dix fois plus d'habitants qu'elle n'en a; et cependant le Volga, la plus grande artère de la Russie, la seule voie de communication de la Baltique avec la Caspienne, attire plus qu'aucun fleuve la population sur ses bords.

En arrivant à Stavropol, le fleuve fait un immense coude vers Samara, puis il revient sur lui-même à Sizran.

Nous passâmes devant Simbirsk et Samara pendant la nuit; *le Nakimof*, plus brave qne le bateau qui nous avait conduits à Nijni, marchait la nuit comme le jour; le capitaine nous avoua franchement que, comme nous touchions au premiers jours d'octobre, il craignait d'être arrêté par les glaces.

Toutes les fois que *le Nakimof* s'arrêtait pour acheter du bois, nous descendions à terre; mais les pays, en changeant de nom, étaient invariablement les mêmes. Toujours des isbas en bois habitées par des paysans en chemise rouge et en touloupe. A toutes ces stations, nous trouvions à acheter de magnifiques poissons. Le sterlet, qui se vend au poids de l'or à Moscou et surtout à Saint-Pétersbourg, nous coûtait trois ou quatre kopeks la livre.

A force d'examiner ce poisson, pour la chair duquel les Russes professent un fanatisme fort exagéré à mon avis, je finis par m'apercevoir que le sterlet n'était point une espèce à part, mais que c'était tont simplement du frai d'esturgeon qui passe à travers les barrages d'Astrakan et remonte le fleuve, *accipenser ruthenus*.

Au premier mot que je hasardai sur ce point, on me rit fort au nez; les Russes ne veulent pas admettre que la Providence n'ait pas créé une espèce à part pour la satisfation des palais des gourmands du Nord.

Or, voici ce que je puis affirmer aux gourmands du Midi et de l'Occident, c'est que, le jour où la pisciculture fera l'honneur à l'esturgeon de s'occuper de lui et de couver son frai, nous aurons du sterlet dans la Seine et dans la Loire.

Entre Stavropol et Samara, nous vîmes s'élever, sur la rive gauche du fleuve, un immense tumulus ayant la forme d'un fromage de Hollande; on l'appelle la montagne du Roi, parce que Ivan le Terrible, après avoir conquis Kasan, descendit le Volga et se fit servir à dîner à son sommet.

Une ville que l'on aperçoit dans le lointain, et dont les

coupoles semblent d'énormes taupinières, s'appelle la ville du Roi; sans doute, parce que Ivan s'y arrêta.

Trois jours après notre départ de Kasan, nous arrivâmes à Saratov.

Le capitaine avait un chargement à y faire, et nous prévint qu'il pourrait bien rester là un jour ou deux.

C'était assez triste. Nous n'avions pas de lettres pour Saratov, nous n'y connaissions naturellement personne; nous allions mortellement nous ennuyer pendant ces deux jours.

Comme j'avais, de mon côté, la jouissance de deux jours dont je pouvais disposer comme bon me semblerait, je fis alors mes conditions avec le capitaine.

En suivant sur une carte russe, avec le général Lahn, le cours du Volga, et, par conséquent, le chemin que nous devions suivre, il m'avait désigné, comme une chose extrêmement curieuse à voir, les lacs salés qui se trouvent à la gauche du fleuve dans les steppes kirghis.

A Kamischine, nous quitterions le bateau, nous prendrions une télègue et nous ferions une excursion de trois jours chez les Kirghis; le troisième jour, nous rejoindrions *le Nakimof* à Tzaritzine, point où le Volga est le plus rapproché du Don.

Le général Lahn avait l'espoir que je trouverais près du lac Eltone son ami le général Beklemichef, hetman des Cosaques; en ce cas, ce serait lui qui me ferait les honneurs des lacs salés.

Je lui avais demandé, à tout hasard, une lettre pour le général Beklemichef.

— Bon! avait-il répondu, vous vous nommerez : sa femme vous sait par cœur.

Et j'étais parti de Kasan, me promettant, s'il y avait possibilité, de faire une excursion chez les Kirghis.

En attendant, nous étions confinés pour un jour et demi à coup sûr, pour deux jours peut-être à Saratov.

Nous en prîmes notre parti et nous abordâmes.

Il faisait une petite gelée blanche des plus piquantes; ce qui ne contribuait pas peu à augmenter l'air de tristesse du pays.

Nous lâchâmes Kalino aux informations; mais Kalino était bien, sous le rapport des informations, l'être le moins intelligent que j'aie jamais connu.

Il n'a jamais compris cette phrase : « Informez-vous, Kalino. »

— De quoi ? demandait-il.

— Mais de tout, parbleu !

Kalino baissait la tête, demandait combien il y avait d'habitants dans la ville, sur quelle rivière elle était située, à combien de lieues elle était de Moscou, combien de maisons avaient brûlé à son dernier incendie, et combien elle avait d'églises.

Kalino était né pour faire des statistiques.

Au bout d'une heure que nous courions, sur un atroce pavé, les rues boueuses de Saratov, — le soleil de midi ayant fait fondre la boue du matin, — nous savions que Saratov possédait trente mille habitants, qu'elle avait six églises, deux couvents, un gymnase, et qu'un incendie, en 1811, lui avait, en six heures, brûlé dix-sept cents maisons.

Il n'y avait pas avec tout cela de quoi passer un jour et demi, lorsque tout à coup, en levant le nez, je lus sur une enseigne :

ADÉLAÏDE SERVIEUX

— Ah ! dis-je à Moynet, nous sommes sauvés, cher ami. Il y a ici des Français, ou du moins une Française.

Et je m'élançai dans le magasin, qui était un magasin de lingerie.

Au bruit que je fis en ouvrant la porte, une jeune femme, qui se tenait dans une seconde pièce, parut avec sa tournure parisienne et avec son sourire engageant sur les lèvres.

— Bonjour, ma chère compatriote, lui dis-je. Que peut-on faire quand on est pour deux jours à Saratov et que l'on a peur de s'y ennuyer ?

Elle me regarda avec attention, et se mit à rire.

— Dame, me répondit-elle, c'est selon le caractère et la profession : si l'on est frère morave, on prêche ; si l'on est commis voyageur, on offre ses marchandises; si l'on est M. Alexandre Dumas, on cherche des compatriotes, on dîne avec eux, et, ma foi, comme on a de l'esprit, on se charge de faire paraître le temps court.

— Tenez, Kalino, dis-je à mon lauréat, vous ferez le tour du monde, voyez-vous, et vous ne trouverez que les Français pour vous répondre de ces choses-là. — Et d'abord, ma chère compatriote, puisque vous avez deviné que nous n'étions ni frère morave, ni commis voyageur, embrassons-nous; ces choses-là sont permises à mille lieues de la France.

— Un instant ! appelons mon mari. C'est bien le moins qu'il soit de la fête.

Et elle appela son mari en me tendant les deux joues.

Il apparut comme j'en étais à la seconde joue.

On lui expliqua qui j'étais.

— Eh bien, alors, me dit-il en me serrant la main, vous dînez avec nous, n'est-ce pas ?

— Oui, mais à la condition que je ferai le dîner ; vous êtes gâté depuis que vous habitez la Russie.

— Bon ! il n'y a encore que trois ans.

— En ce cas, je me confie à vous; il n'y a pas assez long-

temps que vous avez quitté la France pour avoir perdu les traditions de sa cuisine.

— Et, en attendant le dîner, que ferons-nous?

— Nous causerons.

— Et après le dîner ?

— Nous causerons. Oh! chère amie, ne savez-vous pas qu'il n'y a qu'en France et entre Français que l'on cause? J'ai d'excellent thé. Voilà Kalino, qui m'est donné comme interprète par le recteur de Moscou, mais qui ne comprend absolument rien à ce que nons disons, attendu que nous parlons le parisien, qui est une langue à part. Il va nous aller chercher notre thé; et, de temps en temps, nous parlerons français pour lui faire plaisir.

— Alors, entrez, et qu'il soit fait selon votre volonté.

Nous entrâmes et nous nous mîmes à bavarder. Au milieu du bavardage, un souvenir me revint.

— Vous avez parlé tout bas à votre mari; que lui avez-vous dit?

— Je lui ai dit de prévenir deux de nos amis.

— Français ou Russes?

— Russes.

— Oh! la la! je flairais une trahison... Et que sont-ils, vos amis?

— L'un est prince, c'est sa position sociale; l'autre est poëtesse, c'est sa position intellectuelle.

— Une femme poëte, chère amie! nous allons avoir un amour-propre à caresser; autant vaut caresser un porc-épic.

— Non, elle a du talent.

— Alors, ce sera plus facile. Et votre prince est un vrai prince ?

— Je crois bien, un knins.

— Que vous appelez? Je vous préviens que je sais par cœur tous vos knins.

— Le prince Labanof.

La porte s'ouvrit juste en ce moment et un beau jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans entra.

Il avait entendu son nom.

— Je crois, dit-il, qu'il y a, en France, un proverbe qui prétend que, lorsqu'on parle du loup...

— Ma foi, justement; vous savez que je viens d'envoyer chez vous.

— Non; mais je sais que vous avez ici M. Dumas, et je voulais vous prier de me présenter à lui.

— Et comment savez-vous cela?

— Oh! chère amie, je viens de rencontrer M. Posniak, le maître de police, qui compte bien nous avoir tous à dîner demain chez lui... Mais présentez-moi donc.

Je me levai.

— Prince, lui dis-je, nous nous connaissons depuis longtemps.

— Dites que je vous connais. Mais vous, comment connaîtriez-vous une espèce de Tatar exilé à Saratov?

— J'ai beaucoup connu à Florence...

— Ah! oui, une tante à moi et mes cousines les jeunes princesses Labanof. Elles m'ont cent fois parlé de vous. Vous rappelez-vous la princesse Nadine?

— Je crois bien! nous avons joué la comédie ensemble, ou, plutôt, j'ai été son metteur en scène.

— Ah çà! qu'a-t-on décidé pour la journée? demanda le prince.

— C'est M. Dumas qui a fait lui-même le programme; si vous ne le trouvez pas bon, prenez-vous-en à lui.

— Voyons le programme.

— Nous causons, nous dînons, nous recausons, nous prenons du thé, et nous recausons encore.

— Après quoi, ces messieurs couchent chez moi pour ne pas avoir la peine de regagner leur bateau.

— J'accepterais à l'instant même si je ne craignais de vous déranger.

— Depuis combien de temps êtes-vous en Russie?

Il y a tantôt cinq mois.

— Eh bien, vous devez savoir que ce qui dérange le moins un Russe, c'est de donner à coucher chez lui. Il y a huit ou dix canapés dans la maison. Vous en prendrez chacun un. M. Dumas en prendra deux, et tout sera dit. Avez-vous des lits au bateau? En ce cas, allez au bateau; je vous préviens que je n'en ai pas à la maison.

— Eh bien, justement, j'ai un matelas et un coussin que l'on m'a donnés à Kasan; je les essayerai chez vous.

— Sybarite!

— Kalino, cher ami, apportez-nous le thé et faites-moi apporter mon matelas et mon coussin.

Kalino, en sortant, s'effaça pour faire place à une petite dame de vingt-huit à trente ans, ronde, grasse, aux yeux vifs, à la parole rapide.

Elle vint droit à moi en me tendant la main.

— Ah! c'est vous, enfin! me dit-elle. Nous savions que vous étiez en Russie; mais le moyen de croire que vous viendriez jamais à Saratov... — bonjour, prince! bonjour, Adélaïde!... — c'est-à dire au bout du monde! Vous y voilà. Soyez le bienvenu!

Il y a une charmante coutume en Russie. Je ne révèle pas cette coutume à tout le monde, mais seulement à ceux qui sont dignes de l'entendre. — Lorsque l'on baise la main d'une dame russe, elle vous rend immédiatement le baiser, sur la joue, sur les yeux, où cela se trouve enfin, comme si elle craignait que cela ne lui portât malheur de le garder.

Je baisai la main de madame Zénaïde, qui me rendit immédiatement mon baiser.

Cette manière de se dire bonjour active singulièrement la connaissance.

Il y a du bon dans les vieilles mœurs russes.

— Eh bien, lui dis-je, nous faisons donc des vers?

— Que voulez-vous qu'on fasse à Saratov ?

— Vous nous en direz?

— Est-ce que vous parleriez russe, par hasard?

— Non, malheureusement; mais vous m'en traduirez.

— Si cela peut vous faire plaisir.

La porte s'ouvrit; un officier entra avec des épaulettes de colonel.

— Bon! dit la maîtresse de la maison, voici M. le maître de police. Vous n'avez rien à faire ici, monsieur Posniak, et nous ne voulons pas de vous.

— Oh! que vous en vouliez ou non, il faut me subir, je vous en préviens; vous avez chez vous des étrangers, c'est de mon devoir de m'informer qui ils sont, et, s'ils sont suspects, de les emmener chez moi, de les garder à vue et de ne pas les laisser communiquer avec leurs compatriotes. Recevez-moi mal maintenant.

— Mon cher monsieur Posniak, donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Comment se porte madame Posniak? comment se portent vos enfants?

— A la bonne heure! voilà qui rachète votre première réception. Monsieur Dumas, je sais que vous êtes amateur d'armes, et voici ce que je vous apporte.

Et il tira de sa poche un charmant pistolet du Caucase, au canon damasquiné, à la crosse en ivoire incrustée d'or.

— Si vous traitez ainsi les gens suspects, comment traitez-vous vos amis?

— Mes amis, quand je les rencontre, je les invite à déjeuner pour le lendemain, et, s'ils refusent, je me brouille avec eux.

— C'est votre ultimatum?

— C'est mon ultimatum.

En ce cas, il faudra bien déjeuner chez vous.

On voit, d'après cette conversation et les projets arrêtés, comment se passèrent ces deux jours si redoutés, qui furent deux des meilleurs du voyage.

Une petite lingère parisienne, avec son esprit charmant, avait civilisé ce coin de terre, moitié russe, moitié tatar.

Quant à notre poëtesse, je voudrais pouvoir donner au lecteur une idée de son talent; mais je ne puis que faire dans ce but une chose fort insuffisante : c'est de mettre en vers deux des pièces qu'elle me traduisit, et dont elle était l'auteur.

Jetez les yeux sur la carte, cherchez-y Saratov, et voyez à combien de lieues de notre civilisation sont nées ces deux fleurs du Nord, arrosées par les eaux glacées du Volga et battues par les âpres vents de l'Oural :

LE CHASSE-NEIGE

Quand j'étais chasse-neige et poursuivais, farouche,
Le voyageur perdu dans le steppe le soir,
Et que, pour l'endormir sur sa dernière couche,
Je lui chantais les chants de l'ange au voile noir,

J'étais terrible alors, j'étais le désespoir.

Et les hommes disaient : « Le dernier jour menace;
Vainement par le Christ nous nous croyions absous,
Le courroux du Seigneur dans la tempête passe,
Le monde est condamné, la mort vient : à genoux!

Dieu de miséricorde, ayez pitié de nous! »

Mais, quand je m'approchais de ta fenêtre, à l'heure
Où la lune, sur toi, projette un doux rayon,
Je me sentais tremblant comme un enfant qui pleure
Et retenais mon souffle et murmurais : « Pardon! »

Car, rien que de te voir, je redevenais bon.

Et les hommes disaient : « La tempête s'apaise,
L'hiver fuit, tout renaît quand tout allait mourir.
Le gazon velouté s'étend sur la falaise,
On voit à l'Orient un coin du ciel s'ouvrir ;

C'est le printemps qui vient, les roses vont fleurir. »

L'ÉTOILE QUI MEURT

Je naquis le jour qui vit naître
Le monde encore inhabité.
Mais, ce soir, je vais disparaître
Et tomber dans l'éternité.

Mon règne lumineux s'achève !
Et déjà je vois le rayon
De ma rivale qui se lève
Et me remplace en mon sillon.

Je meurs sans haine et ne regrette
De ce monde prince ni roi,
Mais seulement le beau poëte
Qui rêvait, l'œil fixé sur moi.

Il oublia que c'est ma flamme
Qui baignait son front inspiré,
Et qui, pénétrant dans son âme,
Y réveillait le feu sacré ;

Et, sans se douter qu'il encense
L'étoile qui vit mon couchant,
L'ingrat, ignorant mon absence,
Lui chantera son plus doux chant.

Mais, si le même amour t'enivre,
Plus que moi, tu devras souffrir,
Pauvre sœur ! car je l'ai vu vivre,
Et toi, tu verras mourir.

N'est-ce pas une chose curieuse que de retrouver partout la poésie, cette langue universelle des cœurs malades, qui, dans les chants de l'Arabe, fait rugir le lion de l'Atlas, et qui, dans les steppes de l'Oural, rend le chasse-neige lui-même amoureux?

Si jamais je fais un voyage autour du monde, je recueillerai un chant d'amour partout où mon pied se posera, et je publierai ces différents jalons de la passion humaine, la même sous toutes les latitudes, sous le titre d'*Histoire du cœur*.

A huit heures du soir, nous quittions tous ces nouveaux amis, qui, j'en suis sûr, ont conservé mon souvenir comme j'ai conservé le leur. Ils nous reconduisirent jusqu'au bateau, où ils restèrent jusqu'au moment où on leva l'ancre.

Des torches qu'ils allumèrent après notre départ, et dont ils secouèrent la flamme, restèrent encore visibles pour nous près d'une demi-heure.

A la suite de la réclamation des deux jours qui m'étaient dus, il avait été arrêté que le capitaine nous déposerait en face de Kamischine, à Nikolaevsk, petit village situé sur la rive gauche du Volga.

Nous devions y être vers neuf heures du matin.

Une heure avant d'y arriver, prévenus par le capitaine, nous avions fait monter sur le pont le peu de bagages dont nous avions besoin pour notre excursion.

Nous descendîmes donc à Nikolaevsk, et nous nous acheminâmes vers la maison de poste, notre padarojné à la main.

Nous avons déjà dit, je crois, que le padarojné est un ordre des autorités russes aux maîtres de poste, de donner des chevaux à celui qui en est porteur. On ne peut pas plus prendre la poste en Russie sans padarojné, que l'on ne peut voyager en France sans passe-port.

Ces padarojnés sont plus ou moins pressants, plus ou moins étendus.

Mon padarojné venait de Moscou; il m'avait été donné par le gouverneur, le comte Zagrevsky, qui ne m'eût jamais laissé entrer à Moscou, s'il n'avait eu la main forcée. Or, comme ma présence dans une ville soumise à son gouvernement lui était d'autant plus désagréable qu'elle lui était en quelque sorte imposée, au moment où je lui avais, en signe de départ, fait demander un padarojné, il m'avait donné un véritable padarojné de prince, pour me déterminer à m'en servir le plus vite possible.

A la vue de notre padarojné, le starostat ne fit donc pas, pour nous donner les cinq chevaux que je lui demandais, les difficultés habituelles.

Rien de plus voleur, en général, qu'un maître de poste, si ce n'est deux maîtres de poste. Comme les chevaux sont à bas prix, — chaque cheval coûte deux kopeks, six liards par verste, — les starostats font, en général, de mauvaises affaires ; il en résulte que, pour se rattraper du bon marché des chevaux, ils emploient tous les moyens possibles de rançonner les voyageurs; celui qui leur est le plus familier est de dire que leurs écuries sont vides, mais qu'ils peuvent se procurer des chevaux dans le voisinage. Seulement, ajoutent-ils, ces chevaux appartenant à des particuliers, ceux-ci ne veulent les louer qu'au double du prix de la poste.

Si vous donnez une seule fois dans le panneau, vous êtes perdu. De postillon en maître de poste, et de maître de poste en postillon, on connaîtra votre innocence, et, comme presque toujours, il vous faudra payer pour la perdre.

Mais, si vous avez quelque notion des lois postales en Russie, vous me direz :

— Chaque maître de poste du plus petit village est obligé

d'avoir au moins trois troïkas dans son écurie, c'est-à-dire neuf chevaux.

Si vous êtes très-fort sur les lois postales de la Russie, vous ajouterez :

— Chaque maître de poste a, en outre, scellé sur sa table, au bout d'une ficelle qu'il lui est expressément défendu de couper, un livre de poste retenu là à demeure, fixé par le cachet en cire du district. Il y va de son brevet si le cachet en cire est rompu, et si le starostat ne donne pas de bonne raison de sa rupture. Sur ce livre, il consigne le nombre de voyageurs qui passent et la quantité de chevaux que les voyageurs ont pris.

Oui, c'est parfaitement vrai; mais, comme jamais personne ne vérifie le livre, ils peuvent, le livre en main, n'avoir jamais un cheval à l'écurie.

Les Russes, qui ont l'habitude de voyager dans leur pays, lorsqu'ils rencontrent ces sortes d'obstacles, font ordinairement la vérification du livre, non pas avec la plume, mais avec leur nagaïka; au bout d'un total de cinq ou six coups de nagaïka posés sur le dos du starostat, il se trouve presque toujours une troïka dans l'écurie.

La nagaïka est un fouet qui s'achète, en général, le même jour où l'on prend le padarojné. Il arrivera un moment où, pour la commodité des voyageurs, on fournira l'un et l'autre dans le même bureau. En 1858, on les vendait encore séparément.

Les voyageurs étrangers répugnent d'abord, il faut leur rendre cette justice, à ces sortes de façons ; mais, comme, au bout d'un certain temps, ils voient qu'ils sont dupes de leur philanthropie, ils prennent peu à peu les habitudes du pays.

Remarquez bien que, depuis Catherine II, les starostats ont le rang d'officier.

Le fouet a encore une autre utilité : c'est, quand il a forcé

le starostat à fournir les chevaux, de forcer les chevaux à marcher en frappant, non pas sur le dos des chevaux, mais sur le dos des postillons.

Rien ne se fait en Russie comme ailleurs ; mais, lorsque l'on connaît bien la Russie, on finit par arriver à son but. Le chemin est un peu plus long et un peu plus accidenté, voilà tout.

Au bout d'un voyage de cinq à six mille verstes, en Russie, on est obligé d'acheter un fouet neuf, et cependant on ne se rappelle pas avoir donné un seul coup de fouet sur le dos d'un cheval.

Nous donnons ces détails comme d'une exacte vérité et surtout d'une importance extrême.

S'informer au premier sujet de Sa Majesté l'empereur Alexandre que l'on rencontrera.

LXV

CHEZ LES KIRGHIS

Nous avions à faire quelque chose comme deux cent soixante verstes.

Soixante-cinq lieues de France, à peu près.

Sur une surface aussi plane, et sur un chemin aussi roulant que celui des steppes, on ferait ces soixante lieues en un jour, si l'on ne perdait pas deux heures à chaque station.

Une croix au cou, qui, à tout employé russe, indique le rang de colonel, abrége l'attente d'une demi-heure, à peu

près ; une plaque à l'habit, qui indique le rang de général, l'abrége d'une heure environ.

En Russie, je l'ai déjà dit, tout est réglé par le *tchine*. On se rappelle que *tchine* est la traduction du mot français *rang*.

Seulement, en Russie, le rang ne se gagne pas, il s'acquiert; les hommes y sont employés, non pas selon leur mérite, mais selon leur *tchine*.

Aussi, le *tchine* est-il, au dire d'un Russe, une véritable serre-chaude d'intrigants et de voleurs.

Voici la hiérarchie russe et la façon dont on s'élève :

Secrétaire de province, secrétaire de collége, conseiller honoraire, assesseur de collége, conseiller de cour, conseiller de collége, conseiller d'État, conseiller d'État actuel, conseiller privé, conseiller privé actuel de deuxième classe, conseiller actuel de première classe.

La Russie est le pays où il y a le plus de conseillers et qui demande le moins de conseils.

Eh bien, tous ces titres sont les degrés du *tchine*, et donnent des grades correspondant à ceux de l'armée.

Ainsi, rien qu'à l'endroit de la poste, si un capitaine a des chevaux déjà attelés à sa voiture et qu'arrive un colonel, il fait dételer les chevaux de la voiture du capitaine et les fait mettre à la sienne.

Ainsi fait le général du colonel, et le maréchal du général.

Mon padarojné portait : « M. Alexandre Dumas, *littérateur* français. »

Or, comme le mot *littérateur*, n'ayant probablement pas d'équivalent en russe, était écrit en français, et que pas un maître de poste ne savait ce que veut dire *littérateur*, Kalino traduisait ce titre par celui de général, et l'on me rendait les honneurs dus à mon *tchine*.

Rien de plus triste que ces longues plaines plates, couvertes d'une bruyère grise, si complétement inhabitées, que

c'est un accident de voir à l'horizon la silhouette d'un cavalier, et que vous faites quelquefois trente ou quarante verstes sans qu'un oiseau même s'envole sur votre passage.

Entre la première et la seconde station, nous commençâmes d'apercevoir quelques tentes kirghises. Comme celles des Kalmouks, elles sont en feutre et pyramidales, avec une ouverture au milieu pour en laisser échapper la fumée.

Les Kirghis ne sont point un produit autochthone, ils viennent du Turkestan, et sont probablement originaires de la Chine.

Ils sont mahométans et divisés en trois hordes : la grande, la moyenne, la petite.

Autrefois, c'étaient les Kalmouks qui occupaient tout le steppe entre l'Oural et le Volga. Mais, un jour, cinq cent mille Kalmouks sellèrent leurs chevaux, chargèrent leurs kibitkas sur leurs chameaux, et, sous la conduite de leur khan Nubatcha, reprirent le chemin de la Chine.

Le fleuve remontait vers sa source.

Maintenant, pourquoi cette migration?

La cause la plus probable est le dépouillement systématique du pouvoir du chef et de la liberté des individus, exercé par le gouvernement russe.

Oubatcha venait de seconder efficacement les Russes dans leurs expéditions contre les Turcs et les Nogaïs. Il avait conduit lui-même trente mille cavaliers à cette fameuse campagne qui se termina par le siége d'Otchakof. Sa récompense fut de nouvelles restrictions.

De son autorité, il fit un appel à toute sa horde, et l'appel eut pour résultat une émigration presque générale.

Catherine perdait d'un seul coup un demi-million de sujets.

Il est vrai qu'Oubatcha n'y gagnait pas grand'chose.

Partis le 5 janvier 1771, jour fixé par les grands prêtres

comme un jour heureux, au nombre de soixante et dix milles familles et de cinq cent mille âmes, les Kalmouks arrivèrent vers la fin de la même année en Chine, au nombre de cinquante mille familles et de trois cent mille âmes seulement.

Ils avaient perdu deux cent mille des leurs en huit mois et pendant les deux mille cinq cents lieues qu'ils avaient parcourues.

La contrée abandonnée par Oubatcha et sa horde resta déserte pendant un certain nombre d'années; mais, vers 1803 et 1804, quelques tribus kirghises vinrent camper sur les bords de l'Oural, avec le consentement du gouvernement russe; peu à peu, elles avancèrent d'orient en occident et apparurent sur les bords du Volga.

La Russie, désireuse de réparer les pertes qu'elle avait faites, leur céda, entre ces deux fleuves, à peu près sept ou huit millions d'hectares; c'était raisonnable pour huit mille familles : quarante mille individus à peu près.

Mais, tout au contraire des Kalmouks, race douce et humble, professant le lamaï-bouddhisme, les Kirghis, qui professent le mahométisme, sont d'abominables pillards; on nous en avait prévenus, et nous nous le tenions pour dit.

Nous les avons vus en 1814, enfants perdus de l'armée russe, avec leurs bonnets pointus, leurs arcs, leurs flèches, leurs lances, leurs pantalons larges, leurs étriers de corde et leurs chevaux à long poil. Ils ont été la terreur de nos paysans, qui n'avaient pas idée de pareils hommes et surtout de pareils costumes.

Aujourd'hui, chez la plupart, le fusil a remplacé l'arc et la flèche; mais quelques-uns, soit qu'ils fussent trop pauvres pour acheter des fusils, soit qu'ils tinssent aux traditions nationales, ont conservé l'arc et la flèche.

Ces tentes, devant lesquelles nous passions et au seuil desquelles se tenaient groupées les femmes et les enfants,

ont dix à douze pieds de diamètre, et, par conséquent, trente à trente-six pieds de circonférence.

Elles renferment un lit ou une natte, une armoire et quelques ustensiles de cuisine.

Nous passâmes au milieu de deux ou trois de ces campements, et l'on en voyait d'autres au loin, disséminés par groupes de cinq à six tentes.

Il faut quatre chameaux, ou huit chevaux au moins, pour emporter une de ces tentes et la famille qu'elle abrite.

Les chevaux kirghis sont petits, rapides, infatigables : ils mangent l'herbe du steppe, et rarement le cavalier s'occupe d'eux autrement que pour leur enlever leur mors et leur laisser ainsi la liberté de manger.

D'orge ou d'avoine, on comprend qu'il n'en est pas même question.

Nous étions décidés à marcher jour et nuit — les steppes n'offrant rien d'autrement curieux à voir — jusqu'à notre arrivée aux lacs. Comme nous savions que nous ne trouverions absolument rien à manger en route, nous nous étions précautionnés de pain, d'œufs durs et de vin.

En outre, nos amis de Saratov nous avaient fait rôtir deux poulets et cuire un soudak au court-bouillon.

Lorsque la nuit vint, on fit quelques difficultés pour nous donner des chevaux. La raison de ce quasi-refus était que nous pouvions, dans l'obscurité, être arrêtés par les Kirghis.

Nous répondîmes en montrant nos fusils; d'ailleurs, nous étions convaincus que, dans le voisinage d'un poste de Cosaques aussi considérable que celui qui stationne au lac Eltone, nous n'avions absolument rien à craindre.

Le résultat nous donna raison; vers deux heures du matin, nous nous arrêtâmes à une station de poste, non point parce que nous craignions les Kirghis, mais parce que nous étions glacés.

La gelée, nous l'avons dit, nous avait pris à Kasan et la neige à Saratov; et, dans le steppe, où rien ne s'oppose au passage du vent, il pouvait faire de six à sept degrés au-dessous de zéro.

Nous avons déjà dit que les stations russes sont faites toutes sur le même modèle; qui en a vu une les a vues toutes.

Quatre murs blanchis à la chaux, deux planches représentant à la fois des canapés ou des lits au choix de celui qui en use, une table, deux tabourets, deux chaises et un poêle faisant saillie dans la chambre; voilà ce qu'avec de l'eau chaude, dans laquelle, sous le nom de thé, on fait infuser des plantes de la flore locale, voilà ce que l'on est invariablement sûr de rencontrer.

Seulement, dans les steppes kirghis, l'eau est saumâtre, et les palais un peu délicats doivent y renoncer.

A manger, rien, mais absolument rien!

Donc, en Russie, on ne saurait trop le répéter, il faut tout emporter avec soi; un matelas pour mettre sous ses reins, un oreiller pour mettre sous sa tête, des vivres pour mettre sous sa dent.

Dans la nomenclature de nos vivres, j'ai nommé le soudak; mes lecteurs, qui peuvent, un jour ou l'autre, se trouver en contact avec cet estimable poisson, me permettront de leur donner à son endroit quelques renseignements.

Lorsque le voyageur gastronome arrive à Saint-Pétersbourg, il entend parler du sterlet; lorsqu'il arrive à Moscou, il entend parler du sterlet; lorsqu'il dit: « Je vais m'embarquer sur le Volga, « on lui répond :

— Vous êtes bien heureux! vous allez manger du sterlet.

Et, en attendant, on lui sert une soupe au sterlet qui coûte quinze roubles, on lui sert une fricassée de sterlets aux *accourcis* qui en coûte cinquante.

Il trouve la soupe trop grasse, il trouve la fricassée trop fade, et il finit par dire :

— Peut-être je me trompe ; sur le Volga, je verrai.

Et, en effet, une fois sur le Volga, une fois Nijni-Novgorod passé, une fois que l'Oka, rivière à sterlets, s'est jetée dans le Volga, il ne voit plus que des sterlets, on ne lui sert plus que des sterlets ; les Russes qui n'ont pas de moustaches se lèchent les lèvres pour n'en rien perdre, les Russes qui ont des moustaches ne les essuient pas pour en conserver l'odeur. Et chacun chante son hymne, celui-ci à l'Oka, celui-là au Volga, seuls fleuves de la Russie où l'on trouve ce délirant poisson.

Eh bien, j'ose m'inscrire contre l'adoration générale. Le culte des sterlets n'est pas une religion raisonnée, c'est un fétichisme.

C'est une chair jaune, molle, sans saveur, que l'on assaisonne avec de fades ingrédients, sous le prétexte de lui laisser son goût primitif, mais, en réalité, parce que les cuisiniers russes, race sans imagination aucune et, ce qui est bien pis, sans organe dégustatif, n'ont pas encore su trouver la sauce qui lui convient.

Peut-être me direz-vous :

— Il y a des cuisiniers français en Russie ; pourquoi ces cuisiniers n'ont-ils pas cherché la sauce encore introuvée?

C'est que nos cuisiniers, à nous, tombent dans le défaut contraire des cuisiniers russes ; ils ont, eux, l'organe dégustatif trop développé ; ce qui leur donne *des préférences*, chose fatale pour un cuisinier.

Un cuisinier qui a *des préférences* vous fait manger ce qu'il aime, et non pas ce que vous aimez. Ou, si vous réclamez absolument un plat de votre goût, et qui ne soit pas du sien, il se dit en lui-même avec cette férocité que

la domesticité développe dans les serviteurs contre les maîtres :

— Ah! tu aimes ce plat-là, toi? Eh bien, je vais t'en faire manger, du plat que tu aimes!

Et, si c'est une sauce piquante, il y met trop de vinaigre; si c'est une brandade, il y met trop d'ail; si c'est une blanquette, il y met trop de farine; si c'est un pilau, il y met trop de safran.

Il en résulte que, ne trouvant plus bons les plats que vous aimez, vous vous en dégoûtez, vous n'en demandez plus, vous n'en mangez plus, et, lorsque vous en parlez dans quelque réunion gastronomique, vous dites :

— J'aimais ce plat-là autrefois, mais je ne l'aime plus; vous savez que les goûts changent tous les sept ans.

Ce n'est pas vous qui ne l'aimez plus, c'est votre cuisinier qui ne l'aimait pas.

Eh bien, les cuisiniers français, n'aimant pas le sterlet, ne se donnent pas la peine de chercher une sauce à un poisson qu'ils n'aiment pas.

Rien de plus simple : ceci n'est point de la cuisine, c'est de la philosophie.

Mais écoutez ce que je vais vous dire, voyageurs qui descendez ou remontez le Volga, que vous soyez disciples de M. d'Aigrefeuille, de Grimod de la Reynière ou de Brillat-Savarin : près du sterlet, poisson aristocratique, beaucoup trop vanté, se trouve le soudak, poisson commun, vulgaire, démocratique, beaucoup trop méprisé : le soudak, qui tient le milieu, comme goût, entre le brochet et le merlan; le soudak, qui a sa sauce toute trouvée; cuit au court-bouillon, mangé à l'huile et au vinaigre en rémolade, à la tartare ou avec une mayonnaise; toujours bon, toujours succulent, toujours parfumé, à quelque sauce qu'il soit mangé, et coûtant deux kopeks la livre, tandis que, même sur le Volga, le sterlet coûte un rouble.

Il est vrai que Kalino, qui n'avait pas été bourré de sterlet à l'Université, en sa qualité de Russe et par esprit national, préférait le sterlet.

Mais, comme nous étions deux contre un et que toutes les questions se décidaient à la majorité des voix, nous opprimions Kalino, et force lui était de manger du soudak.

Il en mangea tant et si bien, qu'il finit par être de notre avis et par préférer le soudak au sterlet.

Pardon de la digression. Nous revenons à la station de poste; rien ne nous fait penser à un bon dîner comme une table vide.

Nous dormîmes deux heures dans nos pelisses, moi, en ma qualité de doyen d'âge, sur les deux planches, les autres à terre.

Au point du jour, nous prîmes notre tasse de thé, et je regardai ces messieurs boire par-dessus leur thé un petit verre de vodky, abominable eau-de-vie de grain, à laquelle je n'ai jamais pu m'habituer; puis nous nous remîmes en route.

A part ces tentes de feutre éparses çà et là, à part les cavaliers kirghis allant d'un campement à un autre, attachés à leur longue lance, nous traversions un véritable désert sans ondulation, sans limite, un océan de bruyères qui, au printemps, devait faire un tapis vert des plus joyeux, mais qui, aujourd'hui qu'elles étaient défleuries, couvraient tout le steppe d'une nappe uniforme de couleur gris-poussière, marbrée de temps en temps de roux.

J'avais espéré rencontrer un gibier quelconque; mais mon œil de chasseur s'usait à percer les immenses solitudes sans y reconnaître autre chose que quelques alouettes cochevis et un oiseau gris du genre de nos becfigues, qui, en s'envolant, jetait deux ou trois petits cris aigus et allait se reposer à une centaine de pas de l'endroit où nous l'avions fait lever.

Vers midi, nous laissâmes à notre droite un lac dont j'ignore le nom. Il me sembla voir voler au-dessus de son eau des points gris et blancs qui devaient être des oies sauvages et des mouettes. Mais ils étaient à plus de trois verstes de nous, et je ne trouvai pas que ce fût la peine de nous déranger pour un coup de fusil qui serait probablement perdu.

Nous continuâmes donc notre route avec d'autant plus d'ardeur, que nous n'avions plus que deux stations à franchir pour être arrivés.

En effet, vers trois heures, nous vîmes devant nous, s'étendant à l'horizon comme un immense miroir d'argent, le lac Eltone, premier but de notre course.

Une heure après, nous nous arrêtions sur sa rive septentrionale, au bureau d'administration des salines.

Autour du bureau d'administration, s'élevaient quelques maisons en bois, la caserne et les écuries d'un poste de Cosaques.

Il se faisait partout un grand mouvement, et nous en demandâmes la cause.

Nous jouions véritablement de bonheur. L'hetman des Cosaques d'Astrakan, l'ami du général Lahn, le général Beklemichef était en tournée, et, depuis la veille, était arrivé au lac Eltone.

Disons, avant de les aborder comme description, un mot de ces fameux lacs salés qui sont une des richesses de la Russie méridionale.

Ceux que nous visitions en ce moment ont cela de remarquable qu'ils sont à trois ou quatre cents verstes de la mer Caspienne. Ils ne peuvent donc, comme ceux des environs d'Astrakan, comme ceux qui sont situés entre le Terek et le Volga, avoir pour raison d'existence le retrait de la mer, qui aurait laissé d'immenses flaques d'eau salée dans les endroits plus bas que son niveau.

La Russie compte cent trente-cinq de ces lacs, dont quatre-vingt-dix-sept sont encore aujourd'hui vierges de toute exploitation, ou à peu près.

D'où vient au lac Eltone et aux lacs qui l'avoisinent le sel que l'on y recueille?

Sans aucun doute de dépôts salins, étendus par la nature dans certaines couches faisant partie de la croûte du globe.

La Petite-Russie abonde en mines de sel; et, à Tiflis, ce sel se vend sur les places publiques, les jours de marché, par blocs de la forme et du poids de nos pierres de taille ordinaires. Le produit des lacs en exploitation dans le gouvernement d'Astrakan est, par année, de deux cents millions de kilogrammes, à peu près. Les vingt lacs exploités le long du Terek, sur la rive droite du Volga, produisent annuellement, de leur côté, une moyenne de quatorze à quinze millions de kilogrammes de sel.

Nous avons vu plusieurs de ces derniers lacs complétement desséchés; nous avons même eu la curiosité de les traverser comme les Hébreux ont fait de la mer Rouge, à pied sec; aucun d'eux ne recevait aucune rivière, ni aucun ruisseau, et n'était en communication avec aucune source artésienne.

Ces lacs, desséchés en automme et en hiver, se remplissent, soit au printemps, à la suite de la fonte des neiges, soit en été, à la suite des pluies d'orage.

Les eaux opèrent à l'instant la dissolution d'une certaine quantité de sel contenue dans le limon et dans les couches de terre sur lesquelles repose la masse des eaux; les grandes chaleurs arrivent, les eaux, de quelque part quelles viennent, s'évaporent et laissent, en s'évaporant, de larges plaques de sel cristallisé, d'une blancheur éclatante, que les ouvriers n'ont plus que la peine d'enlever à la pelle et de jeter dans des chariots.

Il n'en est pas de même du lac Eltone, qui a dix-huit lieues de tour et qui ne tarit jamais.

Au lieu de nous arrêter à l'administration des salines, qui n'est pas un hôtel, ou dans quelques-unes de ces maisons de bois dont la propreté est au moins douteuse, nous tirâmes notre tente de notre télègue, et la déployâmes sur le bord du lac, la surmontant d'un petit drapeau tricolore que les dames nous avaient fait à Saratov.

Pendant que je m'occupais à constituer un dîner avec le reste de nos provisions et ce qu'il nous était possible de nous procurer sur le bord du lac Eltone, j'entendis les pas de plusieurs chevaux qui s'arrêtaient dans le voisinage de notre tente, et je vis s'avancer un officier russe avec le costume simple et sévère des Cosaques.

— Pardon, monsieur, me demanda-t-il en excellent français, au moment où je détachais six côtelettes d'un quartier de mouton que venait d'acheter Kalino, mais seriez-vous, par hasard, M. Alexandre Dumas que nous attendons depuis un mois à Astrakan?

Je m'inclinai, j'avouai mon identité, et je répondis :

— Le général Beklemichef, sans doute?

— Lui-même. Comment! vous me connaissez de nom, vous savez que je suis ici, et vous ne venez pas me demander à dîner?

— Je n'avais de lettres que pour madame, lui répondis-je en riant.

Le général Lahn m'avait parlé de madame Beklemichef comme d'une femme charmante.

— Et vous les lui remettrez, je l'espère bien, répondit le général. Elle se fait une fête de vous voir. Mais comment, diable! vous êtes-vous perdu dans ce désert?

Je lui expliquai l'envie qui m'avait pris de voir les lacs salés.

— Vous êtes bien bon, me dit-il en secouant la tête, d'a-

voir de ces envies-là sans être forcé de les avoir. Il n'y a rien de bien curieux ici; cependant je me mets à votre disposition.

— Le général Lahn m'avait dit que vous auriez cette complaisance.

— Ah! vous connaissez Lahn, un de mes bons amis, homme excellent! Voulez-vous faire le tour du lac?

— Ne suffirait-il pas d'en faire le demi-tour?

— Parfaitement; demain, si vous voulez, à dix heures du matin, plus tôt ou plus tard, à votre choix, nous monterons à cheval. Votre voiture ira vous attendre à l'autre extrémité, sur la ligne cosaque. Vous la trouverez là avec tous vos effets.

— Nos effets se composent d'une tente et d'un sac de nuit; vous voyez qu'ils ne sont pas embarrassants. Mais ce qui est plus embarrassant, c'est que nous n'avons pas de voiture; notre télègue, à cette heure, est très-probablement en train de retourner à son hangar avec les chevaux de la dernière station.

— Alors, tout est pour le mieux, me répondit le général; nous allons à cheval jusqu'au lac Bestouchef-Bogdo. Ma tarantasse est à Stafka-Karaïskaïa; vous la prenez jusqu'à Tzaritzine, vous la laissez là, et, à mon tour, je la reprends pour retourner à Astrakan, où je fais tout ce que je puis pour être arrivé aussitôt que vous. Quant à votre tente et à votre sac de nuit, nous les chargerons sur un cheval et vous les retrouverez à Bestouchef-Bogdo.

Nous nous nous regardâmes en riant, Moynet et moi; nous étions habitués à voir arranger les choses de cette façon-là en Russie. C'est ce sentiment inné de l'hospitalité qui, chez les Russes, leur fait trouver tout facile lorsqu'il s'agit de rendre service à un voyageur.

— Accepté, dis-je au général en lui tendant la main.

— Maintenant, demanda-t-il, que puis-je vous envoyer de ma cuisine?

— Absolument rien aujourd'hui; mais, demain, cela vous regarde; vous connaissez les ressources du pays, vous êtes venu nous trouver, tant pis pour vous.

— C'est bien. Sur quoi allez vous coucher?

— Sur la terre; ce sera encore moins dur que les lits des stations. Nous avons nos pelisses, nos touloupes et nos couvertures; c'est tout ce qu'il nous faut. Seulement, vous allez vous charger de notre ami Moynet, qui est un délicat. C'est, je vous en préviens, un amateur des pays chauds et qui aime mieux l'ombre des palmiers que celle des sapins.

— Vous trouverez la chaleur de l'autre côté du Caucase.

— Alors, dépêchons-nous, vite, d'y arriver! dit Moynet. Maudit pays, où le froid vous prend par la moelle des os!

— Laissez dire Moynet, général; il tousse encore d'un rhume qu'il a attrappé au mois de juillet.

Le général indiqua à Moynet la maison qu'il habitait et se retira.

Nous dînâmes en constatant la supériorité des moutons du lac Eltone sur toutes les autres espèces de moutons que nous avions mangés depuis notre arrivée en Russie.

Le lendemain, cette supériorité nous fut naturellement expliquée par la présence d'immenses troupeaux paissant dans les prairies salées qui se prolongent sur une étendue de deux verstes.

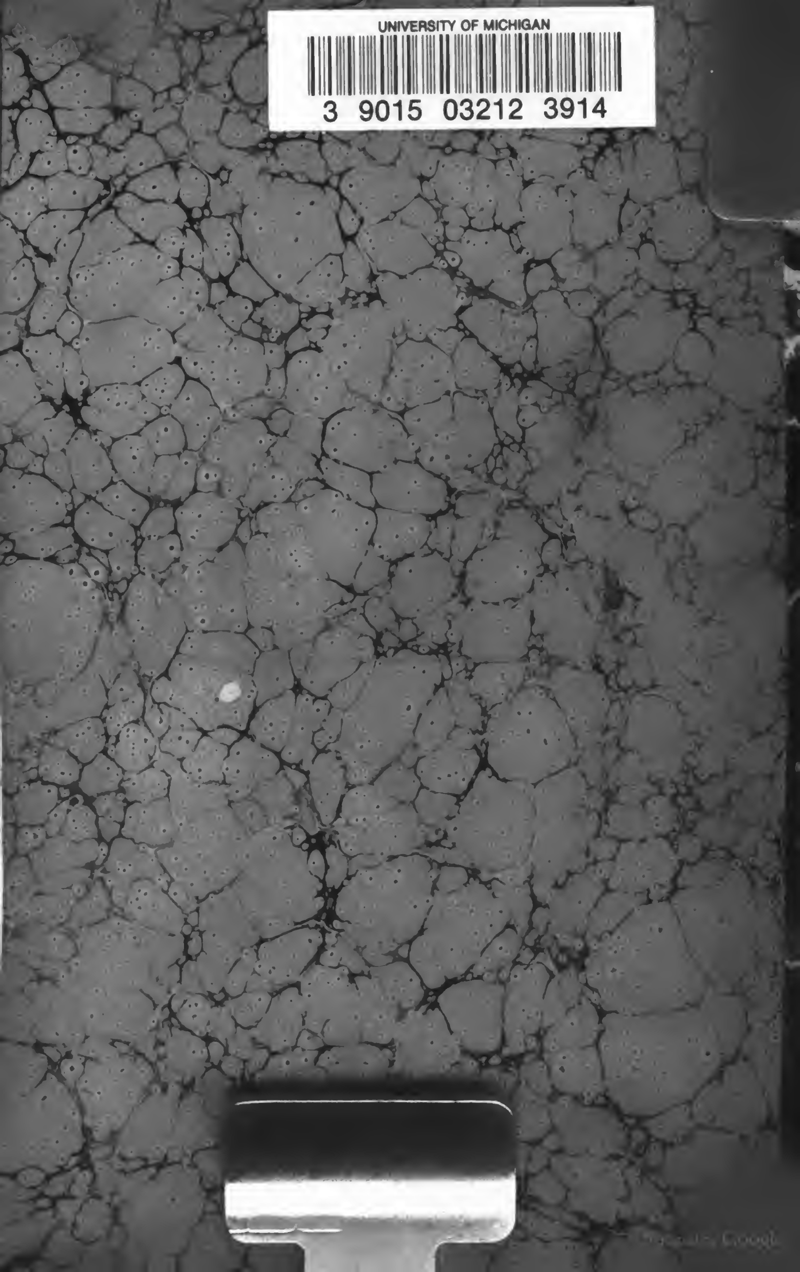
Ils avaient — produites par les mêmes causes — les qualités qu'ont nos moutons de Pré-Salé en Normandie.

FIN DU TOME TROISIÈME

TABLE

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME

POISSY, TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03212 3914

